

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

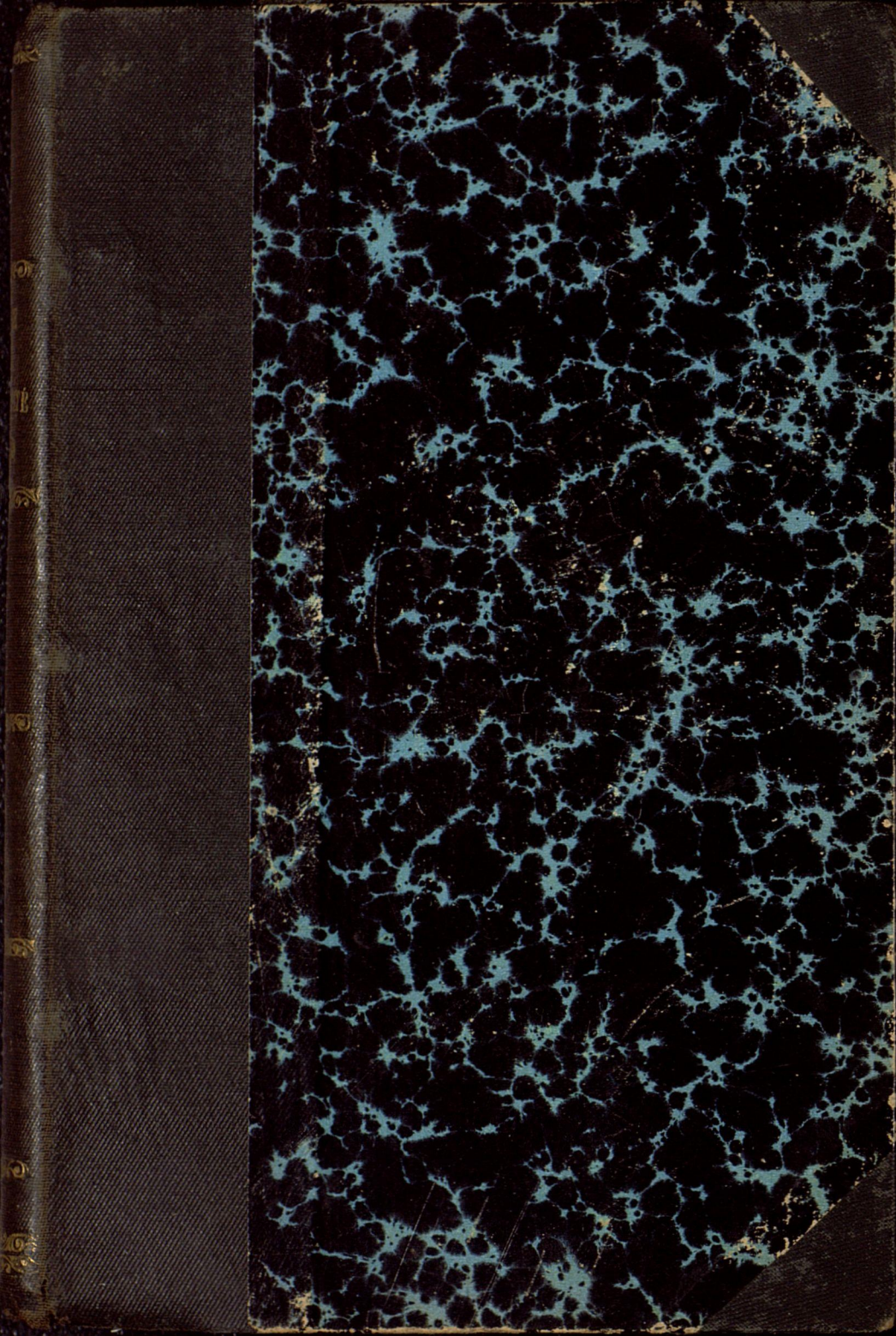
Almanach de l'Université de Gand, Gand, 1897.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

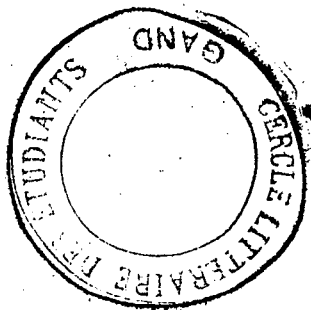




UNIVERSITÉ DE GAND

1897

—
ALMANACH



ALMANACH
DE
L'UNIVERSITÉ DE GAND

TOUS DROITS RÉSERVÉS.



1897

ALMANACH
DE
L'UNIVERSITÉ DE GAND
PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES
DE LA
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX
(13^{me} ANNÉE)



GAND
LIBRAIRIE GÉNÉRALE DE AD. HOSTE, ÉDITEUR
rue des Champs, 47

À Monsieur

A. MOTTE,

Les Etudiants libéraux de Gand.

AVANT-PROPOS.

'EST avec un sentiment de fierté, mêlé de reconnaissance vis à vis de nos prédécesseurs, que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs notre treizième Almanach.

L'enthousiasme et le succès qui signalèrent la fondation de notre Publication estudiantine, le zèle consciencieux et le persistant souci de bien faire qui leur succédèrent, nous ont acquis une juste réputation qui a facilité beaucoup notre tâche.

Car, conformément à une loi de la Dynamique, l'inertie devait nous aider à franchir le moment critique actuel, où se place pour ainsi dire, un point mort. Et néanmoins, ce n'a pas été encore sans peine, sans des alternatives de confiance et de découragement, que nous avons pu conjurer la puissance du nombre et donner tort à la superstition.

Nous croyons de notre devoir de le dire, en vue du sort de notre Publication et c'est bien à regret que nous dérogeons à l'habitude, non de chanter victoire — nous triomphons une fois encore — mais de nourrir une ferme confiance dans l'avenir.

Souhaitons que les nuages qui déjà obscurcissaient l'horizon l'an passé, et depuis sont devenus plus menaçants, disparaîtront emportés par le souffle d'un enthousiasme nouveau.

Non, cette belle collection, témoignage le plus éloquent de la vivacité intellectuelle de la jeunesse libérale de notre Université, ne peut pas s'éteindre encore ! Il ne sera pas dit que la génération actuelle perd le goût de cette œuvre estudiantine, au moment, où s'animent précisément d'autres en vue d'accentuer l'intensité et la beauté de la vie universitaire ; au moment, où l'Internationalisme de la jeunesse studieuse tend à devenir une réalité ; au moment, où fleurit l'institution de notre Maison des Etudiants. Pour éviter un événement aussi regrettable, il faudra, nous en sommes convaincus, bien peu d'efforts. Certes, on devra innover ; dès le début on l'a prévu, et fidèlement on s'est transmis le passe-parole imposant chaque année la tâche du « faire mieux ».

L'année passée, s'inspirant du traditionnel mot d'ordre nos prédécesseurs ont résolument tenté des modifications importantes.

Si nous ne suivons pas la voie dans laquelle ils se sont engagés, nous ne rendons pas moins hommage à la sincérité de leurs desseins; mais l'expérience nous a prouvé que c'est dans un autre sens, qu'il faut diriger les tentatives.

Nous tenons pour erronée, l'opinion qui dit que la situation est due à des causes bien graves ou profondes. Nous est avis, que l'organisation défectueuse est la principale source de la crise. L'esprit pratique, il faut bien le reconnaître, n'est pas ce qui distingue l'étudiant. Or, rien n'est plus précieux en l'occurrence, et voici à quoi a conduit l'oubli de ce principe : la préparation de l'Almanach est devenue en ces dernières années, l'apanage exclusif d'un petit nombre de personnes qui s'en va diminuant de plus en plus.....

Cette préparation, avec le temps, est devenue de moins en moins bruyante, elle se fait pour ainsi dire en vase clos, et de tout cela il est résulté le fait le plus inouï, le plus paradoxal qu'on puisse s'imaginer : *l'Almanach n'est plus populaire parmi les Etudiants.*

Là gît la source du mal. Lui appliquer le

spécifique nécessaire, n'est pas bien difficile. Nous aurons soin d'y pourvoir.

Notre Publication redevenue populaire, prendra facilement un caractère plus estudiantin, et de jeunes plumes s'essayeront davantage à écrire, comme par le passé.

Avant de terminer, il nous reste à nous acquitter d'un devoir de reconnaissance, d'abord vis à vis de tous ceux qui, grâce à la réputation dont jouit notre Almanach, se sont fait un gracieux plaisir de nous aider de leur collaboration, ou qui nous ont permis par leur souscription de continuer la collection précieuse, d'ajouter un chaînon, qui, suivi de beaucoup d'autres de mieux en mieux construits, pourra cependant figurer dignement, en dépit de toutes les entraves que nous avons rencontrées, dans la série interminable des Almanachs de l'Université de Gand !

LE COMITÉ DE PUBLICATION :

Les Membres

M. DE GEYNST. M. LIPPENS.
J. DE RIDDER. W. VAN KUYCK.
M. POLL.

Le Secrétaire

JULES FONTAINE.



PARTIE ACADÉMIQUE



UNIVERSITÉ DE GAND.

I. ADMINISTRATION.

ADMINISTRATEUR-INSPECTEUR DE L'UNIVERSITÉ,
DIRECTEUR DES ÉCOLES SPÉCIALES.

M. G. *Wolters*, inspecteur général des ponts et chaussées,
avec rang de professeur ordinaire à la faculté des
sciences.

RECTEUR
pour les années 1894-1897.

M. C. *Van Cauwenberghe*, professeur ordinaire à la faculté
de médecine.

SECRÉTAIRE DU CONSEIL ACADÉMIQUE,
pour l'année 1896-1897.

M. P. *Thomas*, professeur ordinaire à la faculté de philo-
sophie et lettres,

COLLÈGE DES ASSESSEURS

pour l'année 1896-1897.

MM. *C. Van Cauwenberghe*, recteur.

G. Hulin, doyen de la faculté de philosophie et lettres.

L. Montigny, id. de droit.

M. Delacre, id. des sciences.

E. Bouqué, id. de médecine.

P. Thomas, secrétaire du conseil académique.

INSPECTEURS DES ÉTUDES.

MM. *F. Dauge*, ingénieur en chef honoraire des ponts et chaussées, professeur ordinaire à la faculté des sciences, inspecteur des études aux écoles préparatoires du génie civil et des arts et manufactures.

L. Depermentier, ingénieur en chef des ponts et chaussées, avec rang de professeur ordinaire à la faculté des sciences, inspecteur des études aux écoles spéciales du génie civil et des arts et manufactures.

COMMISSAIRES POUR LES AFFAIRES DE LA BIBLIOTHÈQUE.

MM. *F. Cumont*, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres.

R. De Ridder, professeur ordinaire à la faculté de droit.

G. Vander Mensbrugghe, professeur ordinaire à la faculté des sciences.

C. Van Bambeke, professeur ordinaire à la faculté de médecine.

SECRÉTAIRE DE L'ADMINISTRATEUR-INSPECTEUR.

M. A. Verschaffelt, docteur en philosophie et lettres, rue de Courtrai, 219,

RECEVEUR DU CONSEIL ACADÉMIQUE

pour l'année 1896-1897.

M. A. *Verschaffelt*, docteur en philosophie et lettres, rue de Courtrai, 219.

COMMIS-RÉDACTEUR.

M. L. *Hombrecht*, candidat-notaire, rue des Vanniers, 23.

CONSERVATEUR GÉNÉRAL DES BATIMENTS ET DU MOBILIER DE
L'UNIVERSITÉ DE GAND ET DE L'INSTITUT DES SCIENCES.

M. C. *Van Hamme*, rue Van Hulthem, 49.

APPARITEURS.

MM. L. *Willems*, boulevard Lousbergs, 46.

C. *Vrebos*, chaussée de Bruges, 13.





II. PERSONNEL ENSEIGNANT.

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.

- MM. *Motte*, quai des moines, 1.
Thomas, rue Plateau, 41.
Fredericq, rue des boutiques, 9.
Discailles, rue de Flandre, 35.
Hoffmann, boulev. des hospices, 116.
De Ceuleneer, rue de la confrérie, 5.
Pirenne, rue neuve St Pierre, 132.
Hulin, place de l'évêché, 3.
Van Biervliet, rue Guinard, 18.
Vercoullie, rue du chantier, 18.
Bley, rue d'Egmont, 8.
Logeman, rue Van Hulthem, 5.
Cumont, rue du gouvernement, 18.
De la Vallée Poussin, Wetteren.

Vander Haeghen, rue de la colline, 77.
Preud'homme, rue Nassau, 4.
Bidez, boulevard Léopold, 48.
Roersch, rue de l'avenir, 87.
De Vreese, rue du calvaire, 9.

FACULTÉ DE DROIT.

- MM. *Callier*, chaussée de Courtrai, 96.
Van Wetter, bd du Jardin zoologique, 48.
Nossent, rue haute, 23.
De Brabandere, rue neuve St Pierre, 80.
De Ridder, chaussée de Courtrai, 77.
Montigny, rue neuve St Pierre, 118.
Rolin, rue Savaen, 11.
Seresia, rue courte du jour, 22.
D'hondt, rue des sœurs noires, 11.
E. Dauge, rue Plateau, 24.
G. Claeys, rue de la monnaie, 24.
De Baets, rue des boutiques, 11.
Dubois, place Van Artevelde, 6.
Pyfferoen, près St Jacques, 2.
Nicolaï, rue de la source, 69, à Bruxelles.
Halleux, à Bruges.

FACULTÉ DES SCIENCES ET ÉCOLES SPÉCIALES.

- MM. *Dauge*, boulevard Léopold, 57.
Vander Mensbrugghe, coupure, 131.
Swarts, boulev. de la citadelle, 127.
Mansion, quai des dominicains, 6.
Mister, rue digue de Brabant, 13.
Plateau, chaussée de Courtrai, 152.
G. Wolters, rue de l'avenir, 47.
Depermentier, chaussée de Courtrai, 115.
Schoentjes, boulevard du fort.
Boulvin, boulevard du fort.
Massau, rue Marnix, 22.
Van Rysselberghe, rue de la sauge, 34.
Haerens, boulevard Frère-Orban, 6.

- MM. *Foulon*, coupure, 104.
Servais, coupure, 153.
Mac Leod, rue du héron, 3.
Renard, à Wetteren.
Cloquet, rue St Pierre, 2.
Van Aubel, rue de Comines, 12, à Bruxelles.
Dusausoy, chaussée de Courtrai, 107.
Delacre, chaussée de Courtrai, 129.
Vanderlinden, cour du prince, 27.

Rottier, rue des baguettes, 54.
Nelissen, rue Van Hulthem, 64.

Flamache, rue Stévin, 20, à Bruxelles.
Merten, rue digue de Brabant, 83.
Bréda, boulevard de la citadelle, 123.
F. Wolters, rue du jardin, 55.
R. Boulvin, rue Jonniaux, 16, à Bruxelles.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

- MM. *Boddaert*, coupure, 46.
Deneffe, rue de la station, 64.
Van Cauwenberghe, nouvelle rue du casino, 5.
Van Bambeke, rue haute, 7.
Bouqué, rue des selliers, 3.
Leboucq, coupure, 145.
De Cock, rue St-Jean, 12.
Verstraeten, place Van Artevelde, 16.
Van Ermengem, chaussée de Courtrai, 137.
Eeman, quai des récollets, 8.
Lahousse, coupure, 27.
Heymans, boulev. de la citadelle, 35.
Gilson, boulev. du château, 539.
Van Duyse, rue basse des champs, 65.
Van Imschoot, rue de la monnaie, 8.

PROFESSEURS ÉMÉRITES.

- MM. *Burggraeve*, rue des baguettes, 50.
Soupart, rue neuve St-Pierre, 67.
Valerius, rue basse, 45.
Dugniolle, coupure, 45.
Fuerison, rue du poivre, 32.

PROFESSEUR ÉMÉRITE DE L'ÉCOLE DU GÉNIE CIVIL.

- M. *De Wilde*, boulevard de l'école normale, 11.

RÉPÉTITEURS.

- MM. *H. Van Hyfte*, conducteur principal des ponts et chaussées, rempart de la byloque, 284.
W. De la Royère, ingénieur industriel, rue de la con-corde, 71.
F. Keelhoff, ingénieur des ponts et chaussées, chaussée de Courtrai, 132.
N. Vande Vyver, docteur en sciences physiques et mathématiques, rue St-Amand, 14.
F. Swarts, docteur en sciences naturelles, boulevard du jardin zoologique, 46.
A. Robelus, rue Guillaume Tell, 46.
A. Demoulin, docteur en sciences physiques et mathématiques, place Laurent, 10.
F. Stöber, docteur en sciences naturelles, boulevard Léopold, 2.
E. Mortier, architecte, quai des Augustins, 1.
E. Fagnart, docteur en sciences physiques et mathématiques, boulevard Lousbergs, 53.

CONDUCTEURS DES PONTS ET CHAUSSÉES DÉTACHÉS A L'ÉCOLE
DU GÉNIE CIVIL COMME MAÎTRES DE TOPOGRAPHIE.

MM. *F. Cruls*, conducteur principal, boulevard de l'horticulture, 8.

D. Toeffaert, conducteur principal, ancien chemin de Bruxelles, à Gentbrugge.

E. Simonis, conducteur principal, rue de l'école, 88.

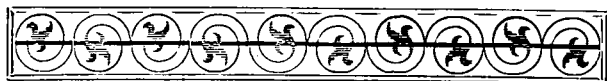
MAÎTRES DE DESSIN.

MM. *A. Robelus*, rue Guillaume Tell, 46.

J. De Waele, boulevard de la citadelle, 59.

E. Mortier, architecte, quai des Augustins, 1.





DISTINCTIONS HONORIFIQUES.

PAR arrêté royal du 7 mai 1896, M. FLORIBERT SOUTPART, professeur émérite de la Faculté de médecine, membre titulaire de l'Académie royale de médecine, a été promu au grade de grand officier de l'ordre de Léopold.

Par arrêté royal du 10 juin 1896, M. GUSTAVE WOLTERS, inspecteur général des ponts et chaussées, détaché à l'Université de Gand avec rang de professeur ordinaire dans la Faculté des sciences, administrateur-inspecteur de l'Université de Gand, directeur des Écoles du génie civil et des arts et manufactures y annexées, ancien recteur de cette Université, a été promu au grade de commandeur du même ordre.

Par arrêté royal du 7 mai 1896, M. G. VAN DER MENSBRUGGHE, professeur ordinaire à la Faculté des sciences, membre titulaire de l'Académie royale de Belgique (classe des sciences), a été promu au grade d'officier du même ordre.

Par arrêtés royaux en date du 10 juin 1896 ont également été promus au grade d'officier de l'ordre de Léopold MM. DEPERMENTIER (L.) et VANDERLINDEN (J.), ingénieurs en chef, directeurs des ponts et chaussées, détachés à l'Université de Gand, avec rang de professeurs ordinaires dans la Faculté des sciences.

Par arrêtés royaux du 7 mai et du 10 juin 1896, ont été nommés chevaliers de l'ordre de Léopold :

MM. MICHELS (J.), ancien chargé de cours à la Faculté

de philosophie et lettres de l'Université de Gand, membre titulaire de l'Académie royale flamande ;

VAN RYSELBERGE (J.), ingénieur principal des ponts et chaussées, détaché à l'Université de Gand avec rang de professeur ordinaire dans la Faculté des sciences ;

CRULS (F.), conducteur principal des ponts et chaussées, détaché à l'École du génie civil comme maître de topographie.

Par arrêté royal du 13 janvier 1896, la croix civique de 1^{re} classe a été accordée à MM. SWARTS et VANDER MENSBRUGGHE, professeurs ordinaires à la Faculté des sciences, pour plus de 35 années de services.

Un arrêté royal du 6 mars 1896 a également accordé la croix civique de 1^{re} classe à M. le docteur VERSTRAETEN, professeur ordinaire à la Faculté de médecine, pour services rendus dans les maladies épidémiques.

Par arrêté du 7 janvier 1896, M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts de France a nommé officier d'Académie, pour services rendus à son département, M. CLOQUET, professeur ordinaire à la Faculté des sciences, membre de la Commission royale belge des monuments, correspondant de la Société des antiquaires de France.

Un arrêté royal du 10 février 1896 a agréé la nomination de M. le docteur BOUGUÉ, professeur ordinaire à la Faculté de médecine de notre Université, comme membre titulaire de l'Académie de médecine.

MM. F. HEYMANS, docteur en médecine, chirurgie et accouchements, chargé de cours à la Faculté de médecine, et O. VAN DER STRICHT, docteur en médecine, chirurgie et accouchements, chef des travaux anatomiques à notre Université, ont été nommés membres correspondants de l'Académie de médecine.

Dans le courant de la présente année académique, le prix Alvarenga (de Piauby) a de nouveau été décerné deux fois par

l'Académie à M. le dr HEYMAÏS, chargé de cours, savoir : en octobre 1895 pour les deux travaux suivants :

1^o *Recherches expérimentales sur l'inanition chez le lapin.*

2^o *Étude sur le système nerveux de l'amphioxus lanceolatus*, à l'aide de la méthode de Golgi;

et en juin 1896, en partage avec le docteur P. MASOIN, assistant du cours de thérapeutique à l'Université de Gand, pour leur travail intitulé : *Étude physiologique sur les dinitriles normaux.*

C'est la quatrième fois que le prix Alvarenga est décerné aux travaux de notre savant collègue.

L'Académie royale de Belgique (classe des sciences) dans sa séance du 14 décembre 1895, a décerné les récompenses suivantes :

Le prix CHARLES LEMAIRE, de 1420 fr., en faveur de questions relatives aux travaux publics, à M. E. HAEBRENS, ingénieur des ponts et chaussées, répétiteur à l'École du génie civil annexée à l'Université de Gand, pour son livre intitulé, « *Les différents types de portes d'écluse et le calcul de leur résistance.* »

La médaille d'or de 600 fr. pour les sciences physiques et mathématiques, à M. JULES VERSCHAFFELT, docteur en sciences physiques et mathématiques, préparateur-adjoint, en congé, à l'Université de Gand, pour son mémoire en réponse à la question : « *Détermination des poids moléculaires des corps en dissolution.* »

Dans sa séance du 13 mai 1896, la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique a fait connaître le résultat de deux concours ouverts par elle :

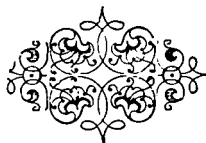
M. L. DE LA VALLÉE POUSSIN, professeur extraordinaire à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand, a obtenu une médaille en or d'une valeur de 800 francs pour son « *Histoire du Bouddhisme dans le Nord* »;

M. H. MEERT, professeur à l'Athénée royal de Gand, ancien élève des sections normales flamandes, a obtenu le second

prix pour son ouvrage intitulé : « *Distels, proeve van taal-verzuivering* ».

Aux termes d'une dépêche ministérielle du 14 mars dernier, un prix de mille francs a été accordé, à la suite d'un concours pour la formation d'une bibliothèque nationale d'agriculture, à M. G. STAES, pharmacien, préparateur du cours de botanique à notre Université pour son travail sur les maladies cryptogamiques des plantes cultivées.

J'adresse mes félicitations les plus chaleureuses aux membres du personnel universitaire ainsi qu'à M. MEERT, professeur de l'Athénée, objets de ces distinctions.





POPULATION.

LE nombre des étudiants inscrits au rôle est de 676. Ce chiffre présente une différence de 27 en plus avec celui de l'année précédente.

Les inscriptions se répartissent dans les quatre Facultés et dans les Écoles spéciales comme suit :

Faculté de philosophie et lettres.	75
» de droit.	100
» de médecine	139
» des sciences	122
École du génie civil	157
» des arts et manufactures	83
Total	676

De ces 676 élèves 545 sont nés en Belgique et 131 sont originaires de pays étrangers.



EXAMENS.

Pendant la session ordinaire du mois d'octobre 1895 et les sessions de février et de juillet 1896, 497 inscriptions ont été prises pour des examens académiques à subir à l'Université de Gand.

462 récipiendaires se sont présentés aux examens;

35 ont fait défaut ou ont été empêchés pour motifs légitimes.

De ces 462 récipiendaires, 363 ont été admis, savoir :

15 avec *la plus grande distinction*.

51 avec *grande distinction*.

96 avec *distinction*.

201 d'une manière satisfaisante.

Le nombre des admissions, pour les récipiendaires qui ont été soumis aux diverses épreuves, dépasse donc la proportion de 78 0/0, alors que l'année dernière elle n'était que de 73 0/0.

Aux Écoles du génie civil et des arts et manufactures, 255 récipiendaires se sont fait inscrire pendant l'année 1896 pour subir des examens d'admission, de passage ou de sortie.

172 ont satisfait aux épreuves exigées par les règlements.

Parmi ceux-ci.

47 ont obtenu de 700 à 800 points sur 1000 ou la *distinction*.

14 ont obtenu de 800 à 900 points sur 1000 ou la *grande distinction*.



EXAMENS SCIENTIFIQUES.

Pendant l'année 1895-1896, 22 diplômes ou certificats scientifiques ont été conférés, conformément aux arrêtés royaux du 19 juillet 1869, et du 2 octobre 1893, savoir : trois par la Faculté de philosophie et lettres, sept par la Faculté de droit, deux par la Faculté des sciences et dix par la Faculté de médecine.

Parmi ces certificats ou diplômes, un a été délivré avec *grande distinction*, et neuf avec *distinction*.



DIPLOME SCIENTIFIQUE SPÉCIAL.

M. HERMAN VAN DER LINDEN, de Louvain, reçu docteur en philosophie et lettres à l'Université de Gand le 17 octobre 1891, a été proclamé, en séance publique de la Faculté de philosophie et lettres de notre Université, en date du 21 décembre 1895, docteur spécial en sciences historiques.

Ce diplôme a été conféré à l'unanimité des voix.



CONCOURS DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

Une déclaration ministérielle du 7 août dernier a fait connaître les résultats définitifs du concours universitaire pour 1895-1896. Sur sept médailles quatre ont été remportées par l'Université de Gand.

M. FREDERICHs, JULEs, de Gand, ancien élève des sections normales flamandes, reçu docteur en philosophie et lettres (groupe histoire) le 21 juillet 1892, a été proclamé premier en *histoire*.

M. SABBE, HERMAN, de Bruges, candidat en sciences naturelles, a été proclamé premier en *sciences zoologiques*.

M. DE WINDT, JEAN, d'Alost, candidat en sciences naturelles, a été proclamé premier en *sciences minérales*.

M. RONsSE, ILDEPHONsE, de Worteghem, docteur en médecine, chirurgie et accouchements, a été proclamé premier en *sciences thérapeutiques*.

Les points obtenus par les lauréats, dans les deux épreuves réunies du concours, sont respectivement 75, 90, 95 et 83 sur 100.

Le Jury a proposé l'impression aux frais de l'État du mémoire rédigé à domicile par M. DE WINDT.

Notre jeunesse universitaire tient à conserver intacte sa réputation d'ordre et de travail; une fois de plus elle a su prouver combien cette réputation est méritée : elle vient de remporter au concours plus de succès que celle des trois autres Universités réunies. Aux vainqueurs de la lutte mes plus chaleureuses félicitations.



CONCOURS POUR LES BOURSES DE VOYAGE.

Au concours de l'année 1895, deux anciens élèves de l'Université de Gand ont obtenu chacun une des bourses de 4000 francs prévues par l'article 55 de la loi du 10 avril 1890. Ce sont : MM. MERTENS, HENRI, de Herzele, docteur en médecine, chirurgie et accouchements, et ZENEBERGHT, GEORGES, de Ledeberg, pharmacien, préparateur du cours de pharmacie à l'Université, auxquels les jurys de classement avaient attribué pour les diverses épreuves, respectivement 95 et 80 points sur 100.



RÉSULTATS DES CONCOURS POUR LA COLLATION DES PLACES D'INGÉNIEUR.

Deux concours ont eu lieu pendant l'année 1895-1896 pour l'obtention de l'emploi d'ingénieur respectivement au service de la traction et à celui des voies et travaux des chemins de fer de l'État.

Un seul candidat a été admis au concours de la traction. C'est M. GROOTAERT, ERNEST, ancien élève de notre École du génie civil. Aucun candidat n'a été admis au concours des voies et travaux. Il y a lieu de faire remarquer que M. GROOTAERT était l'unique ingénieur des constructions civiles sorti en 1894-1895, et par conséquent le seul élève de Gand pouvant se présenter.



A LA MÉMOIRE DE

AUGUSTE WAGNER

Professeur émérite à la Faculté de Philosophie et Lettres

né à Ruremonde le 2 juin 1829

décédé à Gand le 14 mai 1896





UNION DES ANCIENS ETUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE GAND.

CETTE société a été fondée le 3 février 1878. Son but est de nouer ou de resserrer entre les anciens étudiants les liens de fraternité ou de solidarité, et de contribuer, dans la mesure de ses ressources, à la prospérité de l'Université.

Le nombre de ses membres s'est accru rapidement; elle en compte aujourd'hui plus de neuf cents, et, grâce à cette situation florissante, elle est parvenue à fonder vingt bourses universitaires.

Les membres de l'*Union* se réunissent chaque année, en assemblée générale ordinaire, le troisième dimanche de novembre.

Nous engageons vivement tous les étudiants qui quittent l'Université à se faire membres de l'*Union*.

Le Comité pr l'année 1896-97 se compose de MM. GUST. ROYERS, *président*; C. VAN BAMBEKE et TH. HEYVAERT, *vice-présidents*; H. LEBOUcq, *secrétaire-trésorier*; H. BODDAERT, *secrétaire-adjoint*; R. DECLERCq; R. TYMAN; J. DESCAMPS; CH. GEVAERT; DOUTRELUIGNE; VOGELAERE; F. CRULS; DE BRUYCKER; HALLET; P. LAMBEROLLE; G. LIEBAERT; J.-B. MENART.





CERCLES UNIVERSITAIRES.

4. FÉDÉRATION DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX DE L'UNIVERSITÉ DE GAND.

STATUTS.

ARTICLE 1. — Il est constitué entre les Sociétés universitaires libérales de l'Université de Gand une Fédération, sous le nom de *Fédération des Étudiants Libéraux* de l'Université de Gand.

ART. 2. — Elle a pour but :

A) de centraliser l'organisation des divers cercles universitaires libéraux;
B) de représenter officiellement le corps universitaire libéral en toutes circonstances, et spécialement de créer et d'entretenir des relations fraternelles avec les Étudiants libéraux des Universités belges et étrangères;

C) de veiller à la garde du Drapeau du corps des Étudiants libéraux de Gand.

ART 3. — Pour qu'un cercle soit admis à faire partie de la Fédération il doit renfermer dans ses statuts ou son règlement, une disposition affirmant nettement le caractère libéral de ses tendances, et accepter les stipulations des divers articles des présents statuts.

ART. 4. — Le corps des Étudiants libéraux, reconnaissant en la *Société générale des Étudiants libéraux* la principale représentation de ses tendances, lui confie la garde de son drapeau et choisit son local comme siège social.

ART. 5. — L'assemblée générale des membres de la Fédération est souveraine. (-)

RÈGLEMENT.

A. — CENTRALISATION DE L'ORGANISATION UNIVERSITAIRE LIBÉRALE.

ART 1. — Toute invitation, acte officiel, avis, communication, etc. émanant de l'un des cercles affiliés porteront en titre la désignation : « Fédération des Étudiants Libéraux de l'Université de Gand, » — en français ou en flamand, — suivi du nom du cercle affilié.

— XXXIII —

ART. 2. — La Fédération est tenue de répandre, parmi les étudiants, notamment à l'ouverture de chaque année académique, par voie de brochure ou de publication quelconque, un aperçu de l'organisation universitaire libérale, caractérisant l'ensemble de celle-ci ainsi que le but et les tendances de chaque cercle affilié.

B. — REPRÉSENTATION OFFICIELLE DU CORPS DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX.

ART. 3. — La Commission de la Fédération est tenue de convoquer en temps utile le corps des étudiants libéraux, à l'effet de délibérer sur toute invitation ou communication intéressant celui-ci.

ART. 4. — Elle est chargée de répondre aux invitations et communications quelconques adressées à l'ensemble des étudiants libéraux, ou de lancer celles qui émanent de ce corps; elle doit également veiller à la représentation effective du corps dans toutes circonstances où il convient que celui-ci figure officiellement.

ART. 5. — A l'exception des cas mentionnés à l'art. 9, l'assemblée générale des membres de la Fédération a seule pouvoir pour déterminer les circonstances où celle-ci doit être représentée.

ART. 6. — Tout cercle fédéré est tenu de transmettre immédiatement au comité de la Fédération toute invitation ou communication de nature à intéresser celle-ci et qui lui aurait été erronément adressée.

C. — GARDE DU DRAPEAU.

ART. 7. — Au cas où la *Société générale des Étudiants libéraux* serait dissoute, la garde du drapeau sera confiée à la société la plus nombreuse.

ART. 8. — Le drapeau ne pourra figurer qu'aux manifestations intéressant toutes les sociétés fédérées; l'usage du drapeau ne pourra en aucun cas être accordé à une société ou à un groupe quelconque d'étudiants.

ART. 9. — A l'exception des cérémonies d'enterrement d'un professeur de l'université ou d'un membre de la fédération, l'assemblée générale détermine seule les circonstances comportant la présence du drapeau.

ART. 10. — Le drapeau ne pourra franchir sous aucun prétexte le seuil d'un temple d'un culte quelconque.

D. — DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

ART. 11. — Les frais généraux seront supportés par les sociétés fédérées proportionnellement au nombre de leurs membres, par le prélèvement d'une cotisation personnelle de 10 centimes par membre.

ART. 12. — Une commission fédérale formée de la manière ci-après déterminée veillera à l'application du présent règlement.

ART. 13. — Cette commission sera composée des délégués des sociétés fédérées de la manière suivante :

Toute société comptant moins de cinquante membres aura droit à un délégué.

Toute société comptant de cinquante à cent cinquante membres aura droit à deux délégués.

Toute société comptant plus de cent cinquante membres aura droit à trois délégués.

ART. 14. — Les délégués seront choisis par les sociétés comme elles le jugeront convenable.

ART. 15. — La commission entrera en fonctions le 15 juin de chaque année.

ART. 16. — Le doyen d'âge des délégués présidera de droit la commission fédérale.

ART. 17. — Toutes les décisions de la commission peuvent être contrôlées par l'assemblée générale des membres fédérés.

Elle ne pourra être convoquée qu'à la demande de dix membres fédérés au moins.

Elle ne pourra se réunir que vingt-quatre heures après la convocation affichée *ad valvas*.

* Le droit d'appeler des décisions de la commission fédérale auprès de l'assemblée générale expire au bout de trois jours.

ART. 18. — Il ne pourra être apporté de modifications au présent règlement que pour autant que les deux tiers des membres fédérés présents à l'assemblée générale convoquée à cet effet y consentent.

ART. 19. — La commission fédérale statuera sur l'admission dans la fédération des cercles nouveaux qui pourraient se former à l'Université.

ART. 20. — Les cas non prévus par le présent règlement seront laissés à la décision de la commission fédérale.

La commission fédérale pour l'année 1896-97 se compose des délégués dont les noms suivent :

Société Générale des Étudiants libéraux :

ROELANDTS, VAN KUYCK, DE GEYNST.

't Zal Wel Gaan ;

SABBE H., DE SMET.

Cercle des Étudiants Wallons libéraux :

DUBOIS.

Cercle littéraire des Étudiants :

FONTAINE J.

Société libérale des Étudiants en Médecine :

LIESSENS, VAN REETH.

Colonies scolaires :

DE GROQ.

I. SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX.

(Fondée le 17 décembre 1875).

ANNÉE ACADÉMIQUE 1896-97.

COMMISSION.

- MM. A. ROELANDTS, *président*.
W. VAN KUYCK, *vice-président*.
M. DE GEYNST, *secrétaire*.
E. D'HOLLANDER, *trésorier*.
V. CARPENTIER, *trésorier-adjoint*.
A. MORLEGHEM, *bibliothécaire*.
N. PISSAS, *bibliothécaire-adjoint*.
G. VAN ENGELÉN, *commissaire*.
J. VERDEYEN, »
H. KREMER, »
F. DEVIGNE, »
H. SABBE, »
L. HUMBLÉ, »

LISTE DES MEMBRES.

I. MEMBRES D'HONNEUR.

- MM. Biddaer, E., ingénieur.
Bruneel, J., ingénieur.
Callier, A., professeur à l'Université.
Carmen, L., lieutenant d'Artillerie.
Claus, A., docteur en médecine.
Crombé, A., avocat.
Delepaulle, H., ingénieur.
Discailles, E., professeur à l'Université.
Dupureux, A., docteur en médecine.
Falmagne, E., élève-ingénieur.

- MM. Fevrier, A., notaire.
Gaspar, J., élève-ingénieur.
Gevaert, H., industriel.
Lamborelle, P., médecin.
Lembourg, G., ingénieur.
Marinus, E., ingénieur.
Massart, artiste lyrique.
Monfort, artiste lyrique.
Neelemans, L., étudiant.
Pineur, O., ingénieur.
Poirier, P., avocat.
Poissonniez, A., docteur en médecine.
Ruwet, M., chef de station.
Seran, artiste lyrique.
Soum, M., artiste lyrique.
Suetens, V., ingénieur.
Thooris, A., avocat.
Waxweiller, E., ingénieur.
Willequet, E., avocat, ancien membre de la Chambre
des Représentants.

II. MEMBRES HONORAIRES.

- MM. Adam, A., ingénieur.
Aeltermann, C., avocat.
Anglade, D.
Ardennois, Ach., docteur en médecine.
Arendt, P., docteur en médecine.
Balieux, E.
Baloux, E.
Barré, F., avocat.
Bauters, B.
Bayens, E., négociant.
Behaeghel, Th., docteur en médecine.
Bedinghaus, E.

- MM. Bernaeyge, V., candidat-notaire.
Biot, A., ingénieur.
Boddaert, H., avocat.
Boen, E., docteur en médecine.
Bultot, J., élève-ingénieur.
Burgraeve, P., avocat.
Buyssen, pharmacien.
Caramin, G.
Carbonelle, L., avocat.
Choquet, E., ingénieur.
Christophe, C., avocat.
Colot, G., ingénieur.
Conard, J., ingénieur.
Coolen, avocat.
Cottignies, R., brasseur.
Coune, G., ingénieur.
Courtois, A., conducteur des ponts et chaussées.
Crombez.
Crusener, avocat.
de Baere, J.
De Cavel, O.
De Clercq, C.
De Cock, J.-B., candidat-notaire.
De Coninck, O., ingénieur.
De Croly, médecin.
De Heem, ingénieur en chef, directeur des ponts et chaussées.
De Keghel.
De Keulenaere, A., candidat-notaire.
De Lanotte, G., pharmacien.
De Lattre, J., ingénieur.
Derbaudenghien, A.
De Ridder, C., ingénieur.
De Rudder, O., avocat.
De Saegher, avocat.

- MM. De Schryver, C., avocat.
Deschlins, F., pharmacien.
Deuninck, A., avocat.
De Weert, O., candidat-notaire.
Discailles, L., avocat.
Doignies, A.
Dryepondt, C., pharmacien.
Duez, G.
Dubois, A.
Dumont, P., ingénieur.
Dumortier.
Ephremidi, A.
Eleuthériade, J. C.
Everaert, E., avocat.
Faber, E.
Fanard, F., conducteur des ponts et chaussées.
Frings.
Frison, J., candidat-notaire.
Ganshof, A., avocat.
Gevaert, C., docteur en médecine.
Goemaere, G., avocat.
Gongora, V., étudiant.
Hallet, L., avocat.
Hallet, P. ingénieur.
Hambursin, F., lieutenant.
Hannikenne, G., ingénieur.
Ide, E.,
Jacques, ingénieur.
Jansens, E., médecin.
Jouret, H., avocat.
Jouret, brasseur.
Lambert, G.
Lamborelle, A., médecin.
Lampens, G., avocat.
Leblanc, E., ingénieur.

MM. Lecrinier.

Le Preux, J., candidat-notaire.

Liefmans, C., avocat.

Lorent, H., professeur.

Lossent, Jossé.

Lummen, docteur en médecine.

Macq, ingénieur.

Maistriau, V., avocat.

Marichal, O., médecin.

Marquet, F., avocat.

Masquelier, L., ingénieur.

Menten, C., ingénieur.

Merget, N., conducteur des ponts et chaussées.

Mertens, B., ingénieur.

Mombel, G., ingénieur.

Montangie, A., docteur en médecine.

Neelemans, J., ingénieur.

Noël, Charles, docteur en médecine.

Notebaert, notaire.

Pauloff, S.

Pede, O.

Pennart, M.

Philippart, docteur en médecine.

Poll, J., avocat.

Rageut.

Ramlot, R., ingénieur.

Roland, V.

Ronsse, A.

Ronsse, Ch., docteur en médecine.

Ronsse, I., docteur en médecine.

Ruyssen, pharmacien.

Saffre, G., ingénieur.

Sapin, E.

Sabbe, professeur.

Saroléa, J., ingénieur.

MM. Seriacop, docteur en médecine.
Sinave, L., ingénieur.
Stas, J., docteur en médecine.
Stas, O., candidat-notaire.
Steels, O.
Steenhaute.
Story, A., avocat.
Teirlinck, G.
Thiers, G., candidat-notaire.
Thiry, C.
Thyon, C.
Tontlinger, conducteur des ponts et chaussées.
Trillié, A., pharmacien.
Van Damme, A., ingénieur.
Vanden Bogaerde, A.
Vander Ougstraeten, A., avocat.
Van der Stegen, A., ingénieur.
Van der Stricht, O., docteur en médecine.
Vandevelde, A., assistant à l'Université.
Vandevelde, G., avocat.
Van Dooren, G.
Van Grave, H., avocat.
Van Hove.
Van Overschelde, J.
Van Sielegheem, W.
Van Schoote, E., candidat-notaire.
Varlez, L., avocat.
Varlez, P., avocat.
Verbeke, J., avocat.
Versavel, L., industriel.
Walton, F., avocat.
Würth, G., avocat.

III. MEMBRES EFFECTIFS (1).

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
Adam, L.	boul. de Bruxelles, 25.	M.
Amar.	boul. Frère-Orban.	
Amiras, J.	rue Jordaens, 2.	A. M.
Arandjelovitch, B.	boulev. citadelle, 145.	
Barreto, B.	rue Bénard, 22.	
Baldjeff.	rue d'Egmont.	
Beyart, E.	rue de l'omelette, 7.	
Beyart, P.	id.	
Billiard, R.	rue du strop, 61.	G. C.
Blondeel, Jules.	rue aux vaches.	M.
Boddaert, E.	coupure, 46.	M.
Boddaaert, M.	rue des baguettes, 141.	
Boiadjeff.		
Bonnet.	chaussée de Courtrai, 32.	
Bourgoignie, A.	rue basse des champs, 50.	M.
Brunein, A.	rue de l'agneau, 20.	
Brulé, M.	rue de flandre, 49.	
Bulteel, L.	rue des baguettes, 27.	M.
Brys, J.	rue courte des chevaliers, 17.	G. C.
Burvenich, P.	Gentbrugge.	P. L.
Buyse, M.	Wetteren.	
Byl, A.	rue digue de Brabant.	A. M.
Cambier, S.	rue basse des champs.	P. L.
Carels, G.	Dock, 39.	
Carpentier, V.	boulevard Frère-Orban, 44.	A. M.

(1) Légende. — P. L. = philosophie et lettres; D. = droit; N. = notariat; M. = médecine; P. = pharmacie; P. C. = ponts et chaussées (section des ingénieurs); C. C. = constructions civiles (grade légal d'ingénieur); G. C. = génie civil; A. M. = arts et manufactures.

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
Carton.	rue des chanoines.	P. L.
Cavenaile, J.	pêcherie, 12.	A. M.
Coblijn, L.		S.
Coukides, C.	boulev. citadelle.	G. C.
Courouble, A.	rue Benard, 21.	M.
Dasseleer, J.	rue du strop.	P. L.
De Beil, J.	rue savaen.	D.
De Blieck.	rue de la corne, 6.	C. C.
De Busscher, L.	rue neuve St-Pierre, 71.	M.
De Geynst, M.	rue Ledeganck, 6.	A. M.
De Geynst, P.	id.	G. C.
De Groeve.	boul. citadelle, 169.	
De Groo, M.	rue neuve St-Pierre, 128.	D.
De Heem, F.	rue d'Abraham, 11.	D.
De Heem, P.	rue d'Abraham, 11.	C. C.
De Heem, G.	rue des serpents, 15.	G. C.
De Jonge, P.	fossé d'Othon, 24.	C. C.
de Kerchove, C.	chaussée de Courtrai, 12.	
Deleu, L.	rue de l'agneau.	P.
Delhayé, M.	rue d'Armentières, Messines.	
Demars, C.	rue courte du jour, 16.	A. M.
	rue de Belgrade.	C.
Demasy, F.	rue basse des champs, 30.	
	rue du vanneau, 136, Anvers.	A. M.
Demetresco, M.	rue des champs, 58.	
De Meulemeester.	quai Ste-Anne, 26, Bruges.	P. L.
De Meyere, A.	rue de la station, Wetteren.	A. M.
De Muynck, J.	rue Savaen, 17.	D.
de Nonancourt, G.	boulevard du château, 435.	M.
De Nobele, A.	rue de la station, 14.	C. C.
De Ridder, J.	chaussée de Courtrai, 77.	P. L.
De Smedt, C.	Meulestede, 43.	D.
De Smet, M.	chaussée de Courtrai.	M.
	Karmerstraat, Bruges.	

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
Detaye.	Pêcherie, 135.	
De Tilloux, G.	Selzaete.	A. M.
De Vigne, F.	b ^d du jardin zoologique, 19.	A. M.
De Waele, H.	boulevard de la citadelle, 59.	M.
De Waele, L.	id.	C. C.
Dewisme, E.	place de la Calandre, 7.	A. M.
D'Hollander, E.	rue des peignes, 28.	P. L.
Drory, G.	Lokeren.	
Dubois, M.	Coupure.	
Dumon, F.	rue des baguettes, 13.	D.
Dumon, O.	marché aux grains, 4.	P. L.
	quai long, 53, Bruges.	
	rue de Courtrai, 1.	
E		
Estienne.	rue des femmes St-Pierre, 49.	C. C.
Evrard.	Place Calandre.	M.
F		
Fabry, Léon.	rue neuve St-Pierre, 32.	M.
Fierens, M.	coupure, 135.	P. L.
	Tronchiennes.	
Fontaine, L.	rue des foulons, 26.	D.
	rue St Martin, 77, Tournai.	
Fontaine, J.	boulevard Léopold, 27.	P. L.
François, E.	Goefferdigen-l.-Grammont.	
Fris, Victor.	rue aux draps.	C. C.
	marché du vendredi, 51.	P. L.
G		
Gevers, P.	Hôtel royal.	
Geuens, G.	marché poulets, Bruges.	G. C.
Gheorghieff, A.	boulevard Léopold, 27.	G. C.
Gheorghieff, Z.	citadelle, 145.	
Glitschka.	rue de Flandre, 12.	G. C.
Gripari.	rue Guillaume-Tell.	M.
Goffin.	rue Baudeloo.	

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ilssont inscrits.
Haenecour, R.	boulevard citadelle, 58.	C. C.
Houzé.	rue Catalogne, 9.	
Herrera Pedro.	rue digue de Brabant.	S.
Humblé, L.	rue de Flandre, 5.	M.
Heine G.	rue des vanniers.	
Hapiot.	Calandre, 7.	A. M.
Ivanoff, St.	rue Brederode, 29.	G. C.
Jouret.	rue courte des peignes, 3.	D.
Joye.	Flobecq. rue de Flandre, 74.	
Keranoff.	rue Nassau.	
Kremer.	boulevard citadelle, 21, Couillet.	C. C.
Kinart.	rue du Strop, 62.	G. C.
Kremicoff.	boulevard citadelle, 21.	
Koitcheff.	rue Cuiller, 11.	
Lecroar.	rue Flandre, 35.	
Lesaffre.	place Calandre, 7.	
Lepreux, H.	r. neuve d. Thérésiennes, 51.	D.
Liessens.	basse des champs.	
Lippens, M.	quai au blé, 13.	D.
Lippens, R.	rue digue de Brabant, 5.	A. M.
Lootens.	Steenbrugge, près Bruges.	
Malheiro.	rue du Fort.	
Marchal.	r. du nouveau béguinage, 16.	
Masui.	boulevard Escaut, 10.	
Matthys, P.	rue Courtrai, 323. grand'place, Bruges.	D.

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
Mertens, L.	rue neuve St-Pierre, 78.	
Mertens R.	rue des vanniers, 35.	
Milkoff.	rue des baguettes, 4.	
Molitor.	rue des sœurs noires, 3.	M.
Mateyictch.	quai du Strop, 4.	
Meulewaeter.	rue Savaen.	
Monckarnie, L.	r. longue de la Monnaie, 95.	
Morleghem.	{ rue basse des champs, 39.	S.
	{ Maulde lez Leuze.	P. L.
	{ Nimy lez Mons,	
Mouzin, Ch.	{ rue Neuve St-Pierre, 113.	A. M.
Mühlen, M.	{ rue Josaphat, 1, St-Josse ten Noode.	C. C.
Nédevsky, St.	rue d'Egmont, 35.	G. C.
Ourmanoff D.	rue Guillaume Tell, 31.	
Op de Beek.	rue de l'avenir, 42.	M.
Pachankoff.	rue Cuiller, 7.	G. C.
Pèche L.	{ rue aux vaches, 19.	
	{ Cerfontaine (Namur).	C. C.
Pelian.	rue Plateau, 23.	A. M.
Peneman G.	boulevard Lousbergs.	G. C.
Penneman, M.	coupure, 129.	P. L.
Pierre A.	rue basse des champs, 30.	M.
Pissas, N.	rue van Hulthem.	
Poll, M.	id.	D.
Popoff.	rue St-Amand, 13.	
Predhon, E.	boulevard zoologique, 97.	M.
Prisse.	rue courte violette.	
Ravaillon.	rue des Femmes St-Pierre.	
Ristich.	quai du Strop, 4.	

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
Roelandts.	rue de la forge, 28.	
Rombaut.	rue des baguettes, 139.	N.
Ronsse, A.	rue des baguettes, 13.	C. C.
Ronsse F.	rue des foulons, 6.	
Rogiers.	rue longue du verger, 4.	
Rivière José.	place d'Armes, 3.	
Rudelsheim, M.	place Van Artevelde, 7.	P. L.
Ritter.	rue Terlist, 9, Anvers.	
Reychler, C.	rue de la corne, 7.	
Rossopoulo.	place de la calandre, 7.	D.
	rue de la régence, St-Nicolas.	
	rue Arnold, 4.	
Sabbe, H.	place de la calandre, 7.	
Stapelle.	Potterierei, 35, Bruges.	S.
Scholier.	rue Van Hultem, 66.	M.
Snoeck, Ch.	rue Savaen, 54.	
Snoeck, A.	rue neuve St-Jacques.	
Stefanoff.	id.	P. H.
Stoyanschoff.	rue Plateau, 5.	M.
Stadler, G.	rue Guillaume-Tell, 30	C. E.
	boulevard Léopold, 43.	C. E.
Temmerman.	rue de l'école normale, 4.	C. C.
Thooris, P.	boulevard de la Citadelle, 15.	
Tiberghien, A.	r. neuve de Gand, 31, Bruges.	M.
Todoioff, Tinu.	boulevard zoologique, 57.	S.
Todoioff, G.	rue de l'Ecole normale, 32.	
Tomitch.	rue St-Amand, 7.	
Toen, A.	quai du strop, 4.	
	quai de l'évêché 16.	
	ch. Berchem, 141, Anvers.	M.
Van Acker, E.	plaine des chaudronniers, 3.	
	r. Nord du Sablon, 30, Bruges.	G. C.

NOMS.	ADRESSES.	Faculté où ils sont inscrits.
VanCauwenberghe, A.	rue du Casino,	M.
Van Daele, T.	rue de la crapaudière, 18.	M.
Van Damme, G.	Lokeren.	S. C.
Van Damme, R.	cour du prince, 29.	G. C.
Vanden Berghe, V.	pl. de la station 52, Termonde.	G. C.
Vande Velde, O.	Chaussée de Courtrai.	M.
Vanden Bulcke, P.	rue du mouton.	M.
Van den Mergel	rue de Flandre, 22.	S.
Vander Borgh, O.	boulev. de la citadelle, 159.	M.
Vandermeersch, P.	Caprycke.	P. L.
Vander Stegen.	rue du Verger, 13, Bruges.	C. C.
Van Eeremberge,	quai au blé, 15.	
Van Engelen, G.	rue courte monnaie.	A. M.
Van Impe, J.	rue de l'école normale, 3.	D.
Van Kerkhoven, J.	boulevard du béguinage, 99.	
	place aux foin, 6.	G. C.
	rue longue vie, 60, Ixelles.	
Van Kuyck, W.	rue de Courtrai, 57.	G. C.
	long. rue d'argile, 242, Anvers	
	rue neuve St-Pierre, 1.	
Van Reeth, A.	rue du bassin, 12, Boom.	M.
Van Volsom.	rue des champs.	
Van Wilder, H.	coupure, 103.	S.
Verdeyen, Ch.	rue des 2 ponts, 1.	A. M.
Verdeyen, J.	id.	C. C.
Vernieuwe, J.	rue Liénart, 3.	S.
Volant	rue de l'école normale.	
Waeyemberge.	Ledeberg, r. de la Pacifica- tion, 16.	A. M.
Willaert, M.	place de la Calandre, 7.	M.
	rue flamande, 17, Bruges.	
Wouters, J.	rue de Louvain, 96.	G. C.

II. MAISON DES ÉTUDIANTS.

ADMINISTRATION.

Administrateur : H. SABBE.

Économes : LIPPENS, VERDEYEN.

III. T. S. G. 'T ZAL WEL GAAN.

(Fondé le 21 février, 1852).

Toujours jeune, l'aîné de nos cercles estudiantins! Malgré l'approche de la cinquantaine, la société flamingante respire encore cet air frais et joyeux qui jadis animait ses fondateurs. Et les deux philologues germaniques qui dirigèrent ses travaux et ses séances si amusantes et si assoiffantes à la fois, ont su multiplier les divertissements et en même temps tenir bien haute la réputation artistique et littéraire du *'t Zal*.

Minerve, de joyeuse mémoire, le gai et pourtant très diligent compère que tout le monde regrette, dut laisser vers la fin du premier trimestre la sonnette et le fauteuil présidentiels à son ami, le beau et éloquent MARTIN, autrement dit M. R., dont la biographie et le cheval de bataille parurent dans l'Almanach de l'année passée.

C'est sous sa direction qu'eut lieu cette séance mémorable où le *'t Zal* put avec orgueil admirer dans son sein la présence de celui qu'à juste titre on a appelé « le plus grand des artistes de la Néerlande. » Là se trouvaient outre les pensionnaires du « Minard », de nombreuses personnalités flamingantes de la ville : bref, la salle avait un aspect des plus charmants.

Certes, nous ne pouvons passer sous silence les présences répétées au milieu des gais étudiants des vieux amis du *'t Zal*, de ceux qu'on appela un jour « les vieilles perruques de la cause flamingante ». Salut! *vieille garde* qui viens te rajeunir au

contact de nos vingt ans; toi qui nous guides par tes conseils, qui nous a ouvert la voie, facilité la lutte. Oui, nos aînés, nous vous honorons d'autant plus que vous maintenez la tradition bienfaisante du professeur s'intéressant à ses élèves avec une persistance qui vous grandit d'avantage à nos yeux.

Vieille Garde? vous qui connaissez si bien les appétences des jeunes, et qui vous mêlez, si souvent à leurs discussions! C'est vous qui ramenez dans le *'t Zal* un souffle de la vie que le Cercle vécut autrefois!

Est-il nécessaire d'écrire l'éloge de celui qui dirigea si habilement les finances de cette société durant l'année écoulée? Qui ne l'eût su docteur, l'aurait bien cru notaire! Grâce à lui les tonneaux ne manquèrent pas, et l'année qui s'est écoulée, nous a prouvé que le coefficient d'absorption est bien loin d'avoir diminué parmi nos joyeux copains.

N'oublions pas surtout les concerts-conférences donnés dans la province : celui de Ninove contribua à mettre en lumière, une fois de plus, la valeur des artistes du Cercle, dont d'ailleurs la réputation n'est plus à faire.

Qui se rappelle l'entrée triomphale des membres du *'t Zal* au deuxième bal de la Générale, en revenant de cette joyeuse soirée?

Pour ce qui est des nombreuses conférences qui furent vraiment prodiguées cette année, elles dépassèrent tout ce qu'on était en droit d'attendre, et de beaucoup. Des personnalités littéraires ou scientifiques éminentes y traitèrent des sujets de tout genre; et de même, les conférences données par les camarades furent sans exception des plus intéressantes et des plus instructives. Historien fidèle, nous ne pouvons pourtant pas passer sous silence qu'une des conférences annoncées, fut, à raison sans doute de son titre, systématiquement remise et reculée : elle est encore à donner!

Le *'t Zal* a donc conservé cette activité qui le caractérise, et tous les étudiants demeurent d'accord que le Cercle est le plus vaillant de tous ceux qu'embrasse la Fédération.

Puisse le présent comité marcher sur les traces de ceux qui viennent de disparaître de notre scène, souhaitons lui d'y faire régner cette gaie et franche cordialité traditionnelle; faisons un vœu pour que le président actuel se ressouvienne de ses anciennes menées « tonnistes », et nous offre le plus de tonneaux possible; espérons enfin que le dire de Kuyck et de Clèves nous débitera beaucoup de nouvelles poésies, que Carlos aura moins d'angines, et que parmi nous resplendira encore longtemps *le chef d'œuvre* de la création !

Clauwaert ende Geus ! voilà votre devise, t'Zalwelganers, ne l'oubliez pas ! vous avez à défendre deux nobles causes, les droits de la Moedertaal et les principes du libéralisme.

FR. V. STORIKUUL.

Le Comité pour 1896-1897 se compose de :

H. SABBE, *président*.

H. SMOUT, *secrétaire*.

M. DESMET, *secrétaire-adjoint*.

L. HUMBLÉ, *trésorier*.

I. SCHUREMANS, *bibliothécaire*.

V. FRIS, *commissaire porte-drapeau*.

A. FORNIER, *commissaire*.

IV. CERCLE DES ÉTUDIANTS WALLONS LIBÉRAUX.

Sous la présidence d'honneur de M. le Professeur MASSAU.

Fondé le 28 novembre 1868.

L'année académique 95-96 nous avait amené nombre de nouveaux membres qui, jeunes et gais, fréquenterent les séances et les tonneaux et rendirent à la Walonne son caractère, gai entre tous. Les anciens reprirent alors leur gaieté, ce qui fit que l'on s'amusa beaucoup. — Parmi toutes les réunions, le souper offert à Monsieur MASSAU, à l'occasion

de son élection au conseil communal, fut sans doute une des plus remarquables. Chacun d'ailleurs se souviendra de cette délicieuse soirée, pendant laquelle plusieurs artistes dans l'ombre pour le moment, mais qui plus tard deviendront peut-être célèbres se révélèrent.

Le grand tonneau compte aussi par le fait que nous avons eu le plaisir de posséder un charmant artiste du grand théâtre, Monsieur ROUSSEL, qui nous a fait entendre quelques morceaux de son répertoire si amusant et si varié.

Nous ne parlerons pas du déménagement du vaste mobilier de la Wallonne, pas plus que de la participation de notre cercle à la Revue. Nous laisserons à d'autres ce soin.

Souhaitons à la Wallonne longue vie et quantité de nouveaux membres, tâchons de vaincre l'apathie des uns et l'antipathie de quelques autres, afin de relever haut et fier le vieux drapeau des Étudiants Wallons.

Comité pour 96-97 :

DUBOIS, MAURICE, *Président.*

KREMER, HENRI, *Vice-président.*

MOUZIN, CHARLES, *Secrétaire.*

DE MASY, *Trésorier.*

MORLEGHEM, *Bibliothécaire,*

HEINE, *Porte drapeau.*

DELHAYE, *Cornifère.*

V. CERCLE LITTÉRAIRE DES ÉTUDIANTS.

Fondé le 2 février 1880.

Local : Maison des Étudiants.

Le Cercle littéraire des étudiants a commencé ses séances le 29 octobre 1895. Depuis cette date jusqu'au 3 décembre, elles ont suivi régulièrement; mais depuis lors, en tout et pour tout nous avons eu deux conférences. Cependant il faut avouer que cela ne peut en rien être imputé à notre sympathique prési-

dent, qui un jour, vraiment désespéré à cause du petit nombre de membres présents, en pleine séance a fait le geste de s'arracher les cheveux, mais s'est arrêté à temps craignant de déranger sa belle chevelure.

Vraiment la littéraire a joué de malheur cette année. Des séances ont du être remises deux et trois fois, pour différents motifs; les trois semaines passées au *Centre* ont été trois semaines de relâche, le secrétaire donne sa démission, et le président se voit obligé d'en faire autant. C'est à se demander si la Littéraire n'a pas un jettatore parmi ses membres.

Ceux-ci sont au nombre de 24 alors que l'année passée la société en comptait 31; il n'y a eu que deux nouvelles inscriptions et, par contre plusieurs démissions.

Naturellement ces membres sont effectifs, mais combien peu en réalité! En moyenne une séance en rassemble 5 ou 6 et toujours les mêmes. Cependant, chose unique de toute l'année, on en a vu, avec surprise, 10 prendre place autour du tapis vert, lors de la conférence du camarade DE SÆGHER. Une causerie de Monsieur Chevalier d'ANVERS avait attiré presque autant d'auditeurs, bien qu'ayant été annoncée par voie d'affiches, et par les journaux.

Voici l'énuméré des conférences et comptes-rendus de l'année :

Conférences :

- I. La religion basée sur la morale J. FONTAINE.
- II. Ohé! les bouzes antogabes DE SÆGHER.
- III. Les phénomènes littéraires et les phénomènes économiques HORWITZ.
- IV. Les affiches ED. VANDIEVOET.
- V. La réforme de l'orthographe. . . . CHEVALIER.

Comptes-rendus :

1. Les poèmes barbares (LECONTE DE LISLE).
VAN DER MEERSCH.
2. Les Origines (ROSNY) STADLER.

3. Mémoires d'un jeune homme (BAUËR). VAN DER MEERSCH.
4. De la Science et de la Religion (MALVERT). O. DE CROLY.

A qui imputer ce piètre résultat? A personne et à tout le monde; l'apathie a été presque générale, et à part quelques éléments actifs, qui seuls ne peuvent cependant pas toujours être obligés de travailler pour les autres, les étudiants se sont montrés à l'égard de la Littéraire d'une indifférence qui souvent a frisé l'hostilité.

Un des membres des plus assidus, et autrefois des plus actifs, paraît-il, le camarade LÉON NEELEMANS, a conçu une idée originale, qui aussitôt a reçu un commencement d'exécution. Il s'agit d'orner la salle de séance, d'affiches et de programmes de fêtes estudiantines; naturellement pour ce travail on recourrait à l'aide et au bon goût du camarade Tom. Des demandes ont été faites dans ce sens aux cercles universitaires de Bruxelles, Liège, Anvers, Gembloux, Paris, Nancy, Caen, Poitiers, Toulouse, Marseille. Dès à présent la plupart de ces sociétés ont envoyé tout ce qu'elles possédaient en ce genre, en applaudissant au projet de la Littéraire, de former ainsi une exposition permanente d'œuvres estudiantines : Il reste, naturellement, encore beaucoup à faire dans ce sens, et au comité de l'année prochaine, il appartient de mener cette œuvre à bonne fin, car le mauvais résultat de cette année-ci ne doit pas faire désespérer de l'avenir; avec de nouvelles recrues et un peu moins de malchance, la Littéraire peut prétendre, prendre sa place à côté des autres sociétés de la Fédération et les égaler, si pas en nombre, du moins par le résultat de ses travaux.

Comité pour 1896-97 :

J. FONTAINE, *président*.

V. FRIS, *secrétaire*.

A. MORLEGHEM, *bibliothécaire*.

VI. SOCIÉTÉ LIBÉRALE DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE.

Sous la présidence d'honneur de M^r CH. VAN BAMBEKE,
professeur ordinaire à la faculté de médecine.

(Fondé le 15 décembre 1880.)

La *Médecine* vient d'accomplir sa 16^{me} année et *vires aquirit eundo* pour qui se souvient de ses classiques, Il semble, qu'à l'inverse de ces pauvres mortels, elle redouble de vitalité au fur et à mesure qu'elle vieillit. Elle a conservé sa vieille gaieté et ses anciennes traditions. Rappelons à ce sujet les paroles de notre président d'honneur, à la soirée qu'il vint passer parmi nous avec quelques uns de nos sympathiques protecteurs, soirée où nous eûmes le plaisir et la jouissance d'assécher comme une botte d'allumettes le tonneau de délicieuse cervoise que nous devions à sa générosité et de réduire ses Havanes supérieures en une fumée à couper au scalpel⁽¹⁾. Je ne sais si c'est le perpétuel coudolement des misères humaines qui donne aux carabins jeunes et vieux ces expansions de joie débordante, ou si c'est une loi des contrastes qui réunit chez eux ce qu'on est convenu d'appeler la gravité proportionnelle avec ce besoin de rire à rate que veux-tu?

Quoi qu'il en soit, j'ai une idée transcendante de la solidité des bases de notre Maison d'Étudiants en la voyant résister aux ébranlements que doivent lui donner une réunion de la *Médecine*. Je suis intimement convaincu que si RABELAIS avait connu cette joyeuse société c'est à elle qu'il eût pensé

(1) « La *Médecine*, disait-il, a conservé les séances, traditions de jadis :
« fidélité aux idées politiques larges dont la défense avait été le but de sa
« création et perpétuation à la fois de l'esprit de travail et des habitudes
« de joie débordante, spirituelle et humoristique dont elle garde le secret
« que les anciens lui ont légué. »

en écrivant sa phrase, pour ce que rire est le propre de l'homme. Malgré ces plaisirs la *Médecine* reste fidèle aux autres parties de son programme dont je parlais tantôt.

En ce qui regarde la politique, elle prit une part active à la manifestation libérale de Malines, où elle envoya son drapeau et nombre de ses membres. Pour ce qui regarde la question de travail et d'études, les revues et journaux de médecine, que les comités de rédaction nous envoient avec une générosité dont nous leur sommes profondément reconnaissants, sont lus avec assiduité par les initiés et attirent souvent même les regards des profanes.

Pendant l'année dont j'ai entrepris de vous retracer l'histoire, le docteur DUPUREUX vint dans une agréable causerie nous parler de la solidarité entre étudiants et nous retracer la genèse des différentes sociétés de notre Université, il nous conta aussi l'histoire de ce cercle autrefois si fameux le « *Scholastikos Cuclos* ».

Le camarade SIDI présidait à nos destinées; quoique d'une taille au-dessous de la moyenne (style fait divers) il fut toujours à la hauteur de ses fonctions, il ne se gênait pas d'ailleurs pour grimper sur une chaise (style renaissance, mais je vous jure qu'il n'y a aucune allusion) voire même sur une table.

A la dernière séance lorsque les membres de la *Médecine* lui firent leurs adieux, il fut sur la proposition du secrétaire acclamé membre d'honneur.

La *Médecine* rendait ainsi hommage à sa brillante gestion et aux difficultés sans nombre qu'il avait dû surmonter lors de la quasi-débaudade qui suivit notre départ du local de la rue des Baguettes, « local qui rougit d'abriter aujourd'hui les lares du *Vooruit*. »

Vous parlerai-je de la Revue de la Fédération à laquelle la *Médecine* prit la part la plus active? Non n'est ce pas, tous ont encore sur les lèvres les chansons et les refrains de cette

désopilante soirée. Cette revue n'était pas méchante pour un sou et elle rendit hilare une salle immense sursaturée d'auditeurs.

Je cueille au hasard des comptes-rendus⁽¹⁾ cette narration du souper annuel de la *Médecine* pour servir aux historiens futurs qui seraient tentés d'écrire l'histoire de nos mœurs.

« J'ai le vague souvenir d'un échouement, après de nombreuses et préalables stations dans des chapelles bachiques, en un café enfumé où des têtes coiffées de nobles loques vertes s'agitaient parmi des mains brandissant de grosses têtes-à-l'huile celles-ci et fortement basanées. On incorporait en manière de prélude des petits verres pour faire des trous insondables destinés à augmenter la capacité déjà phénoménale de ces estomacs de carabins.

« Puis on monta, on dévora le pain, le beurre, le fromage et le dessert pour saupoudrer le fond des gouffres creusés tantôt dans l'attente des plats qui ne tardèrent point à arriver. Une manœuvre d'aspiration légère fit disparaître les bouchées à la reine dans l'obscurité de nos œsophages, puis on dévora du filet, du gigot, du lapin qu'on avait posé..... sur la table seulement, et l'on inonda le tout d'une pluie bienfaisante de triple.

« Pour la fin, des musiques échevelées, des chansons d'une morale irréprochable, un bombardement de rogatons pour projectiles, un carreau et quelques verres cassés, des bans variés et quelques pochards mélancoliques. — J'oubliais d'ajouter qu'une députation fut chargée d'aller porter à notre président d'honneur une nocturne adresse de sympathies. Elle trouva porte de bois et glissa l'enveloppe dans la boîte aux lettres. Sans doute que notre cher professeur avait enfilé déjà son casque à mèche et rêvait d'embryons imprévus, ivres d'alcool et de tabac et qui dansaient une ronde folle autour de son lit vénérable. »

(1) Du camarade secrétaire de l'an dernier.

N'est ce pas que le récit de ces joyeuses agapes fraternelles est capable de faire sécher de dépit et se consumer de regrets ceux qui, ne sachant pas unir un sain travail à une non moins saine joie, s'enkystent dans leurs bouquins fades et indigestes.

Terminons en appelant à nous les jeunes qui arrivent, qu'ils viennent grossir nos rangs : ils y trouveront toujours cette cordialité, je dirai même cette fraternité qui est devenue proverbiale à la médecine.

Longue vie et prospérité à la société libérale des Etudiants en Médecine.

G. DE N.

Le Comité désigné pour l'année 1896-97 est composé comme suit :

MM. LIESSENS, ALB., *Président.*

VAN REETH, A., *Vice-président.*

DE NONANCOURT, G., *Secrétaire.*

TOEN, A., *Trésorier.*

HUMBLÉ, *Porte-drapeau*

ROELS, *Commissaire*

VAN DE VELDE » } pour le doctorat.

THOORIS » }

CROMBEZ » } pour la candidature.

VAN WILDER » }

DESMET » pour les sciences

WILLAERT » pour la pharmacie.

VII. SOCIÉTÉ LIBÉRALE POUR L'ÉTUDE DES SCIENCES ET DES ŒUVRES SOCIALES.

Local : 13, rue longue du Marais.

Il y a quelques mois, voulant appeler à lui les étudiants qui certes pourraient tirer grand profit des intéressantes conférences qui se donnent dans son sein, ce cercle leur envoya un

manifeste dont nous extrayons les passages suivants : « Au début de la sixième année de son existence, la *Société libérale pour l'étude des sciences et des œuvres sociales* peut, non sans un sentiment de légitime fierté, se rendre ce témoignage qu'elle n'a pas failli à la mission que lui avaient assignée ses promoteurs. Sa vitalité a prouvé la nécessité de la création.

Mais, pour assurer la continuation de la tâche entreprise, il importe qu'elle puisse compter sur de nouveaux concours. Il importe que les jeunes surtout, qui ont encore le loisir des études désintéressées, viennent apporter aux œuvres qu'elle aura à créer demain leurs généreux dévouements. Il importe que par une participation plus active à ses travaux pratiques et à ses débats, ils s'initient à l'examen des graves problèmes qui se posent devant les hommes de notre temps. Aussi notre société fait-elle un pressant appel aux étudiants libéraux de l'Université de Gand. Elle connaît leur ardente sympathie pour l'idée libérale. Elle est certaine que, nombreux, ils se joindront à elle.

Les ressources d'une bibliothèque déjà riche et d'une salle de lecture fournie des principales revues économiques et sociales belges, françaises, allemandes et anglaises sont mises à la disposition de nos membres.

De nombreuses conférences sont organisées chaque année.

L'article 1 du règlement de la *Société libérale pour l'étude des sciences et des œuvres sociales* subordonne l'admission comme membre auditeur, avec tous les avantages rappelés ci-dessus, au paiement d'une cotisation annuelle de 2 francs. »

Espérons que nombreux seront ceux qui se rendront au cercle d'études sociales, et que par l'apport de leur zèle juvénile ils aideront à augmenter l'éclat de cette société que notre ville universitaire peut à bon droit être fière de posséder.

VIII. CERCLE UNIVERSITAIRE DES COLONIES SCOLAIRES

Fondé le 28 janvier 1895, fédéré en 1896.

Le Cercle universitaire des Colonies scolaires vit à peine depuis deux ans que déjà il a pu donner une preuve éclatante de sa vitalité en envoyant aux bords de la mer soixante trois enfants. Ce chiffre est suffisamment éloquent pour prouver le zèle et l'ardeur avec lesquels les membres de ce Cercle ont travaillé pour pouvoir porter leur obole aux garçons pauvres qui fréquentent les écoles communales et dont l'état chétif réclamait des soins impérieux que les parents étaient impuissants à donner.

L'idée première d'organiser des Colonies scolaires ne remonte pas à une époque très éloignée.

Ce fut, il y a un peu plus de vingt ans, en Angleterre et principalement à Londres que naquirent les premières Sociétés ayant pour but de permettre aux pauvres du quartier de East-End de jouir du grand air et de l'air pur.

Les résultats obtenus par ces Sociétés, dépassèrent de beaucoup l'espoir des plus optimistes. Je ne citerai qu'un exemple, assez probant d'ailleurs : La société *The Children Country Holidays Fund* n'avait envoyé en l'année 1888, soit en un espace de dix ans rien moins que 17,637 enfants et avait disposé d'une somme de 376,500 francs environ.

D'autres pays imitèrent cette institution.

Ce fut d'abord la Suisse en 1876 grâce à l'active propagande du prédicateur Bion.

Après huit années de travail, cette Société avait disposé de plus de 13,000 francs.

En Allemagne, l'œuvre atteignit bientôt des proportions gigantesques. D'après les statistiques officielles, il est consacré actuellement chaque année à l'œuvre des *Ferienkoloniën* plus

d'un million deux cent cinquante mille francs (350,000 thaler) permettant d'entretenir un total annuel de 20,000 enfants.

Les Pays Bas eurent leurs premières colonies en 1884.

La France suivit peu après en 1886. Ce qui caractérise au plus haut point les premières Colonies scolaires françaises et ce qui à nos yeux leur donne le plus de valeur, c'est qu'elles furent dues à l'initiative privée des Étudiants du Lycée Condorcet, du Collège ROLIN et des jeunes filles du Collège SÉVIGNÉ.

Restait notre pays. Ce ne fut qu'en 1887 que sur les instances de Monsieur le docteur Kops, la ville de Bruxelles se décida à donner l'exemple. Les résultats furent très bons. Actuellement la ville a pu envoyer plus de 300 enfants dans trois locaux différents.

Six ans plus tard en 1892, l'administration communale de la ville de Gand votait un subside de deux mille cinq cents francs afin d'organiser des Colonies scolaires.

Pendant environ quinze jours, soixante cinq enfants⁽¹⁾ séjournèrent à Selzaete et à Berchem-lez-Audenarde. — En 1893 trente enfants furent envoyés à Berchem, Selzaete et Adinkerke.

En 1894 le subside fut porté de 2,500 à 4,000 francs et la durée du séjour fut de trois semaines.

*
* *

Telle était la situation des Colonies scolaires à Gand en 1894. Jusqu'à cette époque, les Étudiants libéraux de notre Université n'avaient pas du tout appuyé l'œuvre, ou n'avaient aidé l'administration communale que d'une façon tout à fait indirecte en participant à un concert organisé par la Société CALLIER au profit de l'œuvre des Colonies scolaires.

(1) Les enfants étaient désignés par des médecins; on choisissait ceux dont la constitution était le plus délicate.

L'année académique 1894-1895 devait amener un changement considérable à cette situation.

A cette époque deux étudiants, les camarades L. N. et G. L., entreprenaient un voyage en Suisse, voyage au cours duquel ils purent se rendre compte de visu des résultats merveilleux obtenus par les Colonies scolaires. Tout de suite ils conçurent l'idée d'organiser sous le patronage des Étudiants libéraux des Colonies scolaires analogues, encouragés en cela par les beaux résultats acquis par les Étudiants français.

L'époque d'ailleurs était bien choisie. La maison des étudiants venait de naître; une nouvelle ère s'ouvrait, l'enthousiasme renaissait partout. Aussi le projet des Colonies scolaires organisées par les étudiants rencontra-t-il en principe un assez grand nombre de partisans.

Après quelques pourparlers, le Cercle Universitaire des Colonies scolaires fut fondé le 28 janvier 1895. Un mois plus tard il comptait près d'une quarantaine de membres.

Le Cercle fondé sous des auspices assez favorables se mit immédiatement à l'œuvre afin de recueillir les fonds nécessaires pour pouvoir, dès le mois d'août 1895 organiser une colonie; on plaça des boîtes dans certains cafés, on organisa une sortie au carnaval, puis une fête au cirque LENKA, fête qui eut un énorme succès, bref en peu de mois on était parvenu à recueillir un peu plus de trois mille francs, preuve certaine de la sympathie que rencontrait l'œuvre des Colonies scolaires.

On disposa d'une partie de cette somme pour envoyer 25 enfants à Adinkerke.

Dès l'année suivante, le Cercle se remettait à l'œuvre et malgré l'engourdissement voire même l'indifférence dont semblaient atteints les étudiants, le Cercle put recueillir les fonds nécessaires pour organiser une Colonie de 43 enfants.

L'établissement de la première Colonie avait laissé voir certains inconvénients qu'il fallait éviter à tout prix. Une grave question se posait donc : comment organiser la nouvelle Colonie,

Trois systèmes principaux étaient réalisables : le système dit anglais, celui de Colonie volante et celui de Colonie fixe.

SYSTÈME ANGLAIS. Le système dit anglais consiste à envoyer les enfants à la campagne, chez des fermiers qui moyennant une somme convenue se chargent de la nourriture et de l'entretien des enfants pendant une période déterminée. Chaque fermier prend un, deux, quelquefois trois enfants chez lui, très rarement plus.

Ce système offre de très grands inconvénients : tout d'abord les enfants que les parents ont confiés aux comités de colonies se trouvent éparpillés dans un rayon parfois trop considérable ; d'un autre côté nul contrôle n'est possible ; il n'y a pas moyen de s'assurer que la nourriture et les soins convenables sont donnés aux enfants ; on n'est pas toujours exactement renseigné sur la valeur moralisatrice du milieu fréquenté par le fermier. Bref les enfants sont abandonnés à la discrétion du fermier chez lequel ils sont en pension.

Ce système n'était donc guère applicable chez nous, d'autant plus que dans nos campagnes, les paysans sont généralement pauvres et ne verraient dans pareille entreprise que le moyen de gagner quelque argent.

COLONIES VOLANTES. Les colonies volantes se rapprochent énormément de ce qu'on appelle une pension d'hôtel. Le comité organisateur de la colonie s'entend avec un hôtelier qui pour un prix fixé s'engage à loger et nourrir tous les enfants composant la colonie.

Ce système tout en ayant le grand avantage de grouper tous les enfants et de permettre de surveiller leur santé, leur conduite et les rapports qu'ils ont entre eux, ne réalise cependant pas le confort et les soins désirables pour une colonie scolaire.

Il est évident en effet que les organisateurs des Colonies scolaires ne peuvent recourir aux grands hôtels ; ce moyen serait onéreux et en outre on donnerait à des enfants pauvres des idées de luxe, de grandeur parfaitement inutiles.

Les hôtels d'ordre secondaire restent donc seuls accessibles aux colonistes. Mais ici un grave inconvénient se présente. Tous ces hôtels en effet sont plutôt des cafés, des estaminets même, dont l'accès est libre à tous; ces cafés n'ont en général qu'une seule grande chambre à la disposition de tous les clients.

Si par suite du trop mauvais temps ou pour une autre cause quelconque les enfants se trouvent dans l'impossibilité de sortir, il faut les conduire dans cette salle commune car on ne peut raisonnablement pas les maintenir dans le dortoir.

Dans cette salle sont rassemblés des gens de toute provenance. Les allures, les manières, les conversations des uns sont souvent plus que déplacées; l'attitude des autres vis-à-vis des enfants pauvres est souvent dédaigneuse mêlée même parfois de mépris.

Il y a un autre inconvénient. Le cabaretier ou l'hôtelier tâchent naturellement de faire le plus de bénéfices possibles. Peu leur importe en général qu'ils aient des personnes délicates ou non, qu'il faille une nourriture plus substantielle à celui-ci; leur seul objectif est de faire des bénéfices afin de pouvoir se retirer des affaires après fortune faite.

Il est clair que dans ces circonstances, la qualité de la nourriture, l'apprêt, la cuisine, etc., laissent énormément à désirer car, on se trouve dans des établissements de 2^d ordre.

C'est à ces graves inconvénients qu'il fallait remédier. Le Cercle Universitaire des Colonies Scolaires se montra une fois de plus à la hauteur de sa tâche en organisant en Août 1896 une COLONIE FIXE. Organiser une colonie fixe consiste à louer un immeuble, à y loger les enfants et à y faire soi même ce qu'on appelle communément le ménage.

Ce dernier système réalise croyons-nous tous les desiderata possibles. Les enfants sont tous réunis et ils sont chez eux. On peut veiller avec soin à leur santé, à leur nourriture et développer en eux efficacement les sentiments moraux.

La première colonie fixe organisée par le Cercle Universi-

taire gantois des Colonies Scolaires fut établie le long du littoral belge à 1/4 d'heure de la plage de Middelkerke au lieu dit : le Crocodile.

Le chalet loué par le comité organisateur était situé à proximité de la plage proprement dite ; il se composait du rez-de-chaussée d'une vaste salle à manger donnant sur une verandah, d'une cuisine de plein pied, de 3 chambres et d'un grand vestiaire. — Le premier et le second étage comprenaient chacun quatre chambres à coucher, le troisième un vaste dortoir.

Les 42 enfants⁽¹⁾ qui avaient été désignés pour être envoyés à la mer furent réunis le 7 août, jour de départ. L'administration communale de la ville de Gand mit gracieusement à la disposition du cercle les lits, matelas et couvertures nécessaires aux enfants.

Les Etudiants donnèrent aux enfants, tout comme les années précédentes, un chapeau de paille, une toque grise, des bas, une chemise de flanelle, des mouchoirs, des essuie-mains, du savon ainsi que des pelles, des drapeaux et des jeux divers.

Le 7 août toute la petite colonie quitta Gand. Parmi les enfants envoyés au Crocodile s'en trouvaient qui déjà l'année précédente avaient été à la Panne. Il eut fallu les entendre raconter à leurs camarades émerveillés les particularités de la mer, le plaisir de prendre chaque jour un bon bain dans de l'eau remuant toute seule et mille réflexions du même genre.

Les parents, visiblement émus faisaient leurs dernières recommandations à leurs fils. Enfin un dernier coup de sifflet, les chapeaux et les mouchoirs s'agitent ; le train part, tandis que les enfants entonnent des chansons qui jettent une note gaie.

(1) Parmi ces 42 enfants 38 furent envoyés par les Etudiants et cinq par la commune de Ledeborg qui payait de ce chef une certaine redevance au comité organisateur.

L'arrivée se fit sans encombre et l'installation eut lieu sans grandes difficultés. Monsieur J. TEN BERGHE, professeur à l'institut Laurent, dirigeait la colonie. Nous remplissons ici un agréable devoir en lui exprimant toute notre reconnaissance pour l'ardeur et le dévouement avec lesquels il a dirigé cette colonie et pour les sacrifices qu'il a su s'imposer afin de la mener brillamment.

D'une manière générale, le temps ne se montra pas des plus favorables. Des journées entières s'écoulèrent sans permettre aux enfants de sortir ou de jouer sur le sable.

M^r TEN BERGHE en profitait soit pour organiser des jeux de société soit pour faire d'intéressantes causeries sur les sujets les plus divers.

Admettons que la colonie se fut trouvée installée dans une auberge ; si les étudiants libéraux avaient organisé comme les années précédentes, une colonie volante, qu'auraient fait les enfants pendant ces quelques jours de pluie ? Ici encore on trouve un argument de plus en faveur de la thèse des colonies fixes.

Quand le temps était bon, les enfants, dont la constitution le permettait, prenaient un bain, jouaient dans les dunes ou à la plage ; les étudiants organisaient des fêtes, des courses, des concours de forts etc. ; il y eut même un feu d'artifice monstre.

D'autres jours on faisait des excursions à Middelkerke, La Panne, Furnes, Ostende, Nieuport, etc. Ici encore M^r TEN BERGHE saisissait toutes les occasions pour donner aux enfants une foule de renseignements sur la botanique, la zoologie, la géographie, etc. etc.

Au retour de ces promenades, les enfants se jetaient littéralement sur la nourriture qu'on leur avait préparée.

L'alimentation d'ailleurs était très bien soignée, abondante, et de première qualité.

En moyenne il y avait cinq repas par jour.

Le matin le déjeuner se composait de lait, de café, pain et

beurre à profusion. Les enfants les plus faibles recevaient même un œuf.

À dix heures, ceux qui le désiraient, recevaient des tartines.

Le dîner se composait toujours d'au moins un potage, un plat de viande, pommes de terre, légumes, pain, deux verres de bière et souvent un dessert.

Au souper on servait soit de la viande, soit du laitage et des œufs.

Ceux des enfants qui le demandaient recevaient vers 4 heures des tartines et de la bière.

Les enfants furent aussi très bien soignés et dirigés au point de vue médical. Un médecin se trouvait à la Colonie en permanence afin de suivre régulièrement l'effet de l'air salin sur les constitutions si variées des enfants. Il avait toujours à sa disposition une boîte de secours, à laquelle il dut malheureusement recourir dans deux ou trois cas. L'un de ceux-ci consistait notamment en une forte entaille qui s'était faite un enfant en marchant sur un tesson de bouteille que cachait un peu de sable. On dut immédiatement suturer la plaie qui se cicatrisa bientôt grâce aux soins immédiats.

Au bout de trois semaines d'une cure qui produisit les résultats les plus heureux, les enfants quittèrent la Crocodile le 28 Août. Ceux qui s'étaient distingués par leur conduite exemplaire, restèrent quelques jours de plus.

En résumé la colonie organisée au Crocodile par le Cercle Universitaire des Colonies Scolaires fut à tous les points de vue une colonie modèle.

Diverses personnes très autorisées ont exprimé toute leur satisfaction sur le fonctionnement de la Colonie et sur les résultats acquis; récemment encore l'administration communale d'une des principales communes du royaume, reconnaissant que le Cercle Universitaire gantois avait obtenu les résultats les plus pratiques grâce à son organisation nouvelle, demandait tous les renseignements désirables pour pouvoir

organiser une colonie semblable à celle du Crocodile(1).

Cette colonie ne réalise pourtant pas encore l'idéal.

Le rêve du Cercle est de pouvoir devenir propriétaire d'un immeuble dont l'usage serait exclusivement affecté aux enfants que chaque année il envoie à la mer.

La réalisation de ce rêve n'est pas chose impossible; qui sait? un jour viendra peut-être où, sur les bords de nos plages, ou bien au centre de nos campagnes, le Cercle possèdera sa maison. Mais le dévouement et le travail de tous sont nécessaires pour arriver à cette fin.

Aussi le Cercle fait un appel pressant à tous.

Allez à lui, vous autres anciens, vous autres riches, dont les enfants ont jouets et distractions à profusion dans la vie; songez dans vos fêtes, dans vos festins, dans vos plaisirs, songez aux enfants pauvres auxquels la nature refuse tout bonheur. Portez votre obole à ceux qui se sont donnés pour mission de leur faire connaître quelques jours de joie,

Allez à lui, vous tous, Etudiants! Tendez comme lui la main aux enfants pauvres de la classe ouvrière laborieuse, faites oublier leur triste sort à ces déshérités de la fortune; faites le avec toute l'ardeur que comporte votre jeunesse, avec l'enthousiasme qu'a toujours su soulever dans tous les cœurs une œuvre grande, une œuvre noble, une œuvre vraiment libérale.

Le Comité pour l'année 1896-1897 est composé comme suit :

LAMPENS, GEORGES, *Président.*

DE GROO, MARCEL, *Secrétaire.*

PENNEMAN, MARCEL, *Trésorier.*

CARAENEIER, VICTOR, *Commissaire.*

DUMON, OSCAR, id.

(1) Au moment de mettre sous presse nous apprenons que les municipalités de Berlin et d'Erfürth ont également demandé des renseignements donnant ainsi une preuve éclatante de l'excellence des colonies fixes.

IX. CERCLE SYMPHONIQUE

Refondé le 3 novembre 1896. Local : Maison des Étudiants.

Peut-on concevoir que les étudiants ne fassent pas de musique ? D'un cœur regorgeant de richesses affectueuses, un peu gaspilleur de son amour et de son admiration, l'étudiant ne peut trouver une satisfaction à ce besoin hypertrophié de vibrer qu'en se réfugiant en la compagnie de demoiselle EUTERPE, qui a seule le secret d'endormir ses nerfs excités en les plongeant à satiété dans ses ondes langoureuses.

Aussi y a-t-il lieu de s'étonner de l'intermittence de nos cercles musicaux. L'Almanach de 86 nous apprend l'éclat que le premier d'entre eux jeta jadis sur le monde universitaire tout entier. J'y renvoie également pour le narré du piquant succès obtenu par eux au concours de Lille, succès qui prouve bien de quoi sont capables les universitaires gantois.

Plus récemment sous l'intelligente impulsion de l'ex-camarade HERMANN TER nous fûmes gratifiés de nouveau d'un excellent orchestre. Enfin le 3 novembre dernier grâce au zèle du symphonique camarade LISSSENS le Cercle fut refondé.

Imaginez-vous une petite Académie de musique, composée celle-ci de membres triés sur le volet ; un petit cénacle de jeunes musiciens doués d'une délicatesse de sentiment exquise, pourvus d'une distinction rare, sous la direction entendue d'un jeune maestro, d'un vrai Mottl en herbe, somme toute un Bayreuth au petit pied.

Vous mettre au courant, cher lecteur, de tous les événements dans lesquels se sont affirmés et la reconnaissance de l'étudiant, et l'admiration du public n'est pas de ma tâche, à mon successeur elle incombe. L'intensité de ma satisfaction m'empêchant de comprimer plus longtemps l'exubérance

de mes applaudissements intérieurs, je rends ici hommage à ce jeune cercle qui est aussi nécessaire à nous qu'une chanson à un cœur de vingt ans.

Je dirai seulement, et en cela je ne serai guère indiscret; tout Gand le sait en effet, qu'avec une franche gratitude à la représentation donnée au Théâtre cet hiver fut offert à celui qui dirige si habilement la renaissante symphonie le bâton de chef d'orchestre.

On n'oubliera pas de sitôt la sincérité de la surprise qui se peignit sur ces traits à la vue de ce gage de notre reconnaissance et le mouvement enthousiaste avec lequel il enleva *piu mosso* son orchestre en un morceau plein d'entrain.

LIESSENS, *Chef d'orchestre.*

DE GROO, *Secrétaire.*

B. CERCLES NON FÉDÉRÉS.

IX. SOCIÉTÉ DES ÉTUDIANTS BULGARES.

« *Bûlgarsca Stoudentchesca Drougina.* »

(Fondé le 17 octobre 1886).

Local : *Au Plumet d'Or*, 2, rue du St-Esprit.

Le but de la Société est d'organiser, pour les Étudiants bulgares de notre Université, des réunions périodiques, en vue de travailler en commun à leur développement intellectuel, de s'occuper activement des intérêts de leur pays et de resserrer entre eux les liens de confraternité.

A cette fin, ils font des conférences, des causeries sur des sujets de tout genre suivies de discussions et des soirées intimes.

L'année académique 1896-97 a marqué pour la « B. S. D. »

une ère de prospérité et de développement vraiment remarquables : le nombre de ses membres s'est élevé à quarante dont les 3/4 au moins assistent assidûment à toutes les réunions.

Dans celles-ci du reste, après les plus graves discussions la gaité, ce bel et sain apanage de la jeunesse, reprend ses droits.

Nous nous plaçons à rappeler le souvenir du souper annuel particulièrement réussi dans lequel la « B. S. D. » a fêté cette année le dixième anniversaire de sa fondation.

Pour finir, un détail d'organisation très typique qui caractérise bien l'esprit nouveau dont sont animés nos amis les Bulgares : malgré le grand nombre de membres de leur Société, la commission de celle-ci ne comporte qu'une seule personne, à la fois secrétaire, trésorier et bibliothécaire, élue pour six mois. Quant à la fonction de président elle ne se manifeste que dans les séances et tous les membres la remplissent à tour de rôle.

Secrétaire trésorier pour le 1^{er} semestre :

STEPHAN NÉDEVSKY.

LE SÉMINAIRE DU DANDYSME.

Pour l'étude des Modes et le vernissage de la jeunesse campagnarde.

Local : Rempart St-Jean.

Parmi les grandes manifestations en lesquelles se canalisent la virtualité caractéristique des mentalités nationales, et qui expression de leur nature intime, c'est-à-dire de leur vigueur et de leur potentialité, sont corrélatives des épanouissements et des resorbements des nationalités elles mêmes, parmi ces courants donc qui fluent, grandioses, emportant avec eux les destinées des humains vers des régions paisibles de bonheur

et d'opulence, ou des cataractes retentissantes de trouble et d'anarchie, parmi tous ces leviers puissants de la destinée humaine, qui comme des forces supérieures à l'homme quoique sourdissant de lui nous entraînent de leur élan : la Mode est certes un phénomène qui doit nous inspirer une admiration saintement muette et nous confondre en un anéantissement mystique prodome d'un profond mépris pour l'infinité de notre personne.

L'histoire tout entière retentit de la grandeur de son influence. Et le moment n'est pas loin, où dans la recherche du rouage qui met en œuvre ce vaste déterminisme qui se poursuit de siècle en siècle sans un millième de seconde d'interruption, les Philosophes dépouillant cette cause primordiale fonction de tous les événements, de tout ce qui l'entoure mettront à nu le fil conducteur qui détermine la direction des périodes historiques et leur enchaînement et prouveront clairement que la base de l'histoire, en un mot, c'est la Mode.

Déjà à la clarté de cette découverte des pages entières de l'histoire ont été illuminées d'une brusque lumière. Et cette soit curieuse de la prime cause, qui va harcelant sans cesse, comme un démon tentateur notre cerveau avide de vérité rarement obtenue, cette hantise de l'historien qui veut calculer les causes et les effets et montrer que l'histoire est une dynamique précise et positive, cette soit donc peut se désaltérer pleinement aux certitudes obtenues maintenant par la science moderne qui a enfin parmi la foule des explications plausibles mis la main sur la seule bonne.

Je ne vous rappellerai que pour mémoire quelques exemples concluants qui rendent inébranlables ces théories fameuses. Aujourd'hui il est clairement démontré que le phénomène le plus étrangement rapide dans les Annales des grandes conquêtes, phénomène pour l'explication duquel des armées de philosophes s'étaient aussi vainement que littéralement mis en quatre : la conquête rapide de l'Asie par ALEXANDRE est due — comment a-t-on jamais pu l'ignorer ? — à l'adoption de la

Mode orientale, par laquelle ce génial prince s'est placé à tout jamais à la tête des hommes d'État les plus éminents.

Si nous poussons plus en avant vers des temps plus proches ne voyons nous pas le vaste empire romain succomber, se ruiner parce qu'en dépit des conseils des moralistes, la vigoureuse race des antiques laboureurs du Latium en vint à quitter la tunique étroite pour adopter le pallium grec. Sans cette modification de la Mode éternelle jamais les Germains revêtus de la tunique étroite n'eussent passé les frontières.

A une époque plus près encore de nous, au XVI^e siècle notamment c'est grâce à elle que la renaissance a produit ses heureux effets, que l'esprit moyenageux s'est affranchi de la tournure déductive qui comme des éclisses enfermait son raisonnement entre les parois des opinions réputées à tout jamais irréfragables. Cette raison qui veut reprendre sa liberté en effet et se relever en quelque sorte des entraves séculaires ne voyons nous pas qu'elle puise son désir d'indépendance dans un même mouvement de la Mode qui élargit le domaine du vêtement et augmenta si résolument l'aisance de certains détails que l'on cria justement à la licence?

Aujourd'hui enfin dans nos démocraties modernes pour ne toucher la question que par un de ses côtés la blouse de l'ouvrier, ou le manteau de l'arabe ne sont ils pas les Forces les plus efficaces à ouvrir les portes des parlements à ceux qui souhaitent de s'y faire recevoir?

Telles furent à peu près les paroles qui furent prononcées à l'inauguration de ce célèbre séminaire. Quelques jeunes gens venus pour étudier à notre Université ont senti, tout patauds qu'ils étaient et sans doute parce que, la vérité des idées mentionnées ci-dessus.

Ils se sont décidés à constituer une société dans laquelle ils étudieraient la Mode actuelle et tâcheraient de se dégrossir tout en contribuant pour leur part à l'extension de ces pratiques hautement civilisatrices. Ils ont découvert fort heureusement un salon confortable chez une de nos Aspasie les

plus mondaines du Rempart St Jean, s'y sont fixés à demeure et y prospèrent, quoique un des leurs, sans doute déjà par trop sensible aux idées de luxe, ce fut exclamé : *dans c' trou !* *Fi on ne pourra jamais y vivre !*

Dans des séances secrètes, comme il convient à une besogne aussi grave, ils s'étudient à déterminer les points litigieux de la mode connue : hauteur du faux-col, profondeur du salut, grandeur de l'angle du coude dans le serrement des mains etc. Tous les jours dans des endroits bien fréquentés ils observent et notent soigneusement dans leur mémoire ceux qui sont considérés comme les prêtres de ce culte.

1^{er} *Professeur de Mode* : JEF ; OSCAR pour les dames.

Chargés de cours : { PAUL (organisation des Bals).
LE MINCE (la Mode appliquée à l'art de transporter les malades).





LUSTRUM D'UTRECHT

(22—27 JUIN 1896).

DU 22 ou 27 juin ont eu lieu les fêtes lustres (*lustrum-faesten*) à Utrecht à l'occasion du 260^e anniversaire de la fondation de l'Université de cette ville. Ces fameuses fêtes estudiantines se célèbrent tous les cinq ans à l'occasion du « lustrum » de l'Université. Les 5 Universités établies à Utrecht, à Leyde, à Groningue, à Amsterdam et à Delft, se partagent tour à tour la gloire d'organiser les plus belles fêtes que l'on puisse voir. C'est ainsi que l'année prochaine c'est au « studentencorps » d'Amsterdam de fêter son « lustrum », et je suis persuadé que celui qui aura le bonheur de pouvoir y assister vivra quelques jours dans un milieu plein de luxe et de splendeurs et reviendra désillusionné en voyant ces petites fêtes universitaires que l'on organise généralement dans notre pays. Celui qui a pu voir ces fêtes de près a acquis une singulière idée de la richesse de ce petit pays et de l'activité que nos frères du Nord savent mettre en œuvre pour recevoir, je ne dirai pas dignement, mais royalement leurs invités.

Ces invités sont en premier lieu les délégués des Universités hollandaises et étrangères. Seulement en Belgique, une certaine difficulté se présente. Les étudiants hollandais n'invitent guère que les étudiants d'une Université qui se sont constitués en « corps » c.-à-d. qui ne sont pas séparés par des idées politiques. C'est ainsi que les étudiants de Gand n'ont pas pu être

invités, mais par exception le T. S. G. 't Zal Wel Gaan, vu son activité et son intelligence a été appelé à nommer ses délégués. Le comité a appelé à cette charge difficile le camarade ALFRED ROELANDTS, accompagné par M. RUDELSHEIM.

Ces invités sont en second lieu, les anciens étudiants, les réunistes comme on les appelle, qui reviennent en grand nombre pour goûter encore une fois les joies de la vie d'étudiant, et pour vivre encore les souvenirs inoubliable de leur jeunesse qui se rattachent entièrement pour ainsi dire à leur ville universitaire.

Tous ces invités furent attendus à la gare où un immense « Iovivat » s'élevait de toutes les poitrines accompagné par les accents guerriers d'une musique d'infanterie, en signe de bienvenue. C'était un moment d'émotion de voir tous ces vieux touchés jusqu'au fond de l'âme, par les accents de ce chant aimé qui leur rappelait toute cette vie de joie et de jeunesse si loin derrière eux.

Le cortège se formait. En tête une musique d'infanterie; ensuite une garde d'honneur à cheval, les senatus, c.-à-d. le comité du corps des étudiants d'Utrecht, puis les délégués officiels, précédés des appariteurs des différents corps. Puis venaient toutes les bannières universitaires, la société d'aviron, la « studenten weerbaarheid », un groupe d'étudiants qui s'occupent à faire des armes, en uniforme, la baïonnette au canon, les réunistes, les étudiants d'Utrecht et des autres villes universitaires hollandaises accourus pour voir les « lustrumfeesten. »

Nous traversâmes la ville d'Utrecht qui avait décoré ses rues et ses canaux pittoresques de verdure, de fleurs, et où des milliers de bannières flottaient au gré des vents pour annoncer la fête. J'ai été frappé et ému, étant belge, de voir avec qu'elle joie et avec quel enthousiasme cette bourgeoisie s'associe tout entière au corps des étudiants pour organiser les fêtes les plus belles.

Nous fûmes reçus dans le grand auditoire de l'Université où

le recteur du corps, c.-à-d. le président du corps nous souhaitait la bienvenue. Le plus vieux des réunistes un docteur de La Haye qui avait quitté l'université depuis soixante ans prit la parole pour remercier au nom des réunistes, les étudiants de leur bon accueil. Inutile de dire que les paroles de ce vieillard, prononcées d'une voix émue rendue tremblante par l'âge furent saluées d'un « Iovivat » capable de faire tressaillir dans leur tombeau les réunistes disparus.

Nous fûmes conduits au local des étudiants appelé « Kroeg » tout à fait décoré de fleurs et de verdure pour la circonstance, où le président du comité des fêtes nous invitait à boire avec lui un verre de champagne. L'on buvait, fumait d'excellents cigares ou des cigarettes, un concert était donné, on criait, on hurlait, bref un vacarme épouvantable régnait bientôt. Heureusement que des voitures de luxe nous attendaient pour nous conduire en promenade aux environs de la ville qui sont charmants. Je citerai comme localités Zeyst, Vere, Driebergen, Goesdyck, la résidence actuelle de leurs Majestés les reines des Pays-Bas.

Après la promenade en voiture, un dîner monstre réunissait les délégués officiels, arrosé de tous les vins possibles et imaginables. Puis vinrent les speech. Au nom du 't Zal je lus une adresse qui fût particulièrement goûtée de nos frères du Nord qui furent vivement touchés de cette preuve de sympathie et de délicatesse. Après le dîner des cigares extra-fins nous furent offerts dans un sachet en satin d'une richesse inconnue chez nous. Puis nous fûmes conduits dans nos voitures au Tivoli, vaste jardin, ressemblant au Casino, où toute l'aristocratie hollandaise se trouvait réunie. Un concert fut donné par la musique du 5^e régiment d'infanterie d'Amersfort. Parmi les numéros du programme qui me frappèrent je cite les « lustrum-marschen » composées spécialement pour cette occasion. Celle qui fut la plus goûtée était « l'Academische Feestmarsch » de B. J. A. REHL, le chef de musique du 2^e régiment d'infanterie de Bois le Duc. C'était un majestueux air de fête entremêlé du

fameux chant estudiantin « Iovivat », chant plein de vigueur et de caractère, digne d'une aussi splendide fête.

Conduit au Kroeg après le concert nous fûmes réunis encore une fois autour de la table d'honneur ou du champagne, des cigares, des cigarettes, en voulez-vous en voilà, nous attendaient. Un concert y fut donné qui se prolongeait jusqu'au lendemain matin.

2^e JOUR, MARDI.

Un cortège d'une grande richesse de costumes, cortège auquel 400 hommes participaient, faisait le tour de la ville. Ce cortège réunissait les personnages qui devaient prendre part au tournoi, identique à celui donné à Vienne en 1560 par Maximilien, roi de Bohême. Ce cortège comprenait cinq groupes : le groupe du comte du Tyrol, celui du duc de Bavière, celui du roi de Bohême, celui du duc de Stiermarken, et enfin le groupe du l'électeur de Saxe. L'uniforme du roi de Bohême, le principal personnage surtout était admirable; c'était un harnachement complet en aluminium d'un superbe travail avec un énorme panache blanc; le cheval était richement caparaçonné et entouré de quantité de gentilshommes de sa cour et de pages. On m'assure que M. le comte F. A. C. Van Lynden Van Gaudenburg, qui figurait le roi de Bohême a consacré des centaines de milliers de florins pour couvrir (ses) frais de cette fameuse semaine.

Le soir la ville tout à fait illuminée offrait un spectacle féérique et ravissant.

Le mercredi nous assistions au tournoi honoré de la présence de LL. MM. les Reines des Pays-Bas. La place offrait un coup d'œil éclatant. Le tournoi lui-même était magnifique et les Hollandais qui y participaient des écuyers parfaits. Le soir nous assistions au bal offert par le roi de Bohême.

Le jeudi après que les dames d'Utrecht eurent offert le cadeau d'usage au corps des étudiants, le roi de Bohême fit sa

cour dans la salle des fêtes du Tivoli. Le roi assis sur son trône entouré de ses favoris recevait les révérences des personnages les plus distingués de la Hollande réunis à Utrecht pendant la semaine des fêtes. Le prof. GALLÉE remerciait Sa Maj. pour les services rendus à la patrie. L'illusion était donc complète. Moi-même je dus aller présenter mes humbles respects à ce roi de 6 jours ce qui me valut l'honneur de pouvoir inscrire mon nom sur un livre d'or et de recevoir une médaille commémorative en bronze portant le nom du roi et l'inscription « *Qvo me fata, vocant* » (où la destinée me conduit).

Le soir nouveau bal aristocratique, chose curieuse, les demoiselles se « collaient » de préférence aux princes et regardaient langoureusement le roi.

Le vendredi, nouveau tournoi, fêtes populaires, réception au champagne au Tivoli, le dîner ordinaire; le soir bal et « kermesse » d'été. C'était une véritable petite foire, une espèce de fancy-fair avec des carroussels, des fritures, des tirs, etc. L'on jetait des confettis, des serpentins et l'on chatouillait les jeunes demoiselles, les vieilles aussi p. e. avec des plumes de paon qui se payaient fort cher.

Le samedi, quantité de réceptions et dîner d'adieu offert par les « senators » de Leyde, de Groningue, d'Amsterdam et de Delft. Le soir, dernier bal et 2^e kermesse d'été.

J'ai passé en Hollande et à Utrecht en particulier des moments inoubliables dans ma vie. J'en ai apporté une impression excellente, des souvenirs qui ne me quitteront pas. J'y ai connu non seulement des fêtes dont les gens d'ici n'ont pas la moindre conception, mais j'y ai constaté une franche amitié, une hospitalité vraiment louable. Aussi je ne puis faire autrement que de remercier encore ici publiquement mes frères du Nord pour leur grand accueil et qu'il me soit permis de vous engager à aller voir ce superbe pays et surtout ces fameuses fêtes universitaires dont la renommée est désormais devenue universelle sous le nom de « *lustrumfeesten* ».

ALFRED ROELANDS.



LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

PENDANT L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1895-1896.

L'HISTOIRE de la Société Générale des Étudiants libéraux pendant l'année Académique 1895-1896 pourrait être inscrite en lettres d'or dans les annales de la Générale. Malgré l'invasion toujours croissante de notre Alma Mater par les enfants de la Sainte-Eglise, malgré la crise que traverse le parti libéral, malgré l'indifférence désespérante d'une grande partie de la jeunesse universitaire. La Générale est restée forte, elle a su grouper de jeunes libéraux, vaillants, enthousiastes, remplis d'une belle ardeur pour la cause de la liberté et du progrès.

C'est pendant l'année qui vient de s'écouler, que les Etudiants libéraux ont vu s'accomplir leur rêve le plus cher : celui de posséder une maison. Honneur à ceux-là qui ont su vaincre les obstacles multiples, les difficultés ardues que devait nécessairement susciter la création d'une œuvre aussi belle, aussi grandiose. Honneur à eux parcequ'ils ont contribué à réveiller la jeunesse libérale, qui menaçait de s'endormir dans une apathie criminelle. A eux notre éternelle reconnaissance pour le généreux dévouement, la noble persévérance dont ils ont fait preuve lorsque au mois de Janvier 1896 nous nous sommes trouvés dans la cruelle nécessité

d'abandonner notre vaste maison de la rue des Baguettes. Ce n'était pas chose facile de trouver un nouveau local, réunissant toutes les conditions voulues. Le Comité des Monuments, dont faisaient partie P. LAMBORELLE et M. SABBE, deux vaillants, toujours sur la brèche, n'épargna aucune peine, aucune démarche, pour mener à bonne fin, la mission délicate qu'on leur avait confiée. Le résultat fut digne des efforts de nos courageux camarades. Le 15 Mars avait lieu l'inauguration officielle de la Maison que nous occupons actuellement rue des Vanniers. Séance mémorable et dont le souvenir restera vivace dans nos cœurs. Jamais enthousiasme ne fut plus vrai, plus sincère lorsque tous dans un même sentiment de reconnaissance, nous acclamions ceux qui s'étaient si généreusement dévoués pour la réussite de l'œuvre chère à tous les étudiants.

Ce n'était pas notre somptueux local de la rue des Baguettes avec son escalier monumental, avec ses vastes salles où l'on se retrouvait à peine. Non, elle était bien plus modeste, bien plus simple notre nouvelle Maison, mais aussi comme nous nous sentions plus forts, plus unis pour défendre notre belle cause de jour en jour plus compromise par l'envahissement clérical de notre Alma Mater.

Nous ne vous ferons plus connaître l'organisation actuelle de notre Maison, nous ne vous énumérons pas tous les avantages que les Etudiants y trouvent. Le temps nous a fait défaut au point que nous n'avons pu donner à notre compte-rendu toute l'extension désirable. Nous le regrettons sincèrement car, il y a bien des choses intéressantes à raconter et qui témoignent une grande initiative de notre part. Qu'il suffise de vous dire que nous avons créé un restaurant dont la vogue et le succès ne font que croître.

1895-1896 a été une des bonnes années de la Générale. Voulant rester fidèles à notre réputation de joyeux camarades, les fêtes intimes furent nombreuses. Ce furent des tonneaux, moins bruyants qu'autrefois nous semble-t-il. Est-ce

que cet amour pour les beuveries tendrait à disparaître ? Sommes-nous sur le point d'abandonner cette vieille tradition à laquelle nos aînés avaient voué un culte tout spécial ?

Ce furent aussi des bals délicieux où on s'enivrait d'amour et de punch. Et puis cette désopilante revue estudiantine dont les joyeux refrains retentissent encore. Nous n'avons qu'un regret, c'est l'absence de nos professeurs, tout dévoués pourtant, mais qui par un sentiment de délicatesse et de confraternité, ont jugé qu'ils ne devaient pas assister à une revue où l'on se moquerait agréablement de quelqu'un de leurs collègues. Pour terminer la nomenclature de nos festivités ; n'oublions pas le concert sélect que nous avons organisé, à la veille de quitter l'ancien local des Chœurs. Le succès a été complet pour nos jeunes artistes et la recette a été fructueuse.

Passons du plaisant au sérieux. Deux conférences seulement ont été offertes aux membres de la Générale. Monsieur DISCAILLES vint d'abord nous payer son tribut annuel. Il avait ohioisi comme sujet « La vie et les œuvres d'Alfred de Musset ». Charmante et reconfortante causerie, qui nous a laissé à tous le meilleur souvenir. Inutile de dire que l'éminent conférencier a tenu sous le charme de sa parole entraînante son fort nombreux auditoire. Nous lui adressons ici un « merci » de cœur pour l'attachement et le dévouement qu'il n'a cessé de nous témoigner. Puis nous avons eu le plaisir d'entendre M^r LÉON HALLET, avocat, membre honoraire de la société qui nous a entretenu d'une page intéressante de l'histoire. Et puis ?... plus rien ! C'est franchement trop peu. Pourquoi le comité n'a-t-il pas convié plus souvent les membres à ces rénnions bien plus saines que ces nombreux tonneaux qui n'ont comme résultat que de nous donner mal à l'estomac et mal aux cheveux. Il aurait fait œuvre plus sage, plus intelligente. Que le comité nous permette cette petite critique et nous espérons qu'à l'avenir, il sera inutile d'attirer l'attention de qui de droit sur ce point.

Que sont devenus aussi ces beaux projets tels que « la

création d'une bibliothèque scientifique, d'une salle d'étude». Cela ne nous semble pas cependant si difficile à réaliser. Allons Messieurs du comité un peu plus d'activité et tâchez de profiter des bonnes occasions qu'on vous donne. Avez-vous donc oublié l'appui que vous ont promis notre sympathique recteur, et notre dévoué membre d'honneur M^r DISCAILLES ! Espérons que dans un avenir prochain ces beaux projets seront des faits accomplis.

Le nombre des membres de la Générale est resté à peu de chose près ce qu'il était l'an dernier. Nous comptons actuellement 30 membres d'honneur, 137 membres honoraires et 198 membres effectifs. Cette année voit disparaître de la vie universitaire plusieurs figures sympathiques. PAUL LAMBORELLE, MAURICE SABBE, LÉON NERLEMANS fondateurs et organisateurs de notre maison, RODOLPHE DE SAEGHER, notre président actuel, qui a droit lui aussi à une large part dans notre reconnaissance. — OVIDE DECROLY qui a dirigé d'une main de maître nos soirées artistiques et bien d'autres encore. Nous leur donnons ici l'assurance de notre sympathie, de notre gratitude et nous les remercions de tout cœur de l'intérêt et du dévouement qu'ils ont portés à la cause universitaire.

Nous tenons à consacrer un souvenir ému à feu M. WAGENER, l'illustre professeur de notre Université qui n'a jamais manqué de nous accorder son appui et sa bienveillante protection. La Société Générale des Etudiants libéraux dont il était membre d'honneur eut à cœur de rendre à la dépouille mortelle de ce grand savant un faible hommage de sa reconnaissance et de son admiration.

Nous adressons également un souvenir de profond regret à notre camarade JULES VAN SWIETEN, ce cœur loyal et franc qu'un mal aussi cruel qu'inattendu vint enlever à notre affection.

Et maintenant que j'ai retracé les faits les plus saillants de la Générale, il ne me reste qu'à lui souhaiter, un avenir

heureux et fécond. Tâchons de rester unis comme nous le sommes actuellement, que ces liens de fraternité et d'amitié qui font notre force, se ressèrent encore et confiants dans l'avenir, continuons notre marche glorieuse vers la Liberté, la Justice et le Progrès.

M. P.



NOTRE RÉFÉRENDUM.

QUEL EST LE RÔLE QUE DOIT CHERCHER A REMPLIR
LA JEUNESSE LIBÉRALE POUR LE TRIOMPHE DU
LIBÉRALISME ?



*Lettre de M^r BULS, bourgmestre de
Bruxelles.*

Bruxelles le 30 décembre 1896.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE,

J'ai été fort heureux d'apprendre, par la demande que vous me faites l'honneur de m'adresser, les généreuses aspirations de la *Société Générale des Étudiants Libéraux de Gand*.

Vous me demandez quel rôle doit chercher à remplir la jeunesse libérale pour travailler à assurer l'avenir de notre parti?

Cette question me démontre déjà, à ma grande satisfaction, que la jeunesse au nom de laquelle vous me l'adressez, possède les deux qualités que j'aurais indiquées comme fondamentales : la foi dans le libéralisme et le sentiment de ses devoirs.

Si elle conserve soigneusement allumé ces deux flambeaux, elle aura la force de réaliser la troisième condition : celle de savoir se livrer à un travail opiniâtre.

Il ne suffit pas, en effet, d'avoir une foi aveugle dans la liberté pour résoudre les problèmes compliqués de la politique moderne; ce n'est pas assez d'avoir à sa disposition quelques formules économiques pour satisfaire aux exigences nouvelles de notre Société.

Une des causes de l'infériorité actuelle du libéralisme c'est qu'il a été défendu principalement par des avocats, armés

uniquement du raisonnement abstrait; ils ont abusé de la métaphysique politique.

Chose étrange! C'est une vérité courante, que connaissent cependant tous nos orateurs politiques, que les sciences n'ont pris leur admirable essor que du jour où, abandonnant la scolastique, les savants n'ont plus cherché, dans un Aristote incomplet, l'explication des phénomènes de la nature, mais l'ont demandée à l'observation directe; et cependant, jusqu'à sa défaite, le libéralisme n'a guère été défendu, en Belgique, que par une argumentation scolastique; il a payé la rançon de sa paresse d'esprit, dissimulée sous un verbalisme exagéré. Désormais il lui faut des actes plutôt que des paroles.

Que notre jeunesse libérale se prépare donc aux luttes futures par une fervente application aux études; qu'elle s'arme de la connaissance des langues étrangères, afin de pouvoir puiser directement aux sources abondantes que leur offrent l'Angleterre, l'Amérique et l'Allemagne, qui tentent d'améliorer le sort des classes laborieuses, les premières par leur socialisme corporatif, la seconde par son socialisme d'État.

Quelque riche que puisse être la littérature française, elle ne suffit plus à l'éducation de nos hommes politiques; sa culture trop exclusive a faussé notre caractère national et a imprégné notre bourgeoisie d'idées théoriques qui répugnent au bon sens de notre peuple flamand, pour le rejeter vers le parti catholique. Cette influence étrangère empêche notre jeunesse libérale d'entrer en communication directe, soit par la langue, soit par les idées, avec nos paysans.

J'entends que cette communication se fasse plutôt par des entretiens intimes que par d'éloquents discours. Il faut imiter les hommes politiques anglais qui emploient leurs loisirs du dimanche à se rendre dans de petites réunions d'ouvriers, pour causer avec eux de questions politiques, économiques, industrielles, agricoles, écouter leurs objections, rectifier leurs vues erronées et les amener insensiblement à accepter des solutions pratiques.

Ce serait une profonde erreur de croire que la foi dans la liberté a pour conséquence d'abandonner le monde à son cours naturel, sans que l'homme puisse y faire sentir l'empire de sa volonté et c'est calomnier le libéralisme que de lui attribuer pour toute économie politique la formule simpliste *du laisser faire* et du *laisser passer*.

De même que l'ingénieur canalise les fleuves en endiguant leurs rives, en faisant sauter les rocs de leurs cataractes, qu'il emploie la foudre à transporter la force et la pensée, de même l'homme d'Etat doit rechercher les forces qui président au développement de l'individu et des sociétés humaines pour les utiliser au plus grand bien de l'homme et de l'Etat.

Nos études s'étendront depuis l'hygiène et la pédagogie qui doivent nous donner l'homme sain, l'homme moral et l'homme instruit, jusqu'aux recherches les plus élevées pour lesquelles l'histoire, la géographie, l'anthropologie, la statistique, l'économie politique, etc., nous fourniront les éléments de la philosophie sociale.

De même que la liberté de chacun de nous est limitée par la liberté de son voisin, de même la liberté humaine ne peut s'exercer qu'en se conformant aux conditions générales du monde auquel son action est restreinte, et ce n'est qu'en agissant conformément aux lois de l'évolution progressive que notre volonté pourra créer des œuvres fécondes.

Mais ces lois sont souvent obscures, elles ne se dégagent que péniblement de la multiplicité des phénomènes, elles sont les résultantes d'actions et de répercussions compliquées, de sorte qu'elles ne se révèlent qu'aux disciples studieux qui savent les atteindre par un labeur persévérant. C'est à ce labeur que je convie la jeunesse universitaire. La tâche sera rude et longue, on ne doit pas se le dissimuler, mais il faut l'envisager en homme résolu et se souvenir, pour soutenir son courage, du précepte de Virgile : *Labor improbus omnia vincit*.

Puisque la jeunesse universitaire a assez de confiance en mon âge et en mon expérience pour me demander conseil,

je lui répondrai avec une franchise paternelle et lui dirai :

« Jeunes gens n'oubliez pas que vous avez à faire le meilleur emploi possible du temps précieux des études, ne le gaspillez pas à vous mêler prématurément à nos luttes politiques.

« Tel l'athlète grec consacrait de longues années aux exercices méthodiques du gymnase avant de s'élancer dans la carrière d'Olympie, tel vous devez d'abord vous exercer et vous fortifier, afin d'être de taille à affronter les luttes de la vie politique.

« Apprenez l'anglais et l'allemand, ajoutez-y la connaissance du flamand, si vous comptez déployer votre activité dans les Flandres ; rendez vous maîtres de toutes les sciences que vous pouvez acquérir à l'Université, car toutes concourront à aiguïser votre esprit, à développer votre intelligence, à asseoir votre jugement et à vous faciliter l'accès de la philosophie sociale.

« N'oubliez pas que les écoles ne peuvent que vous munir des instruments de la connaissance, que vous saurez encore bien peu de choses quand vous aurez conquis vos diplômes, portassent-ils la mention de la plus grande distinction, ce que je vous souhaite de tout cœur.

« Soyez alors bien modestes et gardez vous de cet enivrement que l'expérience du monde dissipe bien vite, et qui fait croire à beaucoup de jeunes gens qu'il suffit d'une teinture générale des sciences et de la générosité de caractère, propre à la jeunesse, pour trouver, tout de suite, la solution des problèmes qui tourmentent l'humanité.

« Ce sera le moment d'user de vos facultés pour vous rendre, d'abord, un compte exact de l'état moral, intellectuel et économique de notre population, pour rechercher ensuite si, en France, en Allemagne, en Angleterre et en Amérique, ces grands laboratoires de civilisation, des solutions pratiques ont été données à des questions encore ouvertes chez nous, de vous demander si elles nous sont

« applicables et si elles respectent les principes du libéralisme.

« Gardez-vous surtout des systèmes utopiques qui prétendent faire table rase du passé et édifier une société nouvelle, d'après le plan idéal de quelque réformateur, rêvant pour le monde un millénaire irréalisable. Attachez-vous de préférence à l'étude des réformes accomplies et recherchez quels en ont été les résultats pratiques, en vous souvenant toujours, pour les apprécier, que les seules solutions durables sont celles qui respectent, chez l'homme, le sentiment du devoir, de la responsabilité du self-respect et de la Liberté.

« Associez-vous à vos camarades d'Université pour scruter et discuter le fruit de vos recherches; assignez-vous comme but de reconquérir l'opinion publique à l'idéal libéral, qui est d'user de la liberté de penser et d'agir pour persuader aux hommes de ne pas demander, à l'Etat, les biens qu'ils peuvent conquérir par l'instruction, la prévoyance, le travail, l'économie et l'association. Efforcez-vous de rétablir ainsi, parmi les libéraux, la cohésion et l'unité de vues, qui seules peuvent assurer leur triomphe sur des partis aussi disciplinés que le cléricalisme et le socialisme.

« Gardez-vous pour cela de l'esprit sectaire, pénétrez-vous de cette large tolérance, accueillante à toutes les bonnes volontés, qui doit rester le principe fondamental du libéralisme éclairé. »

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments de cordiale sympathie.

BULS.

*Lettre du c^{te} GOBLET D'ALVIELLA, recteur
de l'Université de Bruxelles.*

AUX JEUNES LIBÉRAUX DE GAND.

Que doit faire aujourd'hui la jeunesse libérale, m'avez-vous demandé? — Faire comme vous, pourrais-je me borner à répondre, quand je réfléchis à quel point l'éloignement de la jeunesse a été, dans les dernières années, une cause d'affaiblissement pour le parti libéral. Mais il est nécessaire que j'ajoute comment je comprends la mission que vous vous êtes donnée.

L'histoire des luttes politiques présente rarement le spectacle d'une chute aussi rapide et aussi profonde que celle du libéralisme belge.

Il y a quatorze ans, il était encore au pinacle. Après avoir eu l'honneur de présider à la célébration du cinquantenaire de notre indépendance nationale, c'est à peine s'il avait été entamé par le formidable assaut que lui avait valu, de la part de toutes les forces cléricales la réalisation de son programme scolaire. Il venait de tenter un pas considérable dans la direction de la démocratie par l'extension du droit de vote aux capacités dans les élections communales et provinciales. Son personnel d'orateurs, d'administrateurs, d'hommes d'Etat, était plus nombreux et plus brillant que jamais. Ses partisans peuplaient les administrations publiques, les tribunaux, les écoles, les conseils communaux. Tout semblait lui promettre une longue continuation de son rôle historique et l'identifier avec ce qu'il y avait de plus solide dans les tendances progressives de la nation.

Lorsqu'en 1884, il tomba du pouvoir, sous le poids de certaines fautes aggravées par un concours malheureux de circonstances, on put croire que c'était là un des incidents ordinaires de notre vie politique et qu'une prochaine oscillation de

la balance des partis ne tarderait pas à lui ramener la majorité.

Cependant ses défaites ne firent que s'accroître et quand il se trouva acculé à la révision constitutionnelle, ses adversaires de droite obtinrent presque la majorité des deux tiers qui leur eut permis de modifier à leur guise notre pacte fondamental.

Quoi qu'il en soit, la minorité libérale ne joua dans la Constituante qu'un rôle négatif et quand le suffrage universel entra en scène, ce fut pour achever l'anéantissement du libéralisme parlementaire au profit d'un nouveau venu : le parti socialiste ou collectiviste.

Faut-il en conclure que le libéralisme est devenu dans notre pays une quantité négligeable et que ses idées ont sombré pour toujours ? Ainsi raisonnent ses ennemis. Mais ils nous semblent un peu pressés de l'enterrer.

Tout d'abord ses défaites électorales ne prouvent point qu'il ait perdu des adhérents. Il ne faut pas oublier que la révision a décuplé le chiffre des électeurs. Or seuls dans ce moment critique, les catholiques et les socialistes étaient à même d'exercer une action sérieuse sur les couches ainsi brusquement introduites dans le pays légal — les catholiques qui trouvaient dans notre organisation religieuse les moyens de mobiliser instantanément le gros de la population rurale — les socialistes qui, s'adressant aux éléments exclus du droit de suffrage, avaient enrégimenté dans les cadres de leur parti la partie la plus active de notre population industrielle. Le parti libéral, au contraire, absorbé par la lutte contre le cléricalisme, n'avait rien fait pour propager ses doctrines dans des couches dont l'adhésion lui avait longtemps paru inutile pour ses campagnes politiques.

Ajoutez que ses forces, au lieu d'être concentrées comme celles des deux autres partis, sont disséminées un peu partout, ce qui les condamne le plus souvent à n'être que des minorités. La démonstration en a été faite cent fois : seule la Représen-

tation proportionnelle peut rendre au libéralisme, dans la composition de nos assemblées parlementaires, une part de voix et d'influences en rapport avec sa force réelle dans le pays. A cet égard aucun parti n'est plus intéressé à rétablir la sincérité de notre mécanisme représentatif.

Mais, même alors, sa situation ne serait toujours que celle d'une minorité et un parti politique doit aspirer à mieux, sous peine de signer sa propre déchéance.

Si le parti libéral a perdu son ascendant, c'est, il faut bien le dire, pour avoir trop négligé les questions qui ont passé au premier rang des préoccupations publiques, ou plutôt pour n'avoir pas su s'y créer une doctrine. Tel est également le motif pour lequel il a fait si peu de recrues, depuis une génération, dans la jeunesse qui pense et qui travaille. Les libéraux, qui, comme l'auteur de ces lignes sont entrés dans la vie politique il y a vingt-cinq ou trente ans, peuvent affirmer, hélas ! qu'ils n'ont pas eu de successeurs.

Cependant voici qu'au delà de cette lacune, nous commençons à découvrir un peu partout, à Gand, comme à Bruxelles, à Liège, à Anvers, dans le barreau, la presse, les associations politiques, des groupes de nouveaux venus, jeunes, actifs, dévoués, qui, dès les bancs de l'Université, s'essayent à renouer la chaîne des traditions libérales, sinon dans un esprit nouveau, du moins sans l'encombrant bagage de nos idées arrêtées et de nos dissensions personnelles. J'ai la conviction que cette génération nouvelle verra la résurrection du libéralisme et peut-être qu'elle en fournira les artisans.

Pour cela que vous faut-il ?

Il faut d'abord que vous ayez un idéal politique, que vous le proclamiez et que vous y croyiez. Non seulement c'est la seule façon d'affirmer votre individualité de parti, c'est encore l'unique moyen de maintenir dans vos rangs et de propager au dehors l'enthousiasme, la cohésion, l'esprit de discipline et de sacrifice nécessaires au triomphe.

Les libéraux ont la chance de pouvoir résumer leur idéal

en un mot simple et clair. C'est... la liberté, — c'est-à-dire le développement libre de l'individu dans toutes les sphères de l'activité humaine.

Si vous cherchez les applications de ce principe à notre situation politique, vous constatez immédiatement que chez nous le libéralisme doit se présenter à la fois comme anti-clérical et comme anti-collectiviste. D'une part il doit maintenir pour chacun le droit de se faire une opinion en toute matière, et cette opinion une fois formée, le droit de la manifester librement. Il doit poursuivre avec autant d'énergie que jamais la sécularisation des services publics, y compris la neutralité de l'enseignement donné aux frais de la communauté. D'autre part, il doit repousser tout ce qui tend à entraver la liberté des contrats et des échanges, à asservir le travail sous prétexte de le réglementer, à frustrer les citoyens de leur propriété légitimement acquise. Il doit surtout condamner l'étrange théorie qui, en réclamant la main mise de l'État sur les capitaux et les instruments de la production, prépare les voies à l'esclavage universel. — Tout ceci exige de votre part des études sérieuses et profondes, car rien n'est dangereux, surtout dans les controverses économiques, comme de partir en guerre avec des armes insuffisamment préparées.

Ce n'est là cependant que le côté négatif du parti libéral, et, quelle qu'en soit l'importance, vous ne devez pas oublier qu'on ne fonde rien sur des négations. Que de fois nous avons entendu préconiser la formation, tantôt d'un parti anti-collectiviste qui aurait groupé dans une action commune tous les adversaires du socialisme, tantôt d'un parti anti-clérical qui aurait fusionné collectivistes et libéraux. Ce sont là des équivoques et des chimères. Au lendemain de la victoire, la bataille recommencerait, cette fois entre les alliés de la veille, et forcément la coalition aboutirait à une duperie. Tachez de n'être ni dupeurs ni dupés, mais restez libéraux et rien que libéraux, en laissant aux politiciens de carrière la préoccupation de subordonner à un intérêt électoral immédiat l'avenir réel du parti.

Heureusement le libéralisme n'est pas confiné dans une attitude purement négative. Il veut l'individu libre et maître de ses destinées. Mais l'individu n'est pas isolé. Le droit de chacun à son autonomie a pour corollaire l'obligation de respecter l'autonomie d'autrui. C'est même par là que le libéralisme diffère à la fois de l'anarchisme, du collectivisme et du cléricalisme. L'Anarchie, c'est le droit sans devoirs. Le Cléricalisme et le Collectivisme, ce sont, — en théorie du moins — le devoir sans droits. Entre ces extrêmes se place le libéralisme avec sa devise : Pas de droits sans devoirs ; pas de devoirs sans droits.

Il ne faudrait donc pas que, sous prétexte de fidélité aux principes, vous versiez dans l'intransigeance du laissez faire et du laissez passer absolus.

Il y a eu de tout temps, parmi les libéraux, une école radicale ou, si vous préférez, romantique, qui a préconisé la liberté partout, en tout et pour tous, sans souci des temps ni des lieux, fut-ce au profit des Chinois ou des Nègres. L'histoire nous enseigne que pour se fonder et se maintenir, la liberté exige certaines conditions spéciales. Si cette observation est vraie pour la liberté politique, elle l'est davantage encore pour la liberté au sens large que nous lui avons donnée. D'une façon générale, on peut dire que la liberté est assurée dans la mesure où l'instruction, la moralité et l'aisance sont répandues au sein du corps social. Pour arriver à se rendre inutile, l'État doit donc assurer la propagation de l'enseignement, écarter les obstacles légaux au rapprochement spontané des conditions sociales, suppléer aux insuffisances de l'initiative privée qui entravent le fonctionnement normal de la société, enfin favoriser, sinon la généralisation de la propriété, du moins la diffusion, dans la masse, de ressources suffisantes pour permettre au travail de lutter à armes égales avec le capital. La liberté générale est compatible, quoiqu'on ait dit avec l'extrême opulence de quelques-uns ; elle ne l'est point avec l'extrême misère de la masse,

Sans doute l'État n'a point pour but d'établir l'égalité des conditions et vous ne pourriez admettre qu'il se passe la fantaisie d'interdire ou de modifier les contrats librement consentis entre les individus. Mais, indirectement, l'État peut intervenir, là où c'est nécessaire, pour fortifier les faibles ou plutôt pour les aider à conquérir leur liberté. Entre la sphère où s'exerce la fonction essentielle et permanente de l'État : la réalisation du droit — et la sphère où il ne peut empiéter sur l'autonomie de l'individu sans verser dans le socialisme : l'accord des libres volontés sur des objets d'ordre privé — il y a un domaine intermédiaire où s'agitent des problèmes susceptibles de recevoir des solutions diverses, suivant les besoins du moment. Telles sont, par exemple, les questions relatives à l'organisation des associations ouvrières, aux assurances contre les incapacités du travail, à l'établissement d'un minimum de salaire dans les travaux publics, à la répression de l'alcoolisme, et aux exigences de l'hygiène, non moins qu'au développement de l'instruction, à l'encouragement des sciences, des arts et des lettres, voire à la protection transitoire de certaines industries condamnées à mort par la concurrence étrangère, etc.

Ne craignez point, dans ces questions, de faire à l'intervention des pouvoirs publics les concessions pratiques qu'exigent réellement l'état actuel de nos mœurs. Mais que ce soit sans jamais perdre de vue ces deux principes fondamentaux du libéralisme : 1^o Quand le but peut être atteint par l'initiative privée, le recours à l'État est une sottise et une faute. 2^o Partout où l'insuffisance manifeste de cette initiative justifie l'intervention des pouvoirs publics, celle-ci ne doit être regardée que comme un pis aller, et, alors même que vous la réclamez comme temporairement nécessaire, vous devez plus que jamais travailler à la rendre inutile. J'ajouterai qu'il faut vous garder, dans cette voie, des solutions superficielles ou mal muries qui se borneraient à déplacer ou à ajourner la difficulté, peut-être en l'aggravant. Ce que vous devez vouloir, ce

n'est pas redresser certains griefs en y substituant d'autres, mais concilier tous les intérêts dans une synthèse rationnelle et légitime.

Vous trouverez ainsi le moyen d'assurer au parti libéral la popularité que n'ont pu encore lui rendre même les fautes et les excès de ses adversaires. C'est une erreur de croire qu'on puisse agir sur les masses si on ne se pose en défenseurs de leurs intérêts. Étudiez donc les aspirations populaires, non, comme certains politiciens de gauche et de droite, pour vous en faire les serviles exploiters, en promettant le paradis dans ce monde ou dans l'autre, mais pour montrer que les solutions libérales sont, en somme, les plus conformes aux véritables intérêts du peuple, parce que seules elles peuvent amener la conciliation des classes dans la liberté.

Vous aurez donc à vous faire les missionnaires du libéralisme parmi les classes laborieuses. Là se trouve, en ce moment, la mission la plus nécessaire et la plus urgente du parti libéral. Là est aussi la pierre de touche pour distinguer les vrais libéraux des faux. Qu'on professe des vues plus ou moins larges sur les attributions de l'État, sur l'organisation des pouvoirs, sur le fonctionnement de l'impôt — ce sont là des questions d'application et de mesure. — Qu'on cherche même, sur le terrain électoral, à conclure avec certains partis de droite ou de gauche, des coalitions temporaires et locales contre un adversaire commun, sous condition de respecter la dignité et l'autonomie des contractants — ce sont là des questions d'opportunité et de milieu. — Mais que des prétendus libéraux se refusent à favoriser ouvertement le groupement d'ouvriers dans les rangs de notre parti, sous prétexte qu'ils s'aliènent ainsi sans rémission le concours du parti soi-disant ouvrier, c'est de l'aberration ou de la trahison.

Assurément la tâche qui s'ouvre devant vous n'est pas aisée, mais elle est faite pour vous attirer, car vous ne pourriez trouver un emploi plus louable et plus fécond des forces intellectuelles et morales que vous êtes à même de consacrer

au service de la patrie. Il ne s'agit pas seulement d'assurer la reconstitution du parti libéral, mais de raffermir les fondements de la société et de sauvegarder l'avenir du pays. Il ne faut pas, d'ailleurs, s'exagérer les difficultés de l'entreprise. Voyez, à Anvers les cinq mille membres que des efforts analogues ont groupés autour de l'*Helpe Zelve*. Dans l'agglomération bruxelloise où les Unions ouvrières libérales ne datent que d'hier, leurs adhérents sont déjà plus de quatorze cents. Une part de ce dernier résultat revient aux jeunes libéraux dont la *Société d'études* siège dans le local même de notre Union ouvrière libérale. Ce sont là des symptômes significatifs. Ils nous donnent l'espoir que, mieux armés que notre génération dans les conditions nouvelles de la lutte politique, vous réussirez là où nous avons échoué, quand il s'agira de résoudre le problème d'où dépend l'avenir de notre civilisation : conquérir la démocratie à la liberté.

GOBLET D'ALVIELLA.

15 avril 1897.

*Lettre de M^r DE RIDDER, professeur à
l'Université de Gand.*

Vous me consultez sur « le Devoir actuel de la jeunesse libérale. » Ma réponse sera fort simple.

Ce que je demande à la jeunesse, libérale ou non, c'est de savoir être et rester jeune. Qu'elle se garde avant tout de se vieillir prématurément.

Pourquoi? Le mot du poète italien vous le dira *Gioventu primavera della vita*; la jeunesse, c'est la fleur de la vie. Les facultés écloses durant l'enfance et l'adolescence vont s'épanouir. N'arrêtez pas cette floraison, qui peut être si belle et si féconde. Ouvrez l'esprit à tous les aspects de la

vérité, le cœur aux émotions si nobles et si pures du beau; enfin fortifiez votre volonté, de sorte qu'elle soit toujours prête à agir à l'appel du devoir.

Bref, préparez vous à toute tâche, modeste ou glorieuse, que l'avenir vous tient en réserve. Le dévouement entier au devoir bien compris, voilà ce qui est demandé à tout homme. Ce dévouement, sera-t-il le vôtre? Oui, si, dès aujourd'hui, vous savez vous éprendre d'un idéal de vérité et de justice. Cela n'est pas impossible à votre âge qui est celui de l'enthousiasme et de la générosité du cœur.

Vous n'aurez plus ensuite qu'à garder votre foi intacte. Ceci sera peut être moins aisé. Elle sera, ne vous le dissimulez pas, menacée par les entraînements auxquels les jeunes gens ne cèdent que trop facilement. Je ne vous demande pas de vivre comme des reclus ou des ascètes. Mais sachez choisir vos plaisirs; il en est qui élèvent et annoblissent, comme il en est qui abaissent et dégradent. Défiez vous de ceux qui émoussent la sensibilité, qui flétrissent l'imagination, cette faculté délicate qui est la source des joies les plus pures et des émotions les plus profondes. Enfin, si la nature a mis en vous un grain de poésie ou d'idéalisme, conservez-le avec un soin jaloux. Il vous empêchera de devenir plus tard de bons bourgeois, ne connaissant que leurs intérêts, étrangers à la haute culture intellectuelle et morale, soldats indifférents, et quelquefois même déserteurs de la cause libérale.

La jeunesse a ses illusions. Qu'elle les garde aussi. Si je ne lui trace pas un programme d'action, c'est de crainte de les lui faire perdre. Elle se refroidirait trop vite au contact des passions mesquines, des préjugés étroits, des ambitions malsaines, qui se rencontrent partout où il y a des hommes.

Vous éprouvez peut-être le besoin de faire quelque chose, de prendre part aux luttes, actuellement très pénibles, que doivent soutenir les défenseurs des idées libérales. Il faut savoir résister à ce penchant. Vous n'êtes pas suffisamment formés pour prendre déjà place dans nos rangs. Du reste,

le besoin d'agir sera d'autant plus vif, plus irrésistible dans la suite, qu'il aura été plus longtemps contenu. Les jours d'épreuve ne sont pas près de finir; développez toutes vos forces intellectuelles et morales : l'occasion de les employer ne vous fera pas défaut.

R. DE RIDDER.

Lettre de M^r BARA, ancien ministre, sénateur.

MONSIEUR,

Je m'empresse de répondre à votre honorée lettre. Je ne puis qu'applaudir à votre idée d'encourager la jeunesse à défendre les principes du libéralisme. Sans elle, rien n'est possible; ce sont les générations qui arrivent, qui doivent répandre l'enseignement politique si nécessaire au bon fonctionnement de nos institutions. Les programmes n'ont fait que diviser. Le mieux est de proclamer et de défendre la liberté, celle qui est inscrite dans notre Constitution, et qui reste la meilleure garantie de tous les droits, la sauvegarde de tous les intérêts moraux et matériels, et l'instrument le plus sûr du progrès.

La tâche de ramener la population aux saines idées, surtout en économie politique, est digne de toute l'ambition de la jeunesse, et en s'y dévouant, elle obtiendra de réels succès et servira la cause libérale et la patrie.

Je fais les vœux les plus sincères pour la réussite de votre œuvre, et je vous prie, Monsieur, de croire à tout mon dévouement.

J. BARA.

Brux., ce 20 déc. 1896.

*Lettre de M^r G. A. VAN HAMEL, professeur
à l'Université d'Amsterdam.*

Amsterdam, 22 mars 1897.

CHER MONSIEUR,

Je regrette infiniment d'avoir absolument oublié de répondre à temps à votre bienveillante lettre du 16 décembre 1896. J'avais tant à faire alors que la demande m'a totalement échappé. Je vous prie donc de vouloir bien agréer mes excuses.

J'aurais voulu vous répondre ceci :

« Je ne peux pas juger de l'état spécial du libéralisme en Belgique; mais en général mon avis sur le rôle du libéralisme est celui-ci.

« Le libéralisme doit se proposer deux grands buts. 1^o Sauvegarder les libertés politiques; 2^o coopérer aux réformes sociales, en particulier à celles qui tendent à relever les classes ouvrières du côté économique, du côté intellectuel et du côté moral.

« La jeunesse libérale pour le premier but aura à s'imprégner des grandes principes de liberté politique; pour le second but elle aura à se préparer à la vie pratique par les études des grands problèmes sociaux et par le commerce familier avec les gens du peuple. »

Agréez, cher Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

Bien à vous,
G. A. VAN HAMEL.

*Lettre de M^r PERROT, professeur à l'École
normale supérieure à Paris.*

28 Décembre 1896.

MONSIEUR,

Vous me faites beaucoup trop d'honneur en m'invitant à donner mon avis sur une question aussi grave et aussi complexe que celle qui est posée par votre lettre. Je crois, d'instinct, par une sorte d'acte de foi, à l'avenir du libéralisme, dans toutes les sociétés civilisées; mais je ne connais pas assez la Belgique pour juger des difficultés qui y retardent son triomphe et pour pouvoir, sans présomption, essayer de donner un avis à la jeunesse universitaire sur la conduite qu'elle a intérêt à tenir. Tout ce que je devine, à distance, c'est que chez vous, comme chez nous, il y a bien peu de vrais libéraux, c'est à dire d'hommes qui, tout en restant très attachés à leurs opinions personnelles, sachent respecter les opinions, la conscience et les droits de ceux qui ne pensent pas comme eux.

Mais, encore une fois, Monsieur, je n'oserai pas me risquer sur ce terrain. Je ne suis qu'un archéologue, plongé, pour le moment, dans l'étude de l'architecture grecque du sixième siècle. Si vous m'interrogiez sur les caractères et sur l'origine probable des ordres dorique et ionique, peut-être pourrais-je vous répondre; mais, en politique, je n'ai que des préférences et des sentiments. Veuillez donc prier vos camarades de m'excuser et agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

G. PERROT.

Lettre de M^r MOMMSEN, professeur à l'Université de Berlin.

La jeunesse libérale n'a pas besoin de conseils généraux. Il faut combattre, avec espérance, si ça se peut, sans espérance, si ça ne se peut pas. L'avenir du libéralisme est sombre partout, plus sombre encore en Belgique. Mais la direction spéciale ne peut pas venir de l'étranger.

MOMMSEN.

Charlottenburg, 21 décembre 1896.

Lettre de M^r SCHMOLLER, professeur à l'Université de Berlin.

CHER MONSIEUR,

J'ai bien reçu votre lettre du 16 décembre et j'ai seulement hésité à vous répondre parce que je ne pouvais pas distinguer du premier coup s'il m'était possible, de remplir votre vœu. Malheureusement je m'aperçois maintenant que je ne suis pas en état de le faire.

Mon espoir de trouver le temps de vous répondre pendant les vacances de Noël, a été déçu. J'ai dû faire une série d'autres travaux que je ne pouvais pas retarder.

Si je dois donc vous prier de m'excuser il faut cependant que j'ajoute ceci : d'un côté vous ne perdez pas grand-chose et d'autre part ma réponse vous aurait peut-être peu satisfait. Vous n'y perdez pas grand-chose parce que je connais trop peu le libéralisme belge pour pouvoir

en quelque façon donner un avis de quelque poids sur son avenir. Vous n'auriez pas été satisfait parce que je garde depuis longtemps une attitude critique surtout vis à vis de l'avenir du vieux libéralisme de l'Europe occidentale. Actuellement le nœud d'une saine politique intérieure git selon ma conviction dans la réforme sociale, et le libéralisme s'est montré presque partout incapable de s'assimiler les idées de réformes sociales autrement qu'en doses homœopathiques. Recevez, cher Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Votre tout dévoué,

SCHMOLLER.

*Lettre de M^r SCHÄFFLE, ancien ministre en
Autriche, professeur à Tubingue.*

Stuttgart, 20 décembre 1896,

HONORABLE SOCIÉTÉ,

J'ai reçu votre lettre datée du 16 décembre, à Gand.

Vous me demandez mon avis sur l'état présent et l'avenir du libéralisme en général et spécialement en Belgique et sur le rôle de la jeunesse libérale.

Je vous remercie de ce témoignage flatteur de votre confiance. Malheureusement je ne suis pas en état de satisfaire votre vœu comme je le voudrais. La situation du libéralisme belge ne m'est connue que superficiellement par les journaux et les revues, et il serait présomptueux de ma part d'émettre un avis quelconque à ce sujet sans plus de préparation. Je ne pourrais par conséquent vous donner mon avis motivé que sur l'état du libéralisme en général et encore devrais-je plus m'étendre sur ce sujet que ne me le permet ma santé. Je ne

veux cependant pas vous céler absolument ma manière de voir, je vais seulement vous l'exprimer en quelques mots. La grande œuvre historique du libéralisme a été d'écarter les limites surannées établies contre la liberté de l'activité individuelle par les temps antérieurs, et de donner des droits civils et politiques nouveaux basés sur la liberté et l'égalité aux individus comme aux sociétés.

L'époque négative et critique des théories politiques libérales semble avoir pris fin et désormais le libéralisme aura seulement à s'opposer aux tentatives de réaction qui nous ramèneraient l'ancien régime. Je crois aussi que l'époque suivante, l'époque positive et synthétique, celle de l'union indépendante des forces individuelles en formes libres de l'association sans privilèges de classes; que cette époque dis-je a seulement commencé. Comme la jeune génération du vieux libéralisme saura remplir cette tâche, il en résultera un progrès considérable du libéralisme.

J'ai exposé mes idées à ce sujet en plusieurs endroits de la seconde édition de mon « Bau und Leben des sozialen Körpers⁽¹⁾ ».

Recevez l'expression de ma considération.

Dr A. SCHÄFFLE.

(1) Anatomie et physiologie du corps social.





LA VIE DES ÉTUDIANTS

AUX

UNIVERSITÉS ÉTRANGÈRES.

DANS l'Almanach de 1895 et dans celui de l'année passée nous avons publié toutes les réponses que nous avons reçues sur la vie universitaire à l'étranger. — Il nous en est parvenu une trop tard pour pouvoir paraître avec les autres et nous avons dû la remettre à cette année ci. Le camarade LUIGI PEVERINI à l'Université de Rome nous a écrit une longue lettre dont nous donnons plus bas les passages les plus intéressants :

Il en découle, comme de la notice que nous a envoyé Rinaldi de l'Université de Parme, qu'en Italie la vie universitaire est quasiment nulle. Elle ne se manifeste que dans l'organisation de fêtes; et quelquefois par la naissance d'une société sans programme politique et tendant uniquement à soutenir les étudiants peu fortunés. D'autres fois encore elle se manifeste comme nous le verrons dans la notice de LUIGI PEVERINI en provoquant des manifestations ou en y contribuant d'une manière qu'autrefois on eut pu considérer comme peu parlementaire....

Nous laissons parler notre camarade Romain :

« L'Université de Rome date de 1245.

C'est un superbe édifice situé au centre de la ville; Au

frontispice cette inscription : *Initium sapientiae est timor Domini*. Commencé sous Leon X, continué sous Sixte V et sous Urbain VIII ce monument ne fut terminé que sous Alexandre VII qui y ajouta l'église autrefois consacrée à St. Yves et Pantaléon, aujourd'hui servant d'école de Géographie : et l'admirable Bibliothèque Alexandrine ainsi appelé en mémoire de son fondateur.

La cour intérieure des bâtiments est l'œuvre de Michel-Ange et l'église avec sa coupole étrange est celle de l'architecte Borromini.

Toutes les facultés sont réunies dans ce local admirable, sauf pourtant la chimie, la physique, la botanique, la physiologie, l'anatomie qui se tiennent chacune dans un bâtiment particulier en rapport avec les besoins actuels de ces sciences. Le Génie est aussi dans un local séparé, et les cliniques actuellement dispersées dans différents hôpitaux seront bientôt réunies dans la Policlinique, bâtiment immense dont la façade mesure un kilomètre : 60 millions y sont déjà engloutis.

A Rome il n'y a à proprement parler pas de vie estudiantine ; et ce en grande partie parce que les bâtiments universitaires sont trop distants les uns des autres ; l'étudiant se trouve ainsi absorbé dans des milieux différents.

C'est à l'étudiant Gizzi, appelé l'étudiant éternel par le public et le père des étudiants par ses camarades, qu'il revient d'avoir donné à la vie universitaire son impulsion qui ne fait qu'augmenter aujourd'hui tant à Rome que dans le reste de l'Italie.

Maintes pages dans les annales des Universités italiennes pourraient être gravées en lettres d'or : elles ont été le Palladium du sentiment national et le foyer de la délivrance de l'Italie ; elles ont joué un rôle important dans la politique qui a abouti à accomplir le vœu national : la prise de Rome, et déjà elles avaient à leur actif les journées de Turin en 1821 et l'héroïsme des bataillons universitaires en 1848.

Quant à la vie que l'étudiant mène individuellement la

gaieté, n'a cessé d'y présider surtout à Bologne, à Pise, à Parme, à Modène, à Paris, à Padoue etc. — La vie de société n'existe que depuis peu d'années; tandis qu'à Turin il faut signaler une première tentative il y a quelque vingt ans, à Rome elle n'a commencé qu'après 1880 : ses débuts sont restés célèbres par ses attaques violentes contre le journal « Cassandrino » qui insultait la mémoire de Garibaldi en juin 82; par les événements dits de la Piazza Sciarra en l'honneur d'Oberdan par les troubles de 85, ceux de 87 pour la couronne de Dogale et l'inauguration célèbre du monument élevé à Giordano Bruno le 8 juin 89.

Aussi les étudiants se rappelleront-ils à côté de Gizzi des Basso, des Amici, des Riso, des Belli, des Fratti, des das Medico, des Gioarzini.

L'événement de beaucoup le plus important se passa aux fêtes du 8^e centenaire de l'Université de Bologne (juin 1888). Toutes les universités y étaient représentées et un grand nombre de sommités scientifiques avaient tenu à s'y rendre. Le recteur, sénateur Capellini et le syndic comte Condronchi présidèrent aux fêtes qui furent splendides. Ce fut alors que les étudiants reprirent la coiffure abandonnée depuis des siècles, les casquettes aux couleurs différentes suivant les facultés : rouges pour la médecine, vertes pour les mathématiques, bleues pour le droit et blanches pour les lettres : et aujourd'hui encore on les arbore dans les grandes solennités. Mais le fait saillant auquel je faisais allusion se passa au banquet où Gizzi mit en avant l'idée d'une confédération universitaire internationale. Aussitôt commence pour sa réalisation une active propagande : il fallut organiser des associations locales qui se fédéreraient en association nationale : premier échelon pour atteindre à l'idéal proposé. — Bientôt dans toutes les universités surgirent ces associations aujourd'hui florissantes comme à Turin, Milan, Parme, Pise, Naples, etc. A Rome l'association ne joue un certain rôle dans que la vie urbaine : dans les fêtes et les œuvres de bienfaisance.

En 91 on mit au concours entre étudiants un hymne universitaire national pour resserrer d'avantage les liens de confraternité qui unissaient les Romains avec leurs camarades du reste de l'Italie.

L'année suivante 92 est restée célèbre parmi les étudiants : à l'occasion d'une punition injustement infligée à certains étudiants, Gizzi souleva l'Université de Rome et celles du reste du pays. Celle de Rome fut fermée un mois et demi et la révolte des étudiants ne fut étouffée que par l'expulsion de Gizzi de toutes les universités du Royaume, il fut même privé de la chaire d'Esthétique que la faculté de Médecine venait de lui conférer. D'autres furent punis avec lui. — Alors Gizzi convoque le 1^{er} congrès universitaire national : on y applaudit à un projet de réforme des études supérieures, tendant à l'autonomie des Universités.

Le Congrès contribua à la chute du Ministre Villari; Gizzi fut gracié par son successeur M. Martini et l'année suivante il convoqua un 2^e Congrès Universitaire qui émit des vœux dans le même sens que le premier. En 1894 un 3^e congrès proposa de faire des divers legs fait à l'Instruction supérieure, une caisse pour permettre aux étudiants méritants de continuer leurs études sans être à charge de leur famille. Accueilli très favorablement par le ministre Baccelli, on espère que ce projet se trouvera bientôt réalisé.

Aujourd'hui il existe à Rome deux sociétés d'étudiants. Un cercle royaliste et l'autre dit démocratique.

Le premier a créé une caisse servant à soutenir sans tenir compte des opinions politiques, tout étudiant pauvre : elle a un capital s'élevant à plus de 20,000 francs et a trouvé de nombreux donateurs, comme ce même Gizzi, l'étudiant éternel, le père des étudiants qui verse annuellement à cette caisse ses appointements de professeur d'Esthétique.

Sans former de sociétés permanentes, les étudiants se réunissent pour organiser des représentations théâtrales, voire même pour organiser des ballets dont ils sont eux-mêmes,

généralement les auteurs et compositeurs : on a pu les admirer aux fêtes de Bologne, à Turin, aux fêtes de Gênes et à celles de Sienne. »

Voici publiés tous les renseignements que nous avons recueillis sur la vie des Etudiants aux Universités étrangères. Tous nos correspondants nous ont répondu avec une telle amabilité, un tel empressement, les réponses à notre appel nous sont arrivées si nombreuses que nous pouvons y trouver une preuve évidente de la sympathie, de la solidarité qui règnent dans la grande famille universitaire.

Il faut multiplier les occasions de se voir, de se rencontrer, « que les idées s'échangent, tout n'en deviendra que meilleur » et elle se réalisera cette puissante union, celle des parties les plus éclairées des populations, qui parviendra en faisant concourir les efforts actuellement disséminés à faire triompher parmi les peuples un règne de Paix, de Liberté, de Progrès, de Justice.

M. L.

Table des Universités qui ont répondu à notre appel.

Universités.	Année.	Page.
Aukland.	1896	102
Bale	1896	139
Caire	1896	95
Clausenbourg	1895	59
Cornell (Ithaca, N. Y.)	1895	87
Fribourg	1896	142
Genève	1896	130
Glasgow.	1896	88
Greifswald	1895	45
Göttingen	1895	50
Harvard (Cambridge, U. S. A.)	1895	93
Heidelberg.	1895	52
Helsingfors	1896	97
		172

Universités.	Année.	Page.	
Jassy	1896	106	
Lausanne	1896	123	
Leeds	1896	75	
Lennoxville (Bishop's Col)	1895	74	
Leopol	1895	64	
Lyon.	1895	117	
Marburg	1895	56	
Melbourne	1896	78	
Minneapolis	1895	101	
Montauban.	1895	122	
Montpellier	1895	123	
Nancy	1896	113	
Neuchatel	1896	138	
Newhaven	1895	114	
Otago	1896	103	
Ottowa	1895	84	
Paris	1895	129	
Parma	1896	111	
Philadelphie	1895	105	
Poitiers.	1895	136	
Rennes	1895	138	
Rome	1897		
Rostock	1895	50	
Swarthmore	1896	166	
Toronto	Mac Master Univ.	1895	80
	Trinity Univ..	1896	83
	Toronto Univ.	1895	76
	Victoria Univ.	1895	78
Toulouse	1895	139	
Upsal	1896	108	
Utrecht	1895	143	
Varsovie	1896	147	
Zagreb (Agram)	1895	71	
Zurich	1896	144	



NOTRE PORTRAIT.

Nous dédions cette année notre Almanach à Monsieur MORTE, Professeur à la faculté de philosophie.

Nous avons saisi cette occasion de lui témoigner la sympathie et l'estime que tout les étudiants ont pour lui.

Monsieur ADHÉMAR MORTE après avoir conquis les grades de docteur en philosophie et lettres et de candidat en droit obtint le 14 mars 1874 le diplôme spécial de docteur en sciences historiques. — Sa dissertation inaugurale était une étude fort intéressante du rôle que joua MARCUS AGRIPPA l'ami et le lieutenant d'Octave d'abord dans cette sanglante tragédie dont les acteurs principaux furent Auguste et Antoine et qui aboutit à

l'établissement définitif de la monarchie à Rome, puis dans l'organisation régulière de cette monarchie.

Il fut d'abord chargé des cours d'antiquités grecques et d'histoire politique moderne.

Nommé professeur extraordinaire en 1878 et professeur ordinaire en 1881 il fut chargé par le gouvernement de faire des recherches personnelles et des travaux scientifiques sur l'histoire moderne.

Ayant reçu dans ses attributions la 1^{re} section du cours d'histoire politique de l'antiquité il en fut déchargé en 1890; en 1893 sur sa demande, on lui retira aussi le cours d'institutions grecques.

M^r MORTE fut nommé secrétaire du conseil académique pour l'année 1884-1885. Le gouvernement le désigna pour être membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur pendant la période 1887 à 1890.

Enfin il fut recteur de 1891-1894. C'est sous son rectorat qu'eurent lieu les fêtes du 75^e anniversaire de la fondation de l'Université, fêtes où Monsieur MORTE retraça dans ses traits principaux la vie de notre Alma Mater

et les vicissitudes par lesquelles elle a passé.

Nommé chevalier de l'ordre de Léopold en 1892, M. MORTE a été l'objet des distinctions les plus flatteuses de la part des gouvernements étrangers. Il a notamment été décoré chevalier de la légion d'honneur, officier de l'ordre d'Orange-Nassau et il a reçu l'ordre de la couronne de Prusse.

Outre ses ouvrages déjà mentionnés il a édité dans la revue de l'Instruction publique plusieurs articles parmi lesquels nous citerons une étude sur le prêt à Sparte et une autre sur la Paix de Cimon.

Les discours rectoraux qu'il a prononcés à l'ouverture solennelle des cours en 1893 et 1894 traitaient, l'un de la politique du Duc d'Albe vis à vis de l'Angleterre et l'autre de la vie de l'amiral Gaspard de Coligny. C'étaient de véritables travaux historiques très documentés, étudiés avec grand soin et malgré cela fort intéressants pour le public qui les écoutait.

Enfin, récemment, M. MORTE a fait paraître un compte-rendu assez détaillé du volume de M. GUIRAUD : « La Propriété foncière en Grèce ». Ce compte-rendu, par son étendue,

par l'exactitude de son analyse et par sa judicieuse critique est lui-même une véritable étude qui intéresse autant les historiens que les juristes. L'un des chapitres les plus remarquables de cet ouvrage est consacré au socialisme dans la Grèce antique et s'occupe entre-autres des différences qui le distinguent de notre socialisme moderne. Il y a là plusieurs pages que nos sociologues feraient bien de méditer.

Monsieur MORTE appartient à cette race d'historiens qui écrivent ou étudient non dans l'intérêt d'un parti mais en se conformant à la plus stricte impartialité. Il veut la vérité avant tout parût elle même en désaccord avec ses convictions personnelles. C'est là un mérite rare parmi les historiens modernes ; la plupart préfèrent dénaturer les faits ou tout au moins n'en montrer que la part favorable à leurs opinions.

Monsieur MORTE est trop modeste pour que nous fassions ici son éloge complet. Ce serait du reste chose difficile ; mais il est une qualité qu'il possède au plus haut degré et que la reconnaissance nous interdit de passer sous

silence : son extrême bonté pour les jeunes gens et la bienveillance qu'il a toujours témoignée pour eux.

Nous voulions prouver ici à Monsieur MORTE toute notre gratitude pour cette bienveillance. Nous voulions lui montrer que nous aussi nous savons nous souvenir et que lorsqu'on est sympathique et obligeant à notre égard, nous en restons reconnaissants. Nous n'avons pas trouvé de meilleur moyen pour faire preuve de nos sentiments que de lui dédier cette année notre Almanach.





PARTIE LITTÉRAIRE



LES YEUX DU PAUVRE.

UN souci, en ce soir hétéroclite et plein d'appréhensions, précipitait mes pas. J'avais quitté mon logis pour échapper aux obsessions d'un labeur découragé : le contact des foules quelquefois assouplit les âmes trop personnelles. Au rebours de cet espoir, l'importune rencontre de visages hypocrites et patibulaires presque aussitôt me prédisposa à des sentiments étroits et rancuniers. Mon ennui, d'abord concentré dans un pénible débat avec moi-même, déborda sur l'engeance humaine. Je ressentis l'amertume d'antérieures vexations advenues par la faute de ma confiance inconsidérée dans les hommes. Des inconnus avaient capté ma bienveillance et m'avaient spolié. Des amis avaient frustré mon

attente ingénue quand leurs offices m'eussent été précieux. Ainsi j'échappais à la cause réelle de mon irritation pour en ressentir latéralement les effets.

Autour de moi s'éployaient des voiries faméliques : les venelles obliquaient en des amas de maçonneries vénéneuses, resuant d'intolérables misères, peut-être des crimes ignorés. Sournoisement elles allaient se perdant en des ténèbres vers le fleuve cauteleux et taciturne, pareil à un criminel ouvrier acérant ses outils. Une indigente et rougeâtre clarté tout à coup diffusa du porche où, rencogné sans doute depuis des heures, un Pauvre guettait le passant miséricordieux. Perdu dans mon gré hostile, je ne perçus inconsciemment qu'une cavité obscure et fétide, un cloaque d'ombre dont les linéaments, un instant définis par l'avare coulée lumineuse, ensuite se confondaient dans des obscurités accumulées. Non moins inconsciemment, mon regard automatique glissa sur l'imploration des mains du Pauvre, émergeant de cette nuit impénétrable. Je ne vis en réalité ni le porche ni les mains, je n'en subis que la sensation indéterminée telle que la requiert la

matérielle et mécanique succession des images sur la rétine physique, pendant que l'œil intérieur s'absorbe dans un studieux mirage. J'avais atteint le point aigu de ma crise ; au-delà l'humanité ne m'apparaissait plus que comme un agrégat informe sans rapport avec ma sensibilité. Entre le monde tangible et moi s'était interposé un être accidentel et exclusif né de mon état d'esprit...

Cependant, au bout de peu de temps, le dessin machinalement inscrit en mes prunelles ressuscita, par le phénomène des impressions réflexes : une apparence humaine surgit des profondeurs d'un porche. Ce n'était qu'une identité lointaine et nébuleuse, comme la mémoire imprécise d'une recontre en un temps mal défini, comme le passage d'une figure brouillée derrière un vitre étamée par le givre.

Rien encore, en cette vision informe, ne spécialisait l'individu ; il ondulait parmi les limbes comme une évocation purement mentale ; l'aventure de mon esprit peut-être m'avait seule suggéré cette apparition. « Mais non, me dis-je aussitôt, pénétré de la plus lumineuse évidence, une ombre ne se fût pas dénoncée

aussi matériellement. Il y avait bien quelqu'un au fond du porche ». L'événement, selon toute présomption, se serait résorbé dans son insignifiance même, sans le léger mystère que lui conférait mon insistance. Le choc en retour, fortuit et émoussé d'abord, se réitéra plus instant, plus mémoratif. Les empreintes demeurées en mes oculaires me restituèrent maintenant sur un corps infléchi l'agonie d'un triste et humble visage. O c'était indubitablement un Pauvre qu'il y avait là sous ce porche, me persuadai-je.

Cette certitude, au lieu de me désintéresser, puisque aussi bien ma perspicacité avait élucidé la circonstance et déjoué ainsi la petite angoisse de l'inconnu, devint pour moi la cause d'une véritable sujétion. Je me contraignis à reconstituer la ressemblance intégrale de cet échantillon des plèbes calamiteuses. Deux mains longuement s'étirèrent; la rouge clarté du lumignon leur donnait un extraordinaire relief d'écharnement; elles avaient l'air de tâter devant elles une éventualité secourable; elles étaient pareilles à des mains dans un naufrage. En même temps

j'aperçus les yeux du Pauvre, tels que certainement ils s'étaient révélés à mon incuriosité, tels qu'à mon insu ils avaient pris substance en mes prunelles. Comment avais-je passé indifférent devant leurs adjurations forcenées ? Comment les puits d'afflictions et les cavernes d'exécration de ces yeux insondables ne harcelèrent-ils pas, à défaut de mes miséricordes, mon goût anxieux des formes de la souffrance ? C'étaient des déserts de sables et d'ossements, des routes à l'infini sans abris ni hameaux, d'immenses cimetières sans croix ; des caravanes y dormaient exterminées ; des hardes fauves y vaguaient avec d'horribles abois. Ils avaient perdu toute configuration humaine, ils étaient purulents et écartelés ; des sanies les assimilaient à des caïeux pourris ; ils n'étaient plus des yeux, maïs un oblique et impérieux regard, un cruel et très pitoyable regard, un regard où sur la pierre d'un crucifix quelqu'un repassait un couteau, où une prière était chuchotée d'une voix insidieuse.

« Voilà que moi aussi je me suis égalé à ma théorie de l'égoïsme social, me dis-je en riant. Il n'y a pas de différence entre les hommes inse-

courables et moi, puisque j'ai frôlé ce lamentable débris sans seulement m'apercevoir de sa présence. Mais bast ! Ce quartier n'est-il pas infesté par les mendiants de son espèce ? N'est-ce pas le repaire connu de multitudinaïres indigents, professionnels et autres ? Cet homme, à tout prendre, ne mériterait qu'une compassion relative, car selon la vraisemblance, il dissimule sous une débilité d'emprunt les énergies carnassières qui, si elles étaient lâchées, en feraient l'égal des chacals et des tigres ?

Aussitôt la contradiction s'érigea, une voix rétorqua cet argument spécieux. Ce n'est là qu'un mensonge par lequel tu voudrais donner le change à ta défaillance de cœur. Si toute loyauté n'était pas abolie en toi, tu reconnaîtrais que ces yeux étaient bien ceux d'un pauvre homme exténué d'ans et de famines, tu ne mettrais plus en doute la splendeur douloureuse de tels yeux. Sitôt cette voix ouïe, je cessai de délibérer avec moi-même et retournai sur mes pas, sans précipitation d'ailleurs, comme pour me laisser l'illusion que je ne cédaï à nulle injonction. Ma commisération me

paraissait à la fois spontanée et réfléchie : j'étais décidé au sacrifice du léger viatique qui garnissait mon gousset.

J'atteignis enfin le porche, mais infructueusement je sondai ses profondeurs : le Pauvre n'y était plus. Tant pis, pensai-je hypocritement, allégé de l'ennui d'un sacrifice d'argent ; l'araignée sera allée tendre ses rets dans un canton moins précaire. En tout état de cause, j'ai fait mon devoir puisque, s'il était resté là, je n'aurais pas mesuré ma libéralité.

Je doublai mes enjambées afin de gagner les somptueuses avenues prochaines et d'échapper ainsi aux quérimonies de quelque autre malchanceux. Mais les yeux maintenant, comme si le cauteleux mendiant les eût projetés ainsi que des balles en ma chair, semblaient enchâssés dans les miens et me précédaient. Ils m'opprimaient comme des plombs, ils circulaient dans mes organes comme de diligents et lourds mercures. Je les revoyais sous un aspect conjectural, tantôt effrayants et dilatés par la haine, semblables à des feux de steemboats dans les brouillards, à des disques de voies ferrées égarant dans la nuit

deux trains l'un vers l'autre, tantôt amoureux, fraternels, sublimes de renoncement, exaltés par la foi et les eucharisties, comme les visages des doux Christs courbatus des triviaires, ou timides et vacillants comme une lampe dans une chambre de moribond, comme les lanternes d'un corbillard aperçues de loin dans un soir de neige.

Encore une fois la voix se fit entendre : Comment as-tu pu méconnaître la mort visible en ces yeux ? Il n'y avait plus là qu'une expirante flamme de vie, en des orbites par avance mangées des vers. Rappelle-toi, s'il te reste quelque culte des morts, de pareils yeux subis pendant les hagardes agonies, au cours des affres préliminaires du définitif évanouissement.

Mon remords alors s'éveilla ; leur affliction me transperçait ; je me sentis consterné de leurs postulations inexaucées, de leur muet appel qui n'avait pas retenti en moi. Il se pourrait donc, pensai-je, que par ma faute, et pour m'être porté trop tard à son secours après l'avoir méprisé d'abord, cet homme soit en perdition. Eh bien, il faut courir, il ne peut être

encore loin. Je rétrocédai en me heurtant aux foules mercenaires que l'heure de la fermeture des usines répandait par les voies, je revins vers le porche, j'explorai les ruelles à l'entour, en vain. Je me résolus à interroger les voisins, j'intégrai d'abjects débits, des cantines pouilleuses. C'étaient de pauvres gens farouches, habituels commensaux de ces tables d'hôte de la misère, la morgue et l'hôpital, aux têtes exsangues et tirées comme celles des suppliciés en des boccas d'alcool, aux échine déprimées et concassées ainsi que par des pilons. La défiance rendit équivoques leurs réponses; ils prétendirent ne pas savoir de quel mendiant je voulais parler.

Cependant l'opiniâtre image ne me quittait pas : ces yeux du Pauvre adhéraient aux miens comme des ventouses; ils m'évoquaient à présent des moignons sanglants, des paquets de viscères écrasés sous des roues d'omnibus, de liquides éclaboussures rejailies sur les murs. Ils remontaient du fond de mon être, pâlis, à peine reconnaissables, comme effacés par les pleurs ou par l'eau des rivières.

Je m'efforçai inutilement de m'étranger de

l'événement en récusant toute complicité dans l'issue de cette destinée. Le Pauvre s'était incorporé ; il vivait en moi comme mon chancre ; il m'accablait sous l'évidence de la solidarité qui m'attribuait une part dans la déréluction sociale dont il mourait. Toi seul, me disais-je, pouvais prolonger ses jours au moins de quelques heures en allégeant la fin de sa détresse. Il t'eût suffi d'un bon mouvement venu en son temps. Et peut-être cet homme a des enfants ; peut-être il avait tenté un suprême recours pour leur procurer une légère subsistance!...

Pour échapper à ces obsessions, je jetai des monnaies sur de dégoûtants comptoirs, je m'intoxiquai de capsicons frelatés, de térébrants vitriols comme en boivent les galvats du port. Une clameur, montée du quai, subitement me jeta à la rue avec les patibulaires clients de la taverne et j'oubliai les yeux du Pauvre. C'était un noyé que des mariniers venaient de repêcher et qu'ils étendaient sur la dalle. Les habits décelaient une pauvreté décente ; le visage, affreusement creusé, ravagé par de durables privations, était celui d'un

homme mûr. M'étant approché comme les autres, je vis ceci : le flot avait passé sur les paupières sans les fermer ; les yeux continuaient à me regarder fixement, très pâles, très lointains, infiniment affligés et pardonnants. J'écartai l'affluence et prenant dans mes mains la tête froide :

« Oui, dis-je, ce sont bien là les yeux effacés par les pleurs et par l'eau des rivières, les yeux qui m'ont persécuté. C'est bien là le Pauvre impérieux et doux dont la main m'implora sous le porche... Va, déplorable victime de nos casuistiques humaines, emporte le secret de tes douleurs, toi qui eus confiance dans le passant hasardeux et n'en reçus que l'indifférence !

CAMILLE LEMONNIER.





ULTIMA VERBA.

Pour Alfred Goffin.

ROULEZ, roulez, ô vagues éternelles, en vos remous tumultueux, les roues d'airain de vos colères. Jaillissent et rebondissent les fracas écumeux de vos roulis et qu'entre frappées les lames insensées éclaboussent l'infini! Roulez, roulez, ô vagues mugissantes, enflez vos voix et vos colères de la furie des vents contraires et que les roulements du tonnerre se repercutent à chaque écho. Roulez, roulez, en vos replis géants, du haut des cîmes au fond des gouffres les vaisseaux apeurés, et que l'éclair subit qui passe empourpre le rocher sur lequel ils s'écrasent, parmi les cris aigus des cormorans....

Viens donc, philosophe, viens donc et fasse

que ton verbe assagisse la mer qui hurle et l'ouragan qui râle; et, si tu ne sais pas les paroles de paix, ne dis rien à mon cœur. Heureux celui dont la raison chavire au premier souffle du malheur : son œil n'a point sondé la profondeur de nos néants et toujours sa chimère, à l'azur de son rêve, s'élève d'un vol impétueux et fort. Que n'est-ce là mon destin ! Je connaîtrais encore les chauds baisers de ma maîtresse et trop vaste serait mon cœur pour les mers et les soleils. Je n'aurais point senti les ailes de mon âme se briser aux parois de sa morne prison, ni s'éteindre en ses regards le crépuscule des rêves d'or. Et, fiancé des hautes chimères, je boirais, enivré, la joie de leurs rayons !

Je me fiais le plus à l'épée de ma foi qu'elle se brisa sous mon poids, et mon sourire ébauché s'est achevé en pleurs. Ainsi qu'un nuage léger, l'imagerie de mon rêve a traversé l'azur : il aura chevauché vers le ciel de l'Aimée. N'était-ce point assez qu'elle me quittât ! Elle m'avait offert sa grâce de pervenche mignonne : un matin, les miens me la vinrent arracher. Prodigue, elle effeuilla sur mon chemin les

roses de la vie : la brise emporta le parfum des pétales. Comme un dernier rayon a précédé la nuit, il est resté de l'ombre où sa robe a traîné. Ainsi donc il est vrai que la voilà partie ! Je le sens, la mort seule avait le droit de me la prendre, et j'aurais dû la défendre et j'aurais dû la garder.

Entends, philosophe, entends les sanglots de la mer et fasse que la parole endorme la nature. Tu voudrais me voir, sur la grand' route de l'idéal, cueillir le fruit des pampres divins et me griser, vendangeur de l'oubli, des suc capiteux de la gloire. Elle me suffisait l'ivresse de mes vingt ans, et rien ne mûrit, hélas ! sous le ciel des nostalgies ! Elle me suffisait l'ivresse de mes vingt ans, et ils ne m'ont pas laissé ma mie. Est-il certain aussi qu'en me parlant d'oubli tu ne songes point aux seins de ta maîtresse. Crois m'en, philosophe, crois m'en, le rêve sans l'amour ce n'est pas le rêve et la vie sans le rêve ce n'est pas la vie. Qui de nous n'est dupe de la couleur de son esprit ! Il importe au bonheur de la garder riante. L'univers enlaidit suivant qu'elle est plus sombre : l'enthousiasme n'enfièvre plus nos ivresses ;

les sèves du printemps n'enivrent plus nos jeunesses; et la pourpre auguste des couchants se refuse à draper la majesté de nos rêves. Que nous importe alors la profusion des gemmes dont les arcs-en-ciel s'allument et les diamants répandus, les nuits, sur le manteau du firmament et les rêves éclatants dont se grandissent nos vies si, n'ayant plus l'amour, nous cessons d'épancher au loin nos songeries ! Oh ! oui, mes rêves d'or, toutes mes chimères, pour un baiser de ma Ninette. Prend-on la maîtresse à l'amant, le jouet à l'enfant, la chimère au poète ! Tais-toi, philosophe, tais-toi, la nature seule console. Entends-la gémir. Rien n'est si grand que la douleur, rien n'est si beau que l'ouragan ; aux sanglots de la mer les sanglots du cœur répondent ; et malgré le rêve qui chavire et le navire qui sombre, le cœur et l'océan resplendissent de grandeur !

Que mon âme glisse en vos replis, ô vagues furibondes ; je sais une mélodie que murmurerait ma mère, traderi la ha, tradera la ha ; prenez mon âme, étourdissez-la, traderi la ha, tradera la ha ; prenez mon âme, étouffez-la, traderi la ha, tradera la ha.....

Roulez, roulez, ô vagues éternelles, en vos remous tumultueux, les roues d'airain de vos colères. Jaillissent et rebondissent les fracas écumeux de vos roulis et qu'entre frappées les lames insensées éclaboussent l'infini ! Roulez, roulez, ô vagues mugissantes, enflez vos voix et vos colères de la furie de vents contraires et que les roulements du tonnerre se répercutent à chaque écho. Roulez, roulez, en vos replis géants, du haut des cîmes au fond des gouffres les vaisseaux apeurés, et que l'éclair subit qui passe empourpre le rocher sur lequel ils s'écrasent, parmi les cris aigus des cormorans....

Mais à tire-d'ailes je la sens qui revient. Oh ! que mon cœur tressaille ! Le frisson de ma pensée aura passé dans ses veines. Les cantilènes du souvenir auront bercé sa nostalgie. La fleur, loin de sa tige, ne sourit qu'un matin. Mes rêves ne sont pas défunts oh ! que mon cœur tressaille. A force de l'attendre, je la sens qui revient.

Elle n'était rien sans moi ; et que suis-je sans elle ! Dès que j'e la vis, je connus l'autre

moitié de mon âme. Le rayon de sa grâce, qui jouait dans les rameaux de ma pensée, en mûrissait les fruits. Ainsique l'artiste a fligé la poésie éparse en l'atmosphère, la nature lui avait donné la forme de mon rêve. Elle était le sourire vivant de mon âme; sa parole en était la musique. Dès que je la vis, je connus l'autre moitié de mon âme.

Comme le feu d'un diamant, la splendeur de sa beauté morale éclairait son visage; et l'on n'aurait pu dire s'il était beau ou s'il était joli. Mes joies rayonnaient sur ses traits et mes larmes coulaient dans ses yeux. Sa démarche ondulait avec des gracilités de glaïeul. Ses yeux, comme les étoiles, semblaient chanter des mélodies qu'on n'entendait point. Et son corps de nymphe amoureux, lorsqu'il se cambrait dans l'éblouissement des chairs, était d'une nacre si blanche qu'on l'eut dit volé par un corsaire à la proue d'un vaisseau.

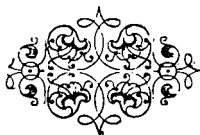
Mais je la sens qui revient. Oh! que mon cœur tressaille! Bientôt elle enfermera pour moi l'infini dans un baiser et l'éternité dans une étreinte. Mes lèvres brûleront encore ses lèvres. Tais-toi, philosophe, la nature seule

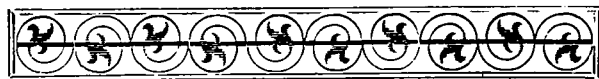
console. Un long frisson d'amour va passer sous les cieux : la terre, ainsi qu'un sein, s'offrira au soleil. Sous l'effort de l'espoir et de la sève qui montent, les cœurs et les bourgeons se griseront de rosée et le printemps ceindra la terre, des fondrières aux frondaisons, d'une couronne de lumière. De la clairière où le cerf enamouré brame au fond de l'alcôve ou délire l'amant, les voix de la nature entonneront l'hymne à la vie. Et les miens qui, pressant d'une main sacrilège la fragile orchidée du bonheur, en ont aux vents livré la poussière, la verront ressusciter en une floraison de joies nouvelles. Hosannah ! la terre ainsi qu'un sein s'offrira au soleil, et, de ce fécond amour, l'univers va renaître ! Mais mon cœur se serre d'angoisse. Il se pourrait qu'à travers les lointains, la brise ait séché ses pleurs et l'amour ensoleillé ses yeux. Il se pourrait qu'un autre...

Oh ! que mon âme glisse en vos replis, vagues furibondes ; je sais une mélopée que murmurait ma mère, traderi la ha, tradera la ha ; prenez mon âme, étourdissez-la, traderi la ha, tradera la ha ; prenez mon âme, étouffez-la, traderi la ha, tradera la ha. ..

Roulez, roulez, ô vagues éternelles, en vos remous tumultueux, les roues d'airain de vos colères. Jaillissent et rebondissent les fracas écumeux de vos roulis et qu'entrefrappées les lames insensées éclaboussent l'infini. Roulez, roulez, ô vagues mugissantes, enflez vos voix et vos colères de la furie des vents contraires et que les roulements du tonnerre se répercutent à chaque écho. Roulez, roulez, en vos replis géants, du haut des cîmes au fond des gouffres les vaisseaux apeurés, et que l'éclair subit qui passe empourpre le rocher sur lequel ils s'écrasent, parmi les cris aigus des cormorans.....

EUGÈNE BAIE.





LES CONTES DE LA « BOITE ».

PREMIERS PAS.

à Rodrigue Sérasquier.

UN peu de fatuité aiguissait notre joie lors des sorties en ville, au début de notre arrivée à l'Ecole Militaire. C'était comme la saveur qui acidule le goût, délectable en soi déjà, des fruits presque pas mûrs encore. Venus de nos calmes et dolentes provinces, libres des entraves du collège ou des contraintes paternelles, il nous paraissait que nous conquérions Bruxelles et que nous passions dans sa foule et dans la griserie de son tumulte un peu comme ces jeunes héros d'autrefois vainqueurs du destin : nous cambrions en nos uniformes tout neufs une délicieuse vanité qui s'imaginait admirée par tous les yeux ; un bruit de conversation nous semblait des compliments

louangeurs envers nos pimpantes allures que se disaient des passants à mi-voix ; dans les vitrines nous nous mirions hâtivement pour vérifier la correction, la soigneuse élégance du port du sabre ou du képi ; pas un geste qui ne fût surveillé : la scrupuleuse étude surtout du mouvement du bras pour le salut ! Et nous voyions des sourires accrochés à toutes les lèvres des femmes !

Oh ! ces sourires des femmes surtout ! Le délicieux leurre auquel se prenaient nos ferveurs, nos enthousiasmes ignorants.

Combien parmi nous jusque là n'avaient pas encore osé regarder une jeune fille bien en face ? Et les autres, qui avaient connu les innocentes amourettes avec les cousines de quinze ans trop timides ou les petites amies, les voisines trop pâlotés, chlorotiques et gauches fillettes, anémiques fleurs écloses dans les serres du couvent ; ou bien ceux-là qui avaient aspiré déjà le parfum banal, quoique pour eux cher et enivrant déjà, des baisers polissons sur les lèvres des jeunes apprenties qu'au sortir de l'école ils allaient attendre à la porte de leur atelier ; ceux-là qui s'étaient en toute sincérité cru

initiés aux mystères d'amour jouissaient de l'ineffable et insoupçonnée émotion de ces sourires de femmes.....

Des « anciens » ou des camarades de notre promotion qui, ayant toujours habité Bruxelles, en connaissaient les plaisirs et les coutumes et savaient les bons coins à explorer, nous menèrent le dimanche aux bals de la *Cour d'Angleterre* et des *Salons Modernes* et, le soir, dans les bars où d'affriolantes jeunes beautés nous servaient de fort mauvaises mixtures à payer très cher.

Il est vrai que nous y pouvions apprendre, sans augmentation de prix, l'art joyeux des caresses faciles et des baisers complaisants.

Et ce fut *chez Florence*, devant le comptoir de marbre que nous étions cinq ou six à entourer, juchés sur de hauts tabourets, que se noua l'intrigue d'une aventure qui coûta à ce bon Charles Marty bien des nuits blanches, qui lui valut bien des jours lugubres de consigne à la suite de ses distractions à l'exercice ou de son inattention à l'étude.....

Charles Marty était « infect » comme moi : pour un an nous devions nous parer de ce titre

avant de pouvoir passer « anciens » à notre tour.

Avant d'entrer à l'Ecole, il n'avait guère quitté une petite ville wallonne et ce lui fut bien neuf langage que de tenir tête aux agaceries endiablées, aux interminables racontars tout bariolés de rires, de mots qui voulaient être spirituels, et d'ailleurs y réussissaient parfois, de sous-entendus et de plaisanteries lestes ou railleuses d'une mignonne brunette qu'on appelait familièrement Clo-Clo.

Pourquoi Clo-Clo ?

Marty et Clo-Clo s'isolèrent de notre groupe au bout de peu d'instant.

Et je remarquai bien que le pauvre garçon souffrit lorsqu'au moment de la sortie les trois « anciens » qui nous conduisaient embrassèrent sans façons la bonne fille, que l'un d'eux même lui chuchota à l'oreille des mots qui parurent la réjouir et qu'ils se séparèrent enfin en se répétant : Convenu, hein ? — alors que lui, malgré ses meilleures envies, se contentait d'un serrement de main et d'un : Au plaisir de vous revoir, Mademoiselle !.....

— Grand bête, lui dit-on dès que nous fûmes dehors. Tu ne vois donc pas que Clo-Clo en

pince pour ton museau? Et puis sais-tu bien, vil infect, que tu fais honte à la tenue que nous portons tous? Allons, houst! tu vas rentrer chez Florence, nous t'attendons à l'*Artistic* : tu as cinq minutes pour obtenir un rendez-vous de Clo-Clo. Demi-tour et *des jambes* !

Marty, effrayé à en trembler, mais néanmoins flatté de s'apercevoir qu'on avait bien deviné l'intérêt que lui portait la jolie brune, n'avait, en subordonné obéissant, qu'à exécuter un ordre aussi catégorique. Les doutes qu'il eut pu avoir au sujet des sentiments de Clo-Clo à son égard étaient loin : on venait de le lui affirmer : elle en pinçait.....

Prestige des galons, du sabre et des ors ! Et puis, ma foi, soi-même on ne se présente pas trop mal..... Marty savourait un ineffable bonheur émoustillé encore de fierté et aussi de beaucoup d'espoir.....

Clo-Clo promit tout ce qu'il voulut.

Pour le dimanche suivant à quatre heures..... On dînerait, on irait au théâtre..... Marty était riche : maman avait garni la petite poche à fermer du porte-monnaie au moment du départ tout attristé de larmes.

..... Jeudi, vendredi, samedi. Ce furent des jours bien longs, bien préoccupés pour le pauvre amoureux. Les journées, si pleinement utilisées pourtant, laissaient peu de loisirs aux réflexions. La plus grande peur fut qu'à la lecture des ordres journaliers l'officier de service n'annonçât un jour : « Marty, deux ou trois consignes ; tel motif. »

Etre consigné ! Devoir rester à La Cambre le dimanche, ne pas être au rendez-vous de Clo-Clo !

Ce malheur n'arriva pas.

Mais ce fut Clo-Clo qui se fit attendre. Jusqu'à cinq heures le pauvre Charles, étonné d'abord, puis inquiet, puis désolé — jamais furieux — resta consciencieusement à examiner toutes les femmes qu'il voyait s'approcher, puis passer, s'en aller.....

Il se décida à aller chez Florence : Clo-Clo était sortie comme d'ordinaire vers trois heures. Et Marty, ne comprenant rien, décidément pris de peur qu'il ne soit arrivé quelque chose à la jeune fille se mit naïvement à sa recherche. Il tourna longtemps dans le même cercle des rues fréquentées du centre de la ville, fit et

refit le long trajet des boulevards, n'osant pas s'écarter par crainte de s'égarer. Rien !

Enfin, à huit heures, navré, éreinté, il remonta vers Ixelles et rentra se coucher, prétextant qu'il était malade à ceux qui, punis, n'avaient pu sortir et s'étonnaient de le voir revenir si longtemps avant la sonnerie de la retraite.

Il dut rêver des rêves affolants.

Au lever, le lundi matin, les premières paroles qu'on lui dit furent pour lui donner des nouvelles de Clo-Clo : elle s'excusait.

Pourquoi ? Comment ? — Elle n'envoyait aucun détail. C'était un ancien, un de ceux de l'autre soir, Lagayrie, précisément celui qui avait parlé bas à Clo-Clo, qui apportait les excuses, mais sans commentaires.

Et le pauvre garçon n'eut jamais osé demander, interroger : Lagayrie paraissait si solennel et traitait ce négligeable infect qu'il était, lui, Marty, avec tant de hautaine supériorité !

D'autres dimanches et d'autres mercredis passèrent. Et il y eut d'autres rendez-vous auxquels parfois vint Clo-Clo et auxquels fidèlement toujours se trouvait Charles. Il leur

arriva d'aller dîner ensemble et, au moment du dessert, surgissaient Lagayrie ou d'autres ; malgré que Clo-Clo en eût l'air désappointé et que Marty en fût cordialement furieux, on faisait bon visage, ils sortaient tous ensemble et la soirée qu'il avait rêvée toute de délicieuse intimité se passait en bande nombreuse et bruyante. Souvent même Clo-Clo les accompagnait dans le tram qui les ramenait à La Cambre et le pauvre amoureux n'avait pas même la consolation d'oser l'embrasser devant les anciens qui, eux, ne s'en faisaient pas faute.....

Parfois Clo-Clo lui écrivait. Lui, il envoyait presque chaque jour une lettre tout imprégnée de savoureuse tendresse et il émiettait un peu de son cœur dans toutes ces enveloppes.

Mais Clo-Clo écrivait d'autres lettres encore et celles-ci plus fréquentes. Les anciens, Lagayrie surtout, les recevaient ces mignonnes pattes de mouche en débandade sur de petits feuillets roses. Et puis Lagayrie et les autres recevaient aussi de Clo-Clo d'autres choses qu'elle ne donnait pas à Marty !

Car Clo-Clo était ce que nous appelions une

« femme de promotion ». Le képi galonné des fringants cadets de La Cambre, les épaulières en ganse d'or, la tunique coquette, les bandes de drap rouge et les éperons qui sonnent en ayant l'air de rire lui avaient tourné la tête et le cœur.

Un élève de l'Ecole, qui fût-il, du moment qu'il l'égayait de ses propos farceurs, qu'il ne lui ménageait pas ses manières sans façons, qu'il parlait savoureusement l'argot de la « boîte » dont elle possédait aussi bien qu'eux tous le pittoresque répertoire et du moment qu'il se sanglait dans le pimpant uniforme, réalisait son idéal d'amour. Mais, en bonne militaire, elle avait aussi bien le sentiment très profond du respect de l'ancienneté que de l'esprit de corps.

« Femme de promotion » elle enveloppait dans une égale tendresse tous les « anciens » d'une année : aux jours de sortie les consignés malchanceux avaient la consolante pensée de la savoir en bonnes mains amies..... Mais elle se fut bien gardée d'une familiarité trop sensible envers un « infect » : leur temps viendrait un jour.

Et puis, si pour complaire à un de ses amis,

elle avait à jouer son rôle dans une comédie qui devait berner un pauvre Marty quelconque, Clo-Clo donnait les rendez-vous qu'on lui faisait donner et écrivait les lettres qu'on lui dictait.

Bonne fille, parfois elle prenait en pitié l'infortuné naïf qu'elle trompait. Il lui arriva d'accorder en cachette un baiser non prévu dans les programmes — et ce baiser avait une sincérité pleine d'émotion — ; et aussi elle risqua parfois des reproches auprès de ceux qui l'obligeaient à se rire ainsi d'un pauvre amour qui somme toute, la touchait :

— Oh ! là, là ! Veux-tu mon mouchoir, Clo-Clo ? ça forme le cœur. Nous brimons pour la tête quand nous sommes dans la boîte. Ici au dehors c'est pour le cœur.

..... Charles Marty aima vraiment Clo-Clo pendant une année et n'en obtint que de menteuses promesses.

Quand, à son tour, il fut devenu ancien, il se moqua bien d'elle. Mais il retourna avec les autres chez Florence et il connut les privilèges auprès de Clo-Clo que Lagayrie et les autres avaient connus avant lui....

PAUL ANDRÉ.



A JEF LEEMPOELS.

SON TABLEAU « ENIGME ».

*Sous le gorgerin d'or aux rares pierreries
Tremble l'ambre laiteux d'un sein vierge dardé :
De la chair on se crée un paradis gardé
Par nos chastes yeux purs en saintes rêveries.*

*Le beau front souverain, hors du flux qui l'inonde
Qui libre sur les bras épanche deux flots d'or,
D'une fauve clarté qui s'épand du décor,
S'auréole au vitrail. Et, nouvelle Joconde,*

*La Femme au corps issu des blondes Walkyries,
Sûre posant l'Enigme en l'adorable éclair
De son regard divin, radieux d'azur clair,*

*Dont brûle notre sang en chaste volupté,
Dresse au rayonnement de ses splendeurs fleuries
L'ardente floraison d'une entière beauté.*

23 Mars 1897.

ARTHUR SOUCHOR.



DE L'AMOUR A LA MORT.

*J'ai vu dans le néant crouler mes songes vains,
J'ai vu s'évanouir mes sereines chimères
Et fuir le vol léger de mes bonheurs divins :*

*Et me voici baigné de mes larmes amères....
Où sont nos fleurs d'amour, nos fleurs aux doux pistils ?
Où sont nos voluptés, nos transports éphémères ?*

*Nos aveux, nos serments, nos baisers, où sont-ils ? ...
Las ! où donc êtes-vous, extases infinies,
Chastes ravissements, enivrements subtils !*

*Aveux balbutiés, languides harmonies
Qui berciez le sommeil de nos deux âmes sœurs !
Longs soupirs qui mouriez sur nos bouches unies !*

*Etroits enlacements de ses bras caresseurs !
Frôlements veloutés de ses lèvres rosées
Qui sur mon front pâli répandiez vos douceurs !*

*Chauds frissons de ses mains dans les miennes posées !
Sourires et rayons de nos tendres amours !
Joyeux soleils ! parfums troublants ! fraîches rosées !*

*O mon espoir fragile, ô mes bonheurs trop courts !...
Vous voilà donc tombés aux éternels abîmes,
Vous voilà donc enfuis et perdus pour toujours !*

*Adieu, jardins où tant de fois nous nous assîmes,
Edens de quiétude où nous rêvions tous deux,
Pays de l'Idéal dont nous foulions les cîmes !*

*J'ai quitté vos sentiers sans retour, — et loin d'eux
Je sens mon cœur si triste et mon âme si lasse
Que j'appelle en pleurant la mort aux bras hideux.*

O mort ! viens me baiser de tes lèvres de glace !

FRANZ ANSEL.





GANGRÈNE MONDAINE (1).

Une épouvantable malédiction
pèse d'ores et déjà sur une génération
qui n'est pas encore sortie
du néant.

JOHN HENRI MACKAY.

Adolphe va partir pour Ostende.

Dans la salle d'attente, silencieuse, où des voyageurs, accablés par la torpeur envahissante de la matinée se sont laissé aller insensiblement à une quiète somnolence, où d'autres lisent, il s'est laissé tomber, songeur, sur un fauteuil, le regard perdu dans les volutes bleues qui montent de sa cigarette...

Sa pensée est pleine de la maîtresse qu'il a laissée au lit. Ses yeux, caressent son visage ; comme tantôt, il la voit déjeter la couverture tiède, avec la privauté qu'ont les amants de

(1) Fragment.

longues nuits, lui mettre les bras autour du cou, creusant ainsi, dans cette attitude amoureuse, la coulée plus profonde entre les seins opulents, réceleurs d'inéluctables attirances aux fauves étreintes, et il l'entend qui lui dit, avec mille caresses dans les yeux, mille séductions dans la voix : « Tu me rapporteras quelque chose, dis, à ton retour ? »

Ses yeux l'avaient si profondément remué, lui avaient promis tant de tendresses qu'il avait accordé tout. Il se plait ainsi à songer à elle et son sang fiévreux de sensuel lui fouette les tempes; l'haleine de la jeune femme brûlant son visage et cette capiteuse odeur de chair, affolante, irrésistible; sa poitrine blanche et grasse écrasée contre la sienne; ces câlineries inoubliables, toutes ces multiples sensations délicieuses lui avaient enlevé toute conscience, par la griserie de leur hypnotisme.

Elle lui avait arraché la promesse d'un bijou de grand prix. Quelques paroles lui tintent encore à l'oreille, obsédantes et qu'il se rappelle avoir ouiës dans ce moment-là : « Si tu ne tiens pas ta promesse, je ne serai plus tienne ! »

Ces mots, il n'ose en peser le sens brutal; il

n'en conçoit que trop clairement la cruauté.

C'est une femme comme les *autres*, mon Dieu, oui ! —

Et elle savait — oh perversité des femmes — que le gommeux qui l'a possédée, bravache auprès des autres, ramperait à ses pieds, pour obtenir une caresse.....

A présent que le calme l'a repris, sans se l'avouer il se repent peut-être de sa promesse, tout ce qu'il a sur lui d'argent lui paraissant insuffisant pour la tenir.

— Mais au fait, pensa-t-il, ma mère n'est-elle pas à Ostende ?

Sa mère qu'il a cognée, un soir, qu'il a battue comme plâtre, bestialement, avec dans la gorge des sons gutturaux inarticulés ; invectivée d'ignoble façon, parce qu'elle lui refusait des sous, donnera bien quelques billets, maintenant qu'elle craint son fils, qu'elle le fuit.

— Parbleu, elle est ma mère pour quelque chose ! Conclut-il.

Sa mère ! Quel blasphème, une femme qu'il a rouée de coups. L'est-elle bien ? Son cœur a-t-il jamais brûlé d'amour maternel ? Et puis il se souvient : n'a-t-elle pas laissé chez elle,

à l'abandon des gardes malades, une nuit qu'elle est allée au bal, sa fille en danger de mort ? Et la mort de cette enfant, a-ce été un tourment pour elle ? Non, on ne cogne pas une mère ! Son bras ne se serait jamais levé, jamais la menace ne serait tombée de ses lèvres. Il n'aurait jamais eu l'intuition de pareils crimes.

Ce furent-là les idées qu'il remua pendant tout le trajet dans son cerveau.

* * *

Adolphe descendit à Ostende et se dirigea vers la villa de sa mère.

— Madame est partie depuis ce matin, elle ne reviendra que dans huit jours ! La domestique qui lui ouvrit avec ces mots reçut un juron en pleine figure. Il fit irruption dans les chambres, serrant les dents de rage, crispant les poings, laissant la fille interdite d'entendre ses blasphèmes.

La mère, avertie de la prochaine arrivée de son fils, évitant le plus possible les rencontres entre eux, presque certaine d'une demande d'argent, redoutant ses façons de bateleur, avait cru prudent de partir le même jour.

La colère lui enlevait la réflexion. Il faillit casser de sa canne tous les bibelots des meubles et les assiettes en Delft moderne appendues aux murs. Il eût voulu voir cette *femme*, il l'aurait frappée. Pourtant, il lui fallait de l'argent, à tout prix.

Ah, ce bijou !

Il commençait de s'accuser de faiblesse, il se trouvait bien ridicule de faire pareil scandale pour *elle*. Mais ses paroles lui revinrent à la mémoire comme pour mettre fin à cette rage vaine : « Si tu ne tiens pas ta promesse, je ne serai plus tienne ! »

Oh, pour le coup, à ce glas de son amour, il se fût mis à pleurer, comme un imbécile, oui !

Il importait d'en trouver, de l'argent. Ce serait d'un pas si léger, si sautillant et le cœur gonflé de tant de joie qu'il repartirait, qu'il aborderait sa porte, ce serait si bon de la retrouver là-même, lui prendre le poignet et y glisser le bracelet, impatient de tomber dans ses bras !

La rage le reprit. Il crocheta les armoires. Mais tout était vide. Oh, qu'il comprit alors

sa faiblesse, son impuissance, l'empire que sa maîtresse exerçait sur lui ! Il resta là, prostré, écrasé sous cette déception. La maison était silencieuse, — ce silence l'énerva. Du dehors lui arrivait l'incessant roulement des omnibus et des équipages. Le bruit l'attirait, il lui fallait côtoyer cette fièvre mouvementée qui s'harmonisait avec son excitation nerveuse. Il songea peut-être à se jeter à corps perdu dans la gogaille, avec des femmes au côté, au milieu des autres débauchés, ses amis ; mais la débauche, il le sentait, n'aurait point été le remède excessif qu'il fallait à la sourde rage intérieure qui lui crispait le cœur et qu'une légère détention de nerfs eût fait devenir de la tristesse immense et lente à s'apaiser. Il se promena sur la digue, aux prises avec son tourment. Puis, il se souvint des années précédentes. Jadis il trouvait une distraction pour ses loisirs, assis à la terrasse d'une taverne, à voir passer les élégantes horizontales ou à laisser errer son regard sur la plage, — aux heures du bain, s'amusant du spectacle des femmes corpulentes barbotant dans les flots et offrant, aux yeux curieux, leurs massifs abatis. Cela don-

nait, entre une cigarette et un verre d'absinthe, matière à une foule de réflexions, à ce désœuvré. Aujourd'hui, dans cette foule qu'il rencontre, personne ne l'intéresse plus. Il ne s'occupe guère des regards de ceux qui cherchent à croiser le sien pour échanger un coup de chapeau.

La tête brûlante, il marche comme un inconscient. — *De l'argent!* voilà ce qui est écrit en lettres de feu dans la pupille de son œil. *C'en est fini de tes amours avec ta belle!* voilà ce que lui ricane son cœur. Il lève la tête : le hasard l'a mené devant le Kursaal. Illuminé d'une idée subite, il hâte le pas, se redresse, décidé. Un frêle espoir le ranime, il ira jouer ! Il peut perdre, il peut de même gagner ! Mais bah, vogue la galère, advienne que pourra !

* *

Il entra au Kursaal. Il brûlait maintenant de jeter son or sur le tapis vert. Le flegme blasé des joueurs lui avait déjà donné son vernis. La salle de jeu était vide à cette heure. Un croupiér qui s'y trouvait seul le reconnut et lui jeta, avec sa blague de Bruxellois :

— Ah, tu nous reviens donc, M'Sieur ?

Sans s'occuper davantage de son interlocuteur intéressé, Adolphe lui adressa un salut familial, alla s'asseoir dans la salle contigüe du café et attendit fébrilement les joueurs.

En pénétrant dans cette salle de jeu, il savait que là allaient se dérouler les phases successives de son drame intime ; il savait qu'il y trouverait son épilogue et c'était au hasard qu'il laissait le soin de le lui faire, bon ou cruel ! Il connaissait de longue date l'oppression de cette atmosphère, faite de lancinante angoisse et de joie exultante. Peu lui importait d'en sortir autrefois le gousset vide — n'ayant d'amante que la femme de rencontre. L'argent disparaissait en régals et en galanteries. Sa mère, alors, était là pour réparer les brèches de sa bourse, de temps en temps.

Puis était survenu ce soir, où, après avoir festoyé en compagnie d'odalisques et de gilets en cœur, il s'était montré à elle ignoblement ivre avec des allures qu'il prenait vis-à-vis des filles. Il était venu lui demander de l'argent encore mais elle était restée inébranlable dans son refus et il l'avait souffletée, lui, l'efflanqué, en vacillant ridiculement sur ses jambes, comme un affreux pantin.

C'était désormais fini entre eux, depuis cette soirée que plus rien n'effacerait de leur mémoire. La mère s'était révoltée, elle aussi, et il ferait beau la voir aller dans son tiroir pour venir en aide à son fils ou satisfaire à ses caprices.

* * *

Dans la salle voisine le bal battait son plein. Les éclats de voix joyeuses, l'effréné sautille-ment cadencé qui lui parvenaient ne le tiraient point de ses réflexions. Il avait vu passer, sans que son attention ne se fut fixée sur aucune d'elles, chaperonnées par leur maman, des jeunes filles, jolies à croquer ou laides à faire peur, opulentes ou émaciées, gracieuses de la beauté du diable ou longues comme des jours sans pain, qui venaient chercher un mari dans ce milieu hétéroclite où l'homme droit coudoie l'aventurier, où le décavé enlace la vierge, où l'horizontale se donne un brevet de vertu, où le chevalier d'industrie serre la main de l'officier.

* * *

Le jour était tombé.

Quelques personnes se trouvaient depuis un

moment dans la grande salle de jeu, d'où partaient leurs voix bruyantes. Adolphe se leva et alla se joindre à elles. Il reconnut pour l'avoir vu là les années précédentes, un vieux monsieur à la boutonnière décorée d'une rosette. Dans ce lieu de liaisons faciles, on renoua aussitôt connaissance. A quelques pas de lui, un Allemand aux cheveux roux, à la voix avinée discutait avec un Français goguenard dont la main faisait danser des pièces sonnantes dans la poche de son pantalon.

Il y eut bientôt une quinzaine de personnes. Les joueurs se rangèrent autour du billard où s'entama une première partie de « poule à la baraque ». On criait les enjeux; parfois par dessus les éclats de voix, s'entendait le bruit métallique de l'argent qui ruisselait aux mains du banquier.

Puis, il se faisait un silence subit.

Adolphe avait pris une queue, l'avait soulevée et tâchée et était venu jeter aussi sa pièce sur le tapis. Les mises s'accumulaient, accompagnées des cris : *rouge — bleu — noir*.

— Rouge, s'écria-t-il.

D'un geste large, le banquier tendit le

râteau à l'argent déposé, qu'il ramena à lui. Un joueur prit position au billard, mesura du regard la distance, pointa et d'un coup sec chassa la bile qui vint rouler sur la plaque de métal creusée de godets. Elle tournoya sur elle-même, côtoya un trou noir, faillit choir dans un bleu, revint à un rouge et enfin y glissa, avec mille hésitations angoissantes.

— A qui les rouges ? demanda d'une voix stridente le croupier, et le banquier, qui d'un coup d'œil avait évalué les nombreuses mises sur le rouge, répéta mélancoliquement. — A qui les rouges ?

Adolphe avança la main, sa mise se trouvait doublée. C'était humble, vingt francs, mais la soirée s'annonçait heureuse.

Ce fut le vieux monsieur à la décoration qui succéda au premier. Adolphe le savait excellent joueur, prédisant avec une étonnante perspicacité les coups qu'il allait faire et qu'il avait l'habitude de faire connaître à ses voisins. Il avait choisi le noir et son horizontale avait mis sur le noir un fort enjeu. Le noir donnait cinq fois la mise.

Adolphe fit rouler deux louis sur le tapis

en poussant un noir résolu. Il avait pourtant le cœur tenaillé.

Le noir sortit. Les gagnants n'étaient qu'à trois.

Le banquier tendit deux billets de cent francs à Adolphe. Jamais la chance ne lui avait souri de si belle façon. Il mit cette fois cent francs sur le rouge. La victoire le rendait audacieux.

Le rouge ne sortit pas.

Ce fut une déception au milieu des succès récents. La fièvre le gagnait, maintenant — cette fièvre qui ébranle les nerfs, épuise, pousse les uns au suicide, les autres au crime.

Et il perdit encore son enjeu. Ses yeux devaient avoir un éclat étrange car il sentait le regard fixe de sa voisine peser sur lui. Le vieux monsieur pointait, il avait lancé un *noir* ! à sa coquette.

Adolphe jeta un billet de cent francs sur le noir. Il voyait le désastre proche, la déveine des autres années le reprendre. Pile ou face, alors, tout ou rien !

Pourquoi subir une agonie lente, pourquoi cette retraite pied à pied qui fait plus cruelle la défaite ?

Le noir sortit.

Ces gains et ces pertes, tour à tour, le brisaient ; le sang lui battait les veines à coups précipités, il sentait son cerveau se congestionner, et apercevant qu'il était considéré du coin de l'œil, il tâcha de maîtriser ses émotions, se composa un visage. Ses yeux rencontrèrent ceux du croupier qui semblaient vouloir lui dire : « Ça va donc ? Y aura-t-il du pourboire ? »

Le monsieur décoré quitta le billard pour faire place à un blondineau, frais échappé du collège.

Adolphe cria « rouge » en mettant cinquante francs. Il gagna. Il se dit qu'il fallait cesser, de crainte de reperdre, mais il n'en eut pas le courage. Et puis, ne lui fallait-il pas un bracelet d'or superbe, constellé de brillants ?

Il jeta cent francs en pièces de cent sous sur le billard.

Le banquier en les tassant par rouleaux lança puissamment :

« Allons ? A qui donc cette ferraille ? A qui ? »

Il avait pointé le bleu, il ne sortit pas !

Il étouffa un cri de colère spontané. C'était d'un coup revenir à la réalité ! Autour de lui,

on s'agitait. Les uns riaient, les autres se frottaient les mains. D'autres regardaient, soucieux ou tristes. De jeunes mariés, qui s'étaient placés près de lui, avaient risqué un beau louis tout jaune, ils l'avaient perdu. Devant leur chagrine déconvenue, il leur avait soufflé dans l'oreille « Malheureux au jeu, heureux en amour ! »

Amère ironie ! Si la chance le favorisait, il pourrait encore partager la couche de sa maîtresse ; la déveine le reprenait-elle, il avait une dernière fois imprimé un baiser sur ses lèvres !

Il jeta rageusement cent francs sur le tapis.

Noir !

C'était un coup suprême. Noir sortit. Le banquier lui jeta d'une main nerveuse cinq cents francs. Adolphe se raidit contre l'émotion. L'angoisse, qui n'avait cessé de l'assaillir, ce soir, l'avait brisé.

Il glissa cet argent dans ses poches, fébrilement, et voyant les yeux fixés sur lui, il l'y serra avec précaution. Il lui semblait que les gens de l'entourage avaient des mines peu sûres, il avait peur que cet argent n'éveillât une jalousie mauvaise, qu'on ne lui volât cet

or qui lui avait coûté d'anxieuses sueurs.

Il se forçait au sourire et ne pouvait que ricaner.

La scène d'amour du matin se présenta à son esprit, il eut un débordement de joie, il eût presque pleuré de cette immense tendresse qui l'envahissait. Il oublia l'endroit, les personnes environnantes et murmura comme ivre : « Je la garderai ! A moi seul ! »

Il s'en alla, titubant. Il avait hâte de se trouver au grand air marin pour y soulager son cerveau oppressé par l'atmosphère de cette salle de crises.

Dans les blanches ténèbres de la digue s'allongeait sa silhouette maigre avec quelque chose d'insolite dans la démarche. Il s'appuya quelques instants au garde fou pour rêver devant le fantastique échevellement de la tourmente sous la frigide clarté de la lune, et se reposa l'esprit à entendre les plaintives mélodies qui montaient dans la nuit.



D'affreuses hallucinations hantèrent son sommeil.

Brusquement il sauta sur son séant. Il avait vu en songe sa *femme* aux bras d'un autre. Très nettement il l'avait vue, le buste nu noyé dans ses cheveux, s'abandonnant, frémissante...

Et cet homme aussi, il l'avait reconnu. C'était son père !

Son père ! Un dépravé, encore, car depuis des générations le sang ancestral, le sang qu'il portait, lui, progéniture déséquilibrée, était usé. Il vit trouble. Son père ! Mais c'était impossible, cela !

Oh non ! Tous, mais pas lui !

Il arpenta follement sa chambre, il évoqua l'image de ce père, la suppléant de ne pas profaner sa maîtresse.

L'hallucination le fit croire au fait. Il attendit, tenaillé par les transes, que le jour parût pour sauter dans le premier train en partance pour Bruxelles. Son séjour au bord de la mer, il le différerait.

* * *

Il rentra à Bruxelles.

Il avait acheté le bracelet le plus beau, espérant que ce serait un lien indissoluble entre

eux. Si elle savait, se dit-il amèrement, ce qu'il m'a coûté d'heures mortelles, ce bracelet, comme elle m'aimerait ! Et pourtant ce fut le cœur plein d'anxiété qu'il sonna à la porte de sa maîtresse.

Elle était sortie avec un monsieur assez vieux déjà, lui dit la servante.

Pour cacher les larmes qui montaient tout-à-coup à ses yeux, il entra et monta à sa chambre. Il se laissa choir dans un fauteuil et la tête dans les mains, il pleura abondamment. C'était une douleur silencieuse, maintenant, devant tout l'effondrement des illusions chéries ; le songe imposait sa réalité.

Longtemps il resta là, prostré, muet, abîmé dans sa peine ; les pleurs le soulageaient. Il ne se sentait plus la force de maudire celle qui le torturait ainsi à plaisir.

Avec un vieux monsieur déjà ! lui avait-on dit.

Ces mots le souffletaient.

Alors lui revint la mémoire du rêve. Ce vieux monsieur serait donc son père ? Il eut une douleur affreuse à se l'imaginer.

Maintenant il eut peur de le voir entrer avec elle, de se trouver face à face avec lui.

.... Des pas s'entendirent dans l'escalier. Il leva la tête. Il se sentit défaillir, toute énergie l'avait abandonné. Oh, il aurait rampé, il le savait.

La porte s'ouvrit. Elle était seule et ne parut pas étonnée de le trouver là. Brusquement il se leva, écarta un rideau de la fenêtre et regarda dans la rue.

Le présage avait été vrai; il vit son père qui s'éloignait. Il comprit qu'entrés ensemble, la servante les avait avertis de sa présence.

Le sang lui monta au visage, quand il la vit debout devant lui; calme, souriante, l'infâme.

— Eh bien, qu'elles sont ces façons? Qu'y-a-t-il? Pourquoi ce retour de Monsieur? Mais parle donc!

Elle voulut s'asseoir sur ses genoux.

Alors, superbe dans sa colère d'homme outragé, il prit le bracelet, le lança violemment contre le parquet et le broya frénétiquement sous son talon. Il lui cracha à la face:

— Tenez! salope, voilà ce que j'en fais, de vos brillants! Allez en demander à l'autre, maintenant!

Elle eut un grand cri et un geste affolé pour

l'arrêter. Adolphe, rugissant comme un insensé avait piétiné pulvérisé, le bracelet et sans lever les yeux sur celle qui fut si longtemps sa passion aveugle, il se précipita dans l'escalier et vint s'affaler, sanglotant d'une douleur sans bornes, sur un banc du boulevard enténébré, où une femelle du ruisseau vint lui offrir, caressante, son amour pour une pièce blanche.

EMILE VAN HEURCK.



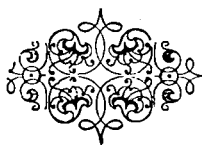


POÉSIE.

*J'étais seul, dans le bois, par un beau jour d'été ;
Je respirais l'air pur, rempli de volupté.
Assis, sur le gazon, au pied d'un chêne antique,
Je voyais et songeais, triste et mélancolique.
Les oiseaux entonnaient un merveilleux concert,
Les arbres étalaient un feuillage tout vert ;
Tout était calme et paix dans ce séjour si sombre ;
Pas de clarté du jour, partout rien que de l'ombre.
Non loin de moi, coulait un tout petit ruisseau,
Des « Ne m'oubliez-pas » croissaient au bord de l'eau ;
Dans l'onde pure et calme, une gaie allouette
Venait de se baigner pour faire sa toilette.
Et moi, je m'écriai, plein d'admiration,
En voyant la beauté de la création :
« Oh dieu ! Qui donc a fait que le ruisseau murmure ?
Qui donc a pu donner à l'arbre sa ramure ?*

*Qui donc a fait chanter les gais hôtes des bois ?
Qui donc les a dotés de leur charmante voix ?
Qui leur a commandé de faire un nid ensemble ?
Qui peut les réchauffer quand l'hiver les rassemble ?
Qui donc a pu donner à l'humble violette
Son suave parfum, sa corolle coquette ?
Qui peut pousser l'abeille à récolter son miel ?
Qui fait que le soleil éclaire tout le ciel ?
Qui fait que le frelon de fleur en fleur bourdonne ?
Qui fait que tout est beau ? Qui fait que tout rayonne ?
Qui donc a fait la nuit ? Qui donc a fait le jour ?
.
Une voix, tendrement, me répondit : « L'Amour !*

PAUL BURVENICH.





LES TROUPEAUX.

*Avec les mouvements des houles, au lointain,
Par les matins, fougueux sous les voûtes tragiques
— Tels, voici les troupeaux, aux plaines léthargiques,
Tourmentés et compacts, parmi l'herbe et le thym.*

*Ils vont, vers la splendeur du grand ciel levantin,
Toujours, aux horizons décevants et magiques;
Et, pour les exalter de ses cris énergiques,
Un berger les conduit, poétique et hautain.*

*— Voici passer en moi les troupeaux des Pensées,
Parmi les ouragans des rages insensées,
Vers le noble Idéal, qui recule et qui ment....*

*Et je suis le berger, hanté de ce mensonge,
Conduisant ces troupeaux, infatigablement,
Par les champs du Futur et les plaines du Songe!*



CHANSON D'AUTREFOIS.

Pour la Mie.

*Tu seras-veux-tu ? — la chatelaine,
Moi, le ménestrel : l'enfant bellâtre,
A ton vieux rouet, file ta laine ;
Je chante l'amour, au coin de l'âtre.*

*Ma voix va conter, grave et touchante,
Pour charmer ton cœur, quelque complainte
Au bruit du rouet : ron ! ron ! qui chante,
Du rouet qui tourne et dit sa plainte.*

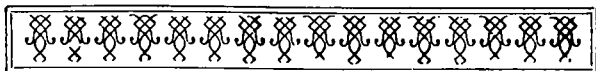
*Ta lèvre sourit, incarnadine,
Et le jour s'envole en heures brèves.
— Ron ! ron ! le rouet chante en sourdine,
Tourne, tourne et toi, l'enfant, tu rêves !*

*Un rideau de soir tombe aux croisées.
... Voici le vitrail blanchi de lune;
Quittant le fuseau, tes mains lassées
Pendent en repos : j'ai baisé l'une!*

*En as-tu rougi? oui, ta main tremble.
— S'endort le rouet! s'endort la laine! —
Viens! nous apprendrons l'amour ensemble :
De doux ménestrel à chatelaine....*

CHARLES VIANE.





SUPPLICATION.

*Femme, je veux savoir pourquoi,
Je suis maltraité de la sorte.
Comme un vieux chien, frappé par toi,
Tu me mis hier à la porte.*

*A la tête, tu m'as donné,
Des coups sanglants, vois, je les porte ;
Mais déjà je t'ai pardonné
Et je viens pleurer à ta porte.*

*Mon crime est de t'aimer en fou
Pour moi tu ne peux être morte,
Je veux ton amour malgré tout
Je le réclame à cette porte.*

*Tu te moques de cet amour,
Par lui je meurs mais peu t'importe !
Tu t'en repentiras le jour
Où je serai mort à ta porte.*

*Réponds vite à ton pauvre amant
Qui demande miséricorde,
Rends lui ton cœur toujours aimant
Et de grâce ouvre lui la porte.*

*Mais de ta haine, je suis las,
Mon sang jaloux chauffe et s'emporte,
Ouvre bien vite ou tu mourras
Quand tu franchiras cette porte.*

MARCEL MAUR.





CHANSONS SENSUELLES⁽¹⁾.

I.

JE TE VEUX.

*De tes présents je n'ai que faire
Et je suis las de tes serments.
Mes désirs, je ne puis les taire
Désirs farouches et déments.
Je suis fou de tes brunes tresses.
Oh ! me baigner en tes cheveux
Et te griser de mes ivresses !
Ta chevalure, je la veux.*

*Parfois ton regard plein de flammes
S'aiguise de désirs ardents.
Jamais pourtant tu ne te pâmes
Et j'ai mes lèvres sur tes dents.
Tes yeux en vifs éclairs fulminent
Quand tu halètes les aveux.
Je tremble quand ils s'illuminent :
Tes yeux étranges, je les veux.*

(1) D'un recueil à paraître prochainement.

*Ta bouche de belle andalouse,
Prometteuse de voluptés;
Ma bouche avide la jalouse.
Tes baisers, je les ai comptés.
Toujours tu me dis que tu m'aimes,
Jamais tu ne combles mes vœux.
Cesse ces mots, toujours les mêmes :
Ce sont tes lèvres que je veux.*

*Lorsque dans mes bras tu défailles
Tes grands yeux meurent lentement,
Tes seins palpitent, tu tressailles
Et c'est un doux enchantement.
Je veux tes yeux, je veux tes lèvres
Que j'écrase en baisers nerveux,
Je veux ton corps vibrant de fièvres
Et je t'aurai, car je te veux.*

II.

IVRESSE DE CHAIR,

*Ma bouche de la tienne avide
S'agrafe à tes lèvres, souvent.
Et mes baisers je te les vide
Goutte par goutte, savamment.
Car tout ton être se ravive
Sous mes attouchements ardents
Quant tu sens aspirer mes dents
Vers ta salive.*

*Je voudrais que toujours tu vives
Vibrante, entre mes bras nerveux,
Te roulant en détentes vives
Dans les flammes de tes cheveux.
Vainement tes esprits refoulent
Tes appétits impérieux.
Et je vois en flots furieux
Tes seins qui houlent.*

*D'un tas de parfums tu me grises,
Parfums traîtres et capiteux.
Mais malgré cela dans nos crises
C'est toi que je hume avant eux.*

*Ces odeurs ne valent pas celles
Qu'exhale ton corps expirant
Quand ma bouche va délirant
Sous tes aisselles.*

*Veux-tu nous reprendre, maîtresse,
Nous éniivrer de pâmoisons,
Cherchant d'inédites caresses
Sans nul souci de trahisons?
Laisant loin de nous les contraintes
Nous nous aimerons violemment,
Prolongeant l'ivresse, âcrement,
De nos étreintes.*

OLYMPE GILBART.





UN CRÈVE-FAIM

(ÉTUDE RÉALISTE).

Pour Paul Houyet.

UNE insatiable boulimie lui trouait le ventre. Comme un ribleur ivre, tibulant sur ses jambes vacillantes trop faibles pour porter le poids de son corps, il allait par la solitude morne de la rue assoupie, sous les réverbères dont les lueurs blafardes et louches semblaient narguer sa misère. Chancelant, trébuchant à des achoppements imaginaires, s'accrochant aux murs il revenait vers son gîte.

Sa poitrine se soulevait en un rale hoqueux qui à intervalles réguliers secouait tout son être; de sa gorge serrée s'échappait un gargouillement de gouttière trop pleine, et il éjaculait en grailions épais qui giclaient contre

le trottoir et les murs les glaires striées de veinules sanguinolentes et verdâtres qui semblaient l'étouffer.

Parfois il s'affaissait avec le ahan sourd d'un portefaix trop chargé, mais alors réunissant tout ce qui restait de force en lui, il arquait sa charpente craquante, raidissait ses muscles émolliés, s'agrippait aux murs que râclaient ses ongles, se relevait enfin et continuait à se béquiller péniblement, s'aheurtant à aller crever là-bas en son taudis.

Ah! c'est qu'il se sentait mourir et il ne voulait pas tomber dans le ruisseau et crever là, — tel un chien — au milieu d'un rassemblement de gaupes et de gavroches gouailleurs.

Quand un amas d'immondices s'apercevait au bord de la rue, il se traînait jusque là, fouillant avidement dans ce tas d'ordures exhalant une fétidité de charogne, pour chercher s'il ne trouverait pas un reste de nourriture afflée, corrompue et pourrie que les chiens auraient dédaigné.

Mais rien, rien.

Il habitait dans les combles d'une de ces sales petites maisons dont le délabrement et la

décrépitude bordent les infectes ruelles qui se jettent dans la rue Haute.

Maintenant, à genoux, se traînant à peine il montait, en geignant lamentablement l'escalier qui colimaçonnait jusqu'à sa mansarde.

Il était arrivé au haut de son calvaire.

Ses forces épuisées par ce suprême effort, il s'abattit de toute sa hauteur sur le plancher qui, lugubrement craqua.

Une prostration énorme le tenait couché là, et seul le hoquet agitait ses membres de convulsifs soubresauts.

Rien ne garnissait ce galetas funèbre.

Tout avait été vendu pour éloigner le plus possible la faim rousse, qui lui fouaillait le ventre et tordait ses entrailles : le misérable n'avait pas même un grabat pour reposer dans ce dernier assaut de la vie, sa carcasse dont les os trouaient la peau.

Les murs nus et délabrés suintant l'humidité suppuraient des humeurs verdâtres, s'exhalant en un relent de moisissure qui remplissait l'atmosphère.

Les affres de l'agonie ardaient sa gorge, son cœur et surtout son corps se brisait, se recro-

quevillait sous les rongements et les contractions d'une faim rendue plus terrible après l'affaissement d'une accalmie.....

Tantôt, exoriant le plancher sous ses ongles grinçants qui semblaient vouloir ramener dans leurs raclements quelques mets imaginaires, il se secouait sous la morsure de la faim.

Sa bouche grimaçante, détordue en un rictus affreux mâchonnait le vide; de ses dents il déchirait ses guenilles et sa propre chair qui s'en allait par lambeaux sanguinolents, tintant de rouge l'écume qui filtrait au coin de ses lèvres.

Tantôt, au milieu du leurre des mirages décevants, giroyaient autour de lui les mets les plus délicieux, et en une cruelle et énervante vision il les voyait, il les sentait tittillant son palais et rendant plus terrible l'implacable réalité.

La lune s'était levée et son placide disque, patène blanche, que l'on apercevait par la fenêtre en tabatière qu'elle horizonnaît, semblait ricaner à cet humain qui dans l'esseulement de cette mansarde se tordait, tortionné par les sombreurs et les crispations de l'agonie.

A un clocher tout proche l'heure sonna et le tintinnabulement clair de la cloche paraissait s'élancer folâtement dans la nuit pour railler ce miséreux en lui jettant dans son agonie l'heure de sa mort.

Tout son être, d'abord, s'était révolté contre le sort injuste qui le faisait souffrir ainsi, lui plutôt qu'un autre, et coléreusement, dans le crissement du désespoir il avait maudit le hasard aveugle; mais toute sensation s'était affadie en lui et quand dans l'angoisse de la mort, la dernière affre, le dernier spasme eut secoué son corps il n'eut avant de cracher son âme qu'un regard vide, pour la lune ricanante qui envoyait un rayon blanc et moqueur verdir le teint aduste et bronzé de son visage de misérable claquedent.

ALFRED COUSIN.

Université de Gand.





LE PENDU (1).

Pour Paul La Haye.

*En sa mansarde il s'est pendu
Le pauvre amant de Madeleine.
Avec son âme de pendu
Il a craché toute sa haine.*

*Et la haut, seul et morne il pend,
Vert cadavre qui se balance
Bercé par le rythme dolent
D'une douce et lente cadence.*

*Et l'on voit les rats d'alentour
S'amusant au spectacle de rare
De voir qu'une araignée autour
Du mort tisse un linceul bizarre.*

*En sa mansarde il s'est pendu
Le pauvre amant de Madeleine.*

ALFRED COUSIN.

(1) Extraits de « Heures grises » en préparation.



LA MORGUE (1).

Pour Victor Le Brun.

*Raides, côte à côte alignés
Sur le marbre blanc de la morgue ;
Et de leurs yeux semblant clignés ;
Vingt cadavres gisent sans morgue.*

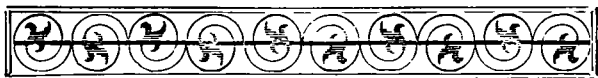
*Et loin, en l'orbite enfoncés
Ces yeux pourris, blanchâtres, ternes
Du fond de ces trous défoncés
Raillent en des regards paternes.*

*Est-ce la joie ou la douleur
Est-ce la faim ou bien l'orgie
Qui en cet endroit niveleur
Ont jetté ces débris sans vie ?*

*O Problème déconcertant,
Et que ces faces grimaçantes
Par leur mutisme rebutant
Cachent aux questions pressantes.*

ALFRED COUSIN.

(1) Extraits de « Heures grises » en préparation.



LES YEUX.

Aux heures de morne déréluction, où mon âme se glace et se flétrit au souffle paludéen de la noire Désespérance, d'éthérés et mystiques regards, dardés par des yeux invisibles, viennent épandre en moi la fluidité de leur clarté rêveuse — tels de subtils rayons de lune en la pâleur frigide d'un paysage hyémal.

Heures trop fréquentes, hélas ! où le flot des amères récurrences me remonte brutalement à la gorge ; heures tragiques et douloureuses des sanglantes vesprées automnales, où l'âme, avec les choses, peu à peu s'empénombre et s'effare ; heures angoissantes, où s'exacerbent la lassitude et la souffrance de broyer d'ahan, en l'ord et abject ergastule, sous la meule sacrilège de la Réalité, la chair fragile de mes Espoirs, de

mes Illusions et de mes Rêves ; heures poignantes, où, les yeux perdus aux splendissantes galaxies, s'avère irrésistiblement l'éternelle inanité des efforts humains à pénétrer au grand Arcane ; heures torturantes enfin, où — tout espoir banni et toute aspiration vers d'inamissibles et supraterrestres félicités — un aigu et lancinant désir m'étreint seul de goûter l'absolu et définitif repos, au sein du Néant libérateur...

C'est alors que, dans l'acmé de l'horreur et de l'épouvante, du fond de ces ténèbres sinistres, où je sens les frôlements hallucinants de la Folie, cette hideuse stryge, je vois poindre vos lueurs aurorales et rédemptrices, ô regards de prodige et d'amour, ô mystérieux reflets d'âmes autrefois aimées, à travers les gemmes des prunelles ! Et c'est un long émerveillement devant la magie pacifiante de vos rayons, coruscants et limpides comme les feux d'un pur diamant, pieux et discrets comme la vacillante clarté d'une lampe en la pénombre recueillie d'un sanctuaire, ou plus atténués encore, comme si la part d'humaine réalité qu'ils évoquent en ternissait le spirituel éclat.

Tous me remémorent des heures anciennes, des heures d'exquis et tendre ravissement, tout imprégnées de charme et de calme mélancolie. Je revois les yeux d'azur pâli de la liliale enfant qui incarna le rêve d'or de mes quinze ans, ces grands yeux si idéalement ingénus et rêveurs, où j'aimais à me mirer, et qui sont clos aujourd'hui sur nos rancœurs et sur nos fanges. Et ce sont parfois aussi — en leur luisance pourtant plus fugace et comme évanescence — d'alliciants regards où pétille le rire, où frémissent de séductrices lascivités, où s'alanguissent de troublantes promesses et de voluptueux désirs. Puis, étrangement attirantes, voici que dans l'ombre palpitent les prunelles de femmes passées dans ma vie comme des visions de songe, un instant entrevues en mes solitaires errances et dont l'âme, en ce furtif frôlement, s'est unie à la mienne par de mystiques et indissolubles fiançailles...

Mais plus despotiquement me subjugent et m'hypnotisent tes yeux fascinateurs, à l'incomparable et surnaturel éclat, ô suave apparition, dont le vibrant souvenir a pénétré l'essence même de mon âme. — C'est en la fulgurance

pourprée d'un fabuleux crépuscule d'automne, dans le décor somptueux d'un grand parc, qu'adornaient les tons flaves et mordorés des feuillages morts, que tu surgis tout-à-coup, et que lentement tu vins vers moi, toute droite, blanche, hiératique, radieuse en l'impalpable auréole dont te nimait le soleil couchant ; et dans le silence et la paix augustes des choses magnifiées, j'attendais, éperdu, le chaste et sororal baiser qui devait m'ouvrir la cité de lumière et de joie dont je venais d'entrevoir les indicibles merveilles. Mais tu passas..., et j'eus alors immensément le sentiment que l'irréparable s'accomplissait. Retombé tout meurtri dans la décevante réalité, j'ai conservé de cette minute d'extase un éternel et résigné regret, et vers la nonpareille splendeur, ô divine En Allée, mes rêves nostalgiquement s'essorrent...

Mais dans la nuit de cauchemars et d'effroi où je stagne, le reflet de ce prestigieux mirage et la vermeille irradiation de ces regards tant aimés sont les lueurs tutélaires, annonciatrices de la prochaine aurore ; et parmi les spectres latitants et les ténèbres vaincues, vers l'azur

souriant de clarté matutine, vers les lointains
d'ors et de feux, mon âme rassérénée s'envole,
et, s'énivrant de l'allégresse éparse en l'infini,
clame un hymne au Bonheur, à l'Espoir, à la
Volupté de vivre....

VICTOR BRIEN.

Avril 1897, Université de Liège.





TRISTESSE.

*Il regardait tomber les feuilles de l'automne.
« Hélas ! le pauvre enfant », disait mainte personne.
« Il est si faible encor ! »*

*Déjà la pâle mort de ses longs doigts l'effleure,
La mort rigide et sombre, — et celle qui le pleure
Ne peut rien à son sort.*

*Car ce n'est pas privé des doux soins d'une mère
Qu'il meurt. Et s'il ressemble à la feuille éphémère,
C'est que Dieu l'a voulu !
De même qu'une fleur au point du jour éclore
Se fâme vers le soir; — de même que la rose
En un jour a vécu.*

*Telle son âme, — belle ainsi qu'une âme d'ange —
Dont l'innocence encor ne connaît notre fange,
Va se fâner ce soir;
Et sa famille en pleurs, qui le plaint, égarée,
Croit déjà que la mort de lui s'est emparée.
Lui ! leur unique espoir.*

*Assis dans son fauteuil, il voit tomber, flétrie,
La feuille par le vent de sa branche ravie,*

Puis se met à pleurer.

*Chaque feuille lui dit : « Voici ta fin prochaine, »
Et lui-même sent bien qu'une funeste haleine
Vient déjà le glacer.*

*Avant que de mourir, fermement il répète
Les doux noms que son âme en s'exhalant, réflète,
Parents — Patrie — Honneur !
Mais le destin fatal vers la tombe l'entraîne,
Ses beaux yeux sont fermés, et sa face est sereine
De même que son cœur.*

.
.

*Pauvre mère ! Pleurez l'enfant que vous enlève
Un sort si rigoureux. Si jamais dans un rêve
Vous croyez le revoir ;
Tâchez de consoler son ombre, reveillée
Par quelque pâtre errant dans la sombre vallée
Alors qu'il faisait soir.*

MAC REEFINS.





DES

« CAHIERS D'UN CARABIN » (*)

VERS LA MORT.

à *Georges Eekhoud.*

UN clair soleil de printemps monte, radieux, inondant de lumière dorée le verger, qu'entourent les bâtiments de l'hôpital, gais, en briques rouges, et toiturés d'ardoise. Il a plu la nuit : le sol des allées est détrempé, et aux fils de fer clôturant les gazons grelottent des gouttes arc-en-ciellées. Des vaches broutent indolemment l'herbe fine, où s'ébat tout un peuple de poules, gloussant, picorant ; par instants, un chant de coq s'élève, clair, dans la vaporeuse brume

(*) Ces fragments d'un livre d'impressions et de nouvelles, à paraître, ont été publiés, épars, dans *La Revue Rouge* et *Le Réveil*. Les croyant susceptibles d'intéresser, peut-être, les Etudiants, le Comité de publication de l'Almanach nous a prié de les réunir et de les revoir à leur intention. Nous l'avons fait avec plaisir. Rod. Squier.

matinale. Les pommiers en fleurs érigent leurs couronnes blanches, et, pendus à des cordes, des linges de couleurs vives sèchent aux premiers rayons d'avril.

Tout là-bas, la ferme de l'hôpital, d'où sortent des meuglements ensommeillés, et la communauté des religieuses, que domine un clocher surmonté d'un coq doré, semblant lancer vers le ciel lumineux sa claironnade joyeuse. Des sœurs en cornette blanche trottent, furtives, longeant les murs; la cloche de la petite chapelle sonne à toute volée, et ses notes claires vibrent et s'éparpillent dans l'air humide.

Les malades, avides de liberté, de ciel bleu, d'air pur, de lumière dorée et de douce chaleur réconfortante, sont venus aux fenêtres. Partout, des figures hâves, aux yeux ternes, coiffées de bonnets de coton, contemplent, collées aux carreaux, l'éveil de la nature, l'éclosion du printemps, la venue de ce matin prestigieux. Ils s'imprègnent de bon soleil et déjà sentent la santé et les forces renaître en eux avec les sèves montantes, tandis que là-bas la voix claire de la cloche leur parle de joie et d'espoir. Et tous ces pauvres cerveaux, appareillant

pour la berge des rêves, vagabondent vers le temps des étés lourds, des capiteuses fenaisons, des moissons dorées et des surabondantes vendanges.....

Soudain, dans une allée, deux brancardiers passent, portant un cadavre dont le linceul imprécise les formes..... Les rêves s'envolent, les illusions s'évanouissent, et les malades, rappelés à la réalité brutale, jusqu'à ce qu'ils aient disparu, les suivent d'un regard de curiosité hagarde;..... et, quittant les fenêtres, oppressés de tristesse, irrémédiablement mélancolisés, ils se replongent dans l'atmosphère morbide, poussiéreuse, — aux odeurs d'onguents, de potions amères et gluantes, — de leur chambre, qu'égaie seul un rayon de soleil, étoilant d'un point d'or le balancier de l'horloge, qui compte la chute inexorable du Temps dans le Néant, et la venue, pour chacun d'eux, du Moment inévitable, fatal.....

(1893).

LES AVEUGLES.

à Florent Bossaerts.

De l'azur infini, le soleil s'épandait en lourdes coulées d'or ; les peupliers qui bordent l'avenue déserte bruissaient à peine sous la brise légère ; une torpeur avait envahi toutes choses, et je regagnais lentement l'hôpital qui dormait là-bas, parmi les arbres, élevant vers le ciel, comme des mains en prière, l'uniforme gracilité de ses ogives. Devant le portail, un jet d'eau s'égrenait en sa vasque moussue, et faisait pleuvoir dans l'eau morte un pluie adamantine de perles frissonnantes.

Au fond de leur jardin que longe l'avenue, les aveugles étaient assis, adossés aux quinconces et à la grille envahie de lierre et de vignes vierges. Les lilas embaumaient l'ombre, des parterres de géraniums éclataient ; dans les allées roucoulaient des pigeons familiers ; de ci, de là, sur la pelouse, de petits moulins et des girouettes oscillaient en grinçant sur leurs tiges ; et parmi les rocailles de la fontaine, une

statuette verdie figeait sa course juvénile. Dans sa rosace gothique, la cristalline horloge de l'hospice tinta deux coups. Et les aveugles sommeillaient, rêvaient peut-être, — au soleil dont la bonne chaleur les réconfortait, leur disait la joie du printemps, de l'azur éternel et des fleurs revenues, — en la paix de l'après-midi que troublaient, seuls, le souffle tiède de la brise languissante en la fraîcheur des frondaisons, des sons de cloche mélancoliques, des chants d'oiseaux très-doux, ou de rares pas furtifs.

Je continuai ma route au long des peupliers ; le jet d'eau me couvrit au passage d'une fine poussière irisée, et je pénétrai dans la fraîcheur un peu humide de l'hôpital, aux longs corridors gais et clairs, — où rôde, obsédante, la vague odeur safranée des pansements, — et où s'élancent, vers les voûtes, des fenêtres en ogives, qui par endroits s'ornent de géraniums rougeauds, ou s'atténuent de discrets rideaux de mousseline à fleurs, trahissant les goûts ingénus des béguines pieuses. — En le lointain des couloirs, des portes gémissaient ; des pas incertains se traînaient sur les dalles sonores.

Par la clarté d'une baie vitrée, je descendis au verger calme. Des vaches blanches, sommeillant dans l'herbe où les pommiers tors avaient neigé des flocons fleuris, et des figures hâves aux fenêtres, regardaient un corbillard s'éloigner en cahotant parmi les arbres. Et je me dirigeai vers la Morgue massive et noircie, aux ogives ramassées, au portail inhiant, et qui semblait guetter là-bas, — son pignon échançant l'azur de sa silhouette plus légère.



Quand je sortis, au couchant, les tristes besognes terminées, la plainte d'une cloche se mêlait aux soupirs du jet d'eau; un pas de femme se perdait, rieur, au détour de l'avenue quiète, et j'aperçus les aveugles, toujours assis dans leur jardin. Mais ils s'étaient rangés, à cette heure crépusculaire, contre les murs de l'hospice, sous les vignes, parmi les lauriers et les orangers en caisses, — tournés vers l'horizon où sombrait le soleil, plaquant ses lueurs d'or bruni sur les fenêtres mornes, semblables, aussi, à des yeux éteints.

C'était un triomphal couchant printanier,

dont la magie s'extasiait parmi l'orgueil des arbres : à l'horizon s'indéfinissait une mer d'ambre, où s'estompaient des îlots bleutés ; au dessus s'élevaient des nuages de cuivre, de jaspe et d'onyx, — avec des échappées sur un ciel d'émeraude pâlie, d'une limpidité miraculeuse. Et, comme les héliotropes aux corolles d'améthyste, comme les grands tournesols de topaze qui, s'inclinant sur leurs souples tiges, suivent le soleil dans sa course lumineuse, et présentent toujours le fond de leurs calices avides à ses rayons, qu'ils boivent et dont ils s'imprègnent, ou qu'ils nous rendent, distillés, en un parfum subtil ; — tels les aveugles, poussés par je ne sais quel instinct sublime, se tournaient vers l'astre éteint dont ils ne sentaient plus la chaleur dorée, vers sa féérique agonie dont ils ne pouvaient contempler la splendeur, mais exaltés peut-être par la beauté des choses qu'à la douceur de ses rayons ils avaient rêvées, — transformant ainsi l'or volatil qui les avait pénétrés jusqu'à l'âme en visions sublimes, comme les fleurs en couleurs incomparables ou en irréels parfums.

— Annonceur de la nuit, un frisson, sou-

dain, parcourut les feuillages; les étoiles s'entrouvraient aux cieux appâlis; et un chant d'oiseau s'élevait, calme et pur, dans le soir solennel.

(1894).

A LA DÉRIVE

Pour Alfred Lavachery.

Dans ses courses rapides à travers la Ville pour gagner la campagne, ou lorsqu'il revenait d'esquisser des sites printaniers, avec sa boîte à peinture, son chevalet et sa toile, depuis les premiers beaux jours Francis avait croisé, quelquefois, deux sœurs blondes aux yeux noirs, jolies, jeunes, élégantes, et vêtues de soies pâles et légères. Elles étaient toujours suivies de deux vieillards, — leurs parents sans doute, — le père, aux allures d'ancien militaire, un ruban à la boutonnière de son paletot gris, coiffé d'un panama, appuyé sur un jonc à pomme d'ivoire, — et, à son bras, la vieille mère, l'air très douce et très bonne, toute blanche en sa robe noire, du velours améthyste gar-

nissant son bonnet... Ils marchaient doucement, silencieux, heureux, derrière leurs filles bavardes et rieuses, s'arrêtant avec elles aux étalages, se laissant entraîner et griser un peu par l'animation des rues à ces heures du midi et du soir qu'ils choisissaient pour leurs promenades.

Francis s'était retourné plusieurs fois pour les voir s'éloigner, calmes à travers la foule des passants hâtés. Il les rencontrait aussi dans les concerts publics et partout où il y avait fête; chaque fois il les saluait intérieurement, ses yeux et son âme souriaient à leur bonheur simple et tranquille. C'étaient devenus des passants amis et coutumiers dans les décors de sa vie, et jamais il n'avait songé à mieux savoir qui ils étaient, ni quel toit abritait leur existence paisible.

— Un dimanche, au crépuscule, comme il longeait un boulevard ombragé par des maronniers fleuris de grappes roses et blanches, il les vit entrer dans une maison au balcon envahi par des capucines. Les volets étaient clos au rez-de-chaussée; en haut, les fenêtres garnies de jacinthes et les rideaux soutenus par des embrasses de ruban, trahissaient des coquet-

teries de jeunes filles. Après un simple regard à cette façade qu'à l'avance il s'était figurée, Francis continua son chemin, et il n'y pensait plus en rejoignant ses amis sous la vérandah de la taverne où tous les jours ils se réunissaient pour agiter les menus faits de la vie artistique, parmi le mouvement et les bruits de la rue qui précèdent le règne du soir.

*
* *

Comme il finissait de souper sur la terrasse, Francis monta à son atelier, ouvrit la fenêtre, et, allumant sa pipe de racine, se pencha pour rêver. Le ciel était criblé d'étoiles. En bas, sa mère lisait sous la lampe, dans le clos vert, silencieux, où les poiriers épanouissaient leurs blancs bouquets...

— Ce devait être là-bas, sur un de ces jardins séparés du sien par une ruelle déserte où de l'herbe pousse entre les pavés, que s'ouvrait l'intimité de leur demeure. Tout près de lui, depuis des années peut-être, elles ont joué, elles se sont promenées songeuses sous le frôlement des branches, elles ont arrosé et cueilli les fleurs des parterres; souvent il

doit avoir entendu leurs éclats de rire sans y prendre attention. Et il se souvient, maintenant, que le soir, parfois, des musiques et des chants de femme de ce côté s'élèvent, qu'il n'a jamais que distraitement écoutés, son âme de musicien raffiné évitant de s'exposer à des possibles petits martyres...

— Il se mit au piano et fit résonner dans la nuit souveraine une enlaçante mélodie qui remplit l'atelier de sonorités magiques, et déborda en vibrations claires dans l'air pur, au dessus des arbres.



Trois jours après, Francis descendait le boulevard, à la dérive, machinal, la tête vide, les yeux perdus dans le vague, pour retrouver ses amis au concert du soir, sous les tilleuls de la place prochaine. Il ne songeait à rien, et avait dépassé déjà, sans le remarquer, la maison des sœurs blondes. Il contournait le bassin d'une fontaine où des gerbes d'eau jaillissaient et retombaient en diamants éparpillés; des fleurs éclataient parmi les gazons ras; le tumulte de la gare et des coups de

sifflet stridents troublaient le calme vespéral, et les cochers dormaient sur le siège des fiacres alignés, dont les chevaux, le cou tendu et la tête basse, rongeaient leurs mors avec un bruit d'acier...

Soudain, obéissant à une volonté mystérieuse et toute puissante, qu'il ne pouvait diriger comme la sienne, — qui depuis quelques instants semblait évanouie, — Francis s'arrêta, hésitant... Il revint sur ses pas et regagna le boulevard. De larges gouttes de pluie commençaient à tacher, çà et là, les pavés, et tombaient avec un son mat sur les feuillages. Il alla, avec une conscience vague de ce qu'il faisait, mais docile, conduit par cette impérieuse force, ce Destin peut-être, qui la lui indiquait d'un geste, sonner à la porte de *leur* maison. Il ne les aimait, ne les désirait point; il ne se demanda même pas pour quel motif il faisait cela...

La porte s'ouvrit. Sans étonnement presque, comme si elles l'attendaient, les deux sœurs s'effacèrent contre le mur pour le laisser entrer, et l'introduisirent dans une chambre donnant sur le jardin. Sur le piano, une partition était

ouverte; deux bougies brûlaient derrière des cache-lumière roses; Francis entrevit, dans la pénombre, des meubles élégants, des vases, des fleurs, des tentures... Lui montrant le clavier, elles demandèrent, priantes : « Jouez-nous quelque chose ? » Et il s'assit. Toujours conscient, mais mené par une volonté étrangère, il leur joua, l'âme vibrante, la *Sonate du clair de lune*, des *Novelletten*, du Wagner, — il s'en souvient encore. Les deux sœurs, appuyées à un fauteuil, le regardaient, silencieuses, écoutaient, captivées. La brise fraîche jouait dans les mèches folles de leurs cheveux que l'éclairage teintait de rose; au dehors, une pluie menue tombait sur les seringas et les glycines... Et comme il achevait un *Nocturne* — après avoir joué sans mot dire, elles attentives et ravies, — les jeunes filles insinuèrent : « A présent, les parents pourraient rentrer !... » — Il se réveilla comme d'un songe; sa volonté à lui se levait à nouveau, soudain; il prit son chapeau, gauche, embarrassé, salua comme elles ouvraient la porte avec un sourire...

Dans le lointain, les deux vieux revenaient à travers l'averse, blottis sous un parapluie ;

et Francis s'éloigna, à grandes enjambées, sous les maronniers du boulevard.

LE FAUCHEUR.

à Paul Arden.

Dans l'avenue de l'hôpital, le matin est d'une blancheur surnaturelle. Le soleil, émergeant au-dessus des collines, là-bas, transperce de rayons d'or la brume subtile et la déchire en écharpes de gaze flottantes, qui s'évanouissent dans l'azur ou se résolvent en émeraudes dont les frondaisons se mouillent. Les derniers lilas du jardin des aveugles tendent leurs bouquets mauves à travers les barreaux de la grille; les sureaux embaument et font pleuvoir leurs fleurs menues dans les allées. Abandonnant les angles des ogives et des rosaces, les hirondelles, ivres de lumière, décrivent, avec de longs cris joyeux, des cercles éperdus au dessus des peupliers. Le jet d'eau, dans sa vasque verdie, fait pleuvoir des gemmes vers lesquelles les cyprins tentent des sauts de nacre et d'argent. Et tandis que la cloche de l'hôpital sonne l'Angelus

et mêle sa joie claire à l'allégresse exaltant toutes choses, voici venir, du bout de l'avenue, un petit vieillard, cassé, ployé en deux, et qui, sur l'épaule, balance une faux au rythme de sa marche.

Avec ses gros sabots, il s'avance lentement le long des arbres ; un méchant chapeau couvre sa tête, un mouchoir rouge lui entoure le cou, ses habits sont déteints par le soleil et les averses. A chaque pas, son corps s'abaisse et se relève en un ploïement brusque et sec. Par instants, le tranchant de la faux réverbère, en un éclair, un rais de soleil.

— Le vieux faucheur, qui s'est rapproché, semble à présent un personnage d'Holbeïn. Sa face est comme un crâne recouvert de parchemin tendu et tanné ; ses yeux sont ternes, troubles, sans vie, son nez camard ; et ses mains sèches, osseuses, font deviner un corps vidé, momifié par l'âge et les labeurs.

— Quel est ce petit vieux ? Où va-t-il ? Que veut-il faire avec sa faux ?

On ne sait. Mais bien qu'aucun visage ne se soit arrêté, au milieu d'une ogive, là-bas, à contempler l'avenue, l'Angelus, soudain, s'est tû,

et il semble que tout le monde, à l'hôpital, s'affole. Des sœurs et des malades passent et repassent, furtivement, dans les corridors, sans un regard vers l'avenue....

Peut-être que des moribonds, au fond des salles, se cramponnent à leur matelas, à l'affreuse idée qu'ils doivent quitter la terre, par ce printemps miraculeux.... Peut-être de jeunes phthisiques aux chairs presque transparentes sanglotent-elles sous leurs draps et disent qu'elles veulent vivre encore.... Tous doivent pressentir quelque malheur imminent.... Sans doute n'est-ce pas sans raison, car voici défilér, derrière les fenêtres, une religieuse qui porte une lanterne et agite une clochette, suivie de l'aumônier en étole blanche, élevant le Saint-Viatique....

— De son pas régulier et saccadé, le faucheur avance toujours. Voici qu'il contourne le bassin où le jet d'eau a cessé de jaillir. L'hôpital est redevenu inanimé, silencieux, morne. Le petit vieux monte les marches. Il est devant la porte de chêne. Il sonne.... Le lourd vantail s'ouvre en gémissant.... Le concierge le laisse passer, — comme un ouvrier qui tous les jours vient besogner à l'hôpital, — et rentre dans sa loge.

Le vieux homme à la faux est seul au milieu des corridors déserts....

Il enfle une colonnade, et gagne une porte vitrée que le soleil traverse à flots....

Le voici dans le verger. A perte de vue, des pommiers en fleurs émergent d'un lac de sveltes graminées, emmêlées de marguerites, de bluets, de coquelicots, de boutons d'or, de silènes, sur lesquels de ci de là, la rosée fait perler des gouttes irisées.

Il pénètre dans l'enclos; la moisson odorante lui monte jusqu'aux genoux. Il dépose sa faux, s'assure que tout est bien attaché, enfonce les coins qui fixent la lame, et se met à l'aiguiser avec un bruit clair.

Soudain, la cloche de la chapelle sonne la messe. L'hôpital se réveille comme d'un songe. Des sœurs en cornette blanche sortent par toutes les portes et s'engagent dans les allées; des malades apparaissent aux fenêtres pour se chauffer au soleil, — et, tandis que des coqs chantent à tue-tête, parmi la joie débordante de ce matin prestigieux, d'un large geste circulaire et rythmique, le petit vieux fauche les fleurs.

(1896).

LES YEUX.

Pour Albert Arnay.

Frileusement emmitouflé dans son pardessus à taille, avec son foulard de soie et son éternel chapeau haut-de-forme, les mains dans les poches et un cigare aux lèvres, Michel descendait à petits pas la rue en pente, pleine de brouillard où les réverbères papillotaient encore à cette heure matinale. Des charrettes de laitières et de maraîchers, seules, roulaient en tressautant, traînées par des chiens haletants; et de rares passants — employés, ouvrières — glissaient le long des maisons closes. Une petite place s'étendait, déserte; Michel en traversa le pavé boueux et gluant, puis enfila une ruelle, où sommeillaient des bouges à soldats et qui dévalait rapidement vers un pont blanc de givre. Son pas sourd fit vibrer les garde-fous rouillés, et il s'arrêta à contempler les bateaux pansus, les arbres dépouillés des rives, et les jardins en étages, avec leurs pavillons coquets et leurs blanches balustrades, qui se renversaient dans la rivière calme — comme un

paysage à l'aquarelle, tremblotant et léger. Il longea les maisons du boulevard et s'engagea dans l'avenue de l'hôpital, où de grands peupliers sveltes jaillissaient en gerbes de branches fines vers le ciel bleuissant. A droite, le jardin des aveugles, où, dans les lierres pépiaient des moineaux; à gauche, un potager avec des carrés de poireaux et de choux saupoudrés de givre. Sur les hauteurs prochaines le soleil rouge se levait derrière le dôme d'une église tandis que pâlissaient les dernières étoiles, et, au fond de la drève, l'hôpital projetait à travers les ogives de ses fenêtres la lumière livide et dure des becs à incandescence.

Michel contourna la vasque moussue où le jet d'eau et les poissons dormaient. La porte de chêne plaquée de ferrures s'ouvrit devant lui. Il enfila les corridors éclairés qui se perdaient au loin dans le noir et déboucha dans un couloir étroit, sous une charpente élancée, hardie, semblable à la carène d'un immense vaisseau qu'on aurait renversée sur de hautes murailles. C'était le toit d'une chapelle, seul reste de l'ancienne léproserie, qu'on avait divisée par des cloisons de torchis peu élevées. Devant

lui, au bout du couloir central, peint à la fresque au-dessus de la porte béante, un Christ jauni au milieu de nuages gris, sa croix plantée dans l'herbe d'un vert crû, étendait ses maigres bras dans la pénombre ; à l'extrémité opposée, un Saint de marbre, debout dans sa niche de granit, entre deux fenêtres rondes aux petits carreaux violets, jaunes, rouges et verts, qui s'allumaient aux premières clartés de l'aube. De chaque côté, deux portes numérotées, closes. Malgré la hauteur du bâtiment, l'atmosphère était tiède, viciée, écœurante, tout un monde de malades souffrant sous cette voûte, derrière ces petites murailles blanches.

Michel entra dans la première salle, pendit son pardessus et son chapeau à une patère, et commença la visite des malades : des femmes de tout âge, les unes encore gamines et rieuses, les autres séniles, décrépites par une vie de maternité et de misère, couchées avec des visages de souffrantes, assises dans leur lit, ou levées et s'occupant à de menus ouvrages. Il allait de l'une à l'autre, prenant des notes, les interrogeant, leur donnant des conseils, les consolant. Une cinquantaine de lits de fer

s'alignaient aux deux côtés de la salle, recouverts de courtelointes rosâtres. Sur les planchettes des lits, sur les tables de nuit, partout, des verres de lait, de vin, et des bouteilles de médicaments de couleurs diverses. Deux poêles ronflaient dans la salle, autour desquels faisaient cercle les convalescentes en jupe noire et corsage rouge à pois. Une religieuse entra ; Michel se retourna au tintement du trousseau de clefs qui pendait à sa ceinture. Ils échangèrent quelques mots à voix basse, et le carabin se dirigea vers un lit occupé par une nouvelle venue de la veille au soir...

Il reconnut tout de suite le regard qu'elle fixait sur lui dans l'ombre, et s'arrêta, interdit...



C'était, — toute une histoire ! — la petite ouvrière, — tailleuse, modiste, il ne savait, — que chaque matin, depuis des mois, il rencontrait sur le chemin de l'hôpital, encore presque une enfant, joliment pâle, aux cheveux noirs et aux yeux profonds, coquettement vêtue toujours avec sa jupe à galons et ses souliers à boucles. Elle le poursuivait sans cesse d'un

regard de prière, de supplication, où à la fin s'était mêlée une expression de reproche, peut-être de méchanceté haineuse.

Ç'avaient été, d'abord, des œillades et des sourires, puis des frôlements, et, — la jeune fille se sentant éperdûment éprise du joli garçon qui la dédaignait, — des lettres et des démarches.

Michel, avec ses goûts d'ermite, ne voulant point s'attacher, n'avait pas répondu à ces gentillesses. Son bonheur, en dehors de l'hôpital, était de vivre seul, enfermé dans sa chambre parmi ses livres familiers empilés sur sa vaste table, autour de la lampe, pour certains jours, par raffinement d'ascétisme peut-être, laisser la bête se ruer tumultueusement à tous ses instincts, plus libre après, et plus fort, fier de la pouvoir ressaisir au moment précis où sa volonté se levait. Il n'entendait pas sacrifier à une maîtresse les soirées qu'il consacrait depuis longtemps à ses lectures, et à ses travaux d'écrivain, qui lui procuraient ses meilleures joies. Casanier et douillet, il préférait aussi la douce chaleur de son petit home où s'éternise le ronron du chat immobile, tandis que la fumée

bleue dort dans l'ombre, ou s'éclaire en passant sous l'abat-jour qui fait ruisseler la lumière sur les papiers épars.

Jadis, jeune étudiant, il avait eu plus d'une aventure; mais il était absolument lassé de cette vie inutile et vaine, ne laissant que des déceptions et des déboires, et profanant le calme nécessaire à l'âme qui se regarde et s'écoute. Enfin, il y avait chez lui l'indifférence de la plupart des carabins pour les femmes qu'ils n'aiment pas d'amour réel et qui, avec des petites idées trop brèves, sans même de mots pour les dire, n'ont que leur extérieure beauté. Accoutumés à un désillusionnant contact quotidien avec elles, ils en arrivent à ne les plus considérer que comme des êtres quelconques, anonymes, dont ils analysent les formes, les mouvements, la vie végétative, psychique et morale même, avec leurs troubles, leurs perversions et leurs faiblesses. Ce sont pour eux des sujets d'éventuelle curiosité, simplement.

Dès le premier jour, Michel l'avait jugée phtisique, la petite ouvrière, à ses mains maigres, à ses joues creuses, à ses yeux aux

éclats de porcelaine, cerclés de bistre; et la crainte de la maladie — une crainte mêlée de pitié — ajoutée à celle de changer ses habitudes, et son indifférence aidant, il avait toujours paru ne pas apercevoir son sourire. Bientôt, il lut dans son regard, comme au miroir d'une eau profonde, tous les sentiments qui agitaient son cœur. Son âme de délicat s'en voulait même, par moments, à mesure qu'il voyait le mal progresser, de n'avoir pas satisfait le caprice de cette enfant qui avait si peu de temps à vivre encore. Comme cette idée s'intensifiait peu à peu, et que le regard noir devenait de plus en plus obsédant, Michel avait été sur le point, plusieurs fois, de céder à ces vagues remords; mais une fausse honte le retenait : il ne voulait pas, vis-à-vis d'elle, paraître succomber après avoir lutté contre l'amour; et pour lui-même, il ne voulait pas déroger à sa conduite première par indolence ou par faiblesse.

Céder, pourtant, l'eut rendu plus tranquille, car cette pensée lui revenait tous les matins, quand la petite passait comme un reproche; et le regard noir le hantait parfois, le soir, quand

il travaillait sous la lampe. Il voyait les yeux profonds qui le fixaient dans les coins d'ombre de la chambre, et, comme à travers une brume, sur le papier qu'il couvrait de son écriture serrée. Il les voyait dans l'obscurité des corridors, dans les regards des autres femmes, dans les étoiles, partout, toujours. Habitué aux spectacles les plus horribles sans jamais être poursuivi par leur souvenir, il se sentait humilié à la fin d'avoir l'âme à ce point obsédée, domineé par ce regard et cette personnelle idée de reproche...

— Cela avait duré un an, et de jour en jour la petite, minée par la maladie, s'affaiblissait, maigrissait ; ses longs cheveux et ses grands yeux, seuls, restaient beaux. Michel, qui sentait bien qu'elle verrait à peine les fleurs prochaines, regrettait de ne plus guère pouvoir réparer, à présent, sa dureté première, de ne pouvoir plus donner à cette enfant l'illusion de se sentir, de se croire aimée. Et chaque jour il y songeait en se rendant à l'hôpital, chaque jour le même remords en lui s'éveillait.

Un matin il ne la vit plus. Une semaine se passa. Michel crut qu'elle s'éteignait, pauvre

petite lampe, dans sa chambrette claire, choyée par des sœurs aussi jolies qu'elle, jadis. Il oublia peu à peu la gamine. Et voici qu'il la retrouvait tout à coup, qui venait mourir, comme pour un châtiment, sous ses yeux, confiée à ses soins...

— Michel maîtrisa son émotion, s'approcha du lit et interrogea la malade : elle s'appelait Angèle. Pour l'ausculter, il devêtit un corps maigre, gracile et vierge, pauvre corps qui, autrefois joli, voulait se donner à lui, avant que la maladie l'eût ainsi vidé, dénudant presque le squelette, creusant les joues, cerclant les yeux, les sombres yeux fascinateurs. Michel craignait une défaillance; ennuyé, pris d'une indisposition vague, il prescrivit le régime et le traitement à la religieuse qui vint rhabiller la jeune fille, acheva au plus vite le tour de la salle, et s'en alla.



L'agonie dura trois longs mois. Angèle n'eût de paroles amies pour aucune de ses compagnes de salle. Elle vivait avec ses pensées, farouche, toute seule en son coin, et répondait

par mots brefs à la religieuse, aux médecins. Songeant éternellement, le regard perdu au loin, à travers les fenêtres, elle vit passer l'hiver, les toits blancs de neige ou frangés de stalactites de glace, les nuages fuyant au ciel, le parcimonieux soleil dorant parfois la cîme des peupliers, là-bas, longs squelettes courbés par le vent âpre, ou tendus, éperdûment rigides, vers l'azur pâli, et les nuits claires par lesquelles la lune épandait des coulées d'argent sur les tuiles et les ardoises, du haut du firmament où grelottaient des millions d'étoiles diamantées. Quand l'ombre envahissait la salle, et que les papillons jaunes des becs de gaz commençaient à voleter au-dessus de leurs tiges, elle se couchait, résignée, et, sans dormir, souvent, jusqu'au matin toussait, toussait, et la toux se répandait de proche en proche, comme une traînée, aux lits voisins, fêlant le silence où la religieuse de garde marmottait d'interminables prières.

Parfois, elle s'endormait vers le matin, et rêvait de Michel....

Ils se promenaient, enlacés, au bord de la Lys dont les eaux claires fleuries de nénuphars ont

des frissons d'argent lorsque le vent d'Avril les frôle. Sous leurs pas s'inclinaient des campanules, des menthes et des trèfles d'eau, dans les prairies à perte de vue, piquées de marguerites, et où paissaient des vaches blanches, rousses, noires. Puis ils glissaient en une barque sous les saules, en faisant fuir des troupes de canards aux ailes moirées. Les carpes sautaient au soleil ou glissaient, avec des éclairs d'argent et d'or, en un long sillage d'émeraude; l'eau transparente était troublée, parfois, par le clapotis des avirons, qui s'égouttaient lorsque Michel, las de ramer, les tenait un moment au dessus des bordages, laissant aller la barque au fil de la rivière paresseuse.... Et c'étaient de bonnes haltes en un village silencieux, au pied de la petite église en pyramide entourée de maisonnettes roses à contre-vents verts, avec leurs jardins où les tournesols d'or et les roses trémières se penchent et rient par dessus les haies. Et sous les tonnelles de noisetiers, on mangeait en des assiettes à fleurs du jambon crû avec du pain de seigle, des tartines de cramique aux gros raisins, et des cerises rouges comme des lèvres, dont on se lançait les noyaux

au visage, avec des fusées de rire clair.... Puis on rentrait en ville comme le crépuscule tombait, éployant ses mousselines au dessus de la rivière, dont l'eau sombre reflétait les splendeurs du couchant, la nuit souveraine, le deuil des arbres, un croissant de lune pâle, et l'argent des étoiles... Ou Michel faisait vibrer sur la mandoline des barcarolles nostalgiques, tandis que les vachers rassemblaient avec des cris mélancoliques leurs vaches éparses dans les prairies ... Les bonnes parties qu'elle rêvait !

Mais elle était réveillée brusquement par une quinte de toux, et, toute trempée de sueur, rappelée à la réalité impitoyable, elle sanglotait doucement sous ses draps, pour cacher ses peines aux étrangères qui l'entouraient.

Et quand Michel passait par la salle, pour la visite du matin, jusqu'à ce qu'il eût disparu, elle le suivait de son regard profond où se lisait plus de reproche et de haine, après la vision de ce bonheur qui lui était dû, pensait-elle, et qu'il ne lui avait pas permis de vivre. Et le carabin que ses reproches intimes et les regards d'Angèle faisaient souffrir, lorsque, pendant la visite, son chef de service s'approchait

d'elle pour la réconforter, afin de ne pas rencontrer ses yeux ardents, évitait de la regarder, même en lui parlant, et se hâtait d'avoir terminé sa besogne, pour fuir, fuir cette fascination. Il marchait comme un éperdu à travers les corridors blancs, dans le verger, sans but, pour se calmer. Rentré chez lui, c'étaient, parfois, des luttes et des révoltes; il était furieux contre elle et contre lui-même, contre sa lâcheté et sa volonté défaillante.

Il en était venu à aimer la petite, ses cheveux de jais, et son corps frêle secoué par la toux inexorable, dont il eût pu retarder la ruine s'il l'avait recueillie, aimée et soignée plus tôt, comme un pauvre oiseau blessé, quand elle s'offrait avec le rire de toute sa jeunesse. Mais il haïssait ces yeux insondables, magnétiques, étoilés d'or mystérieux, devant lesquels il sentait son âme fondre, devenir comme une brume subtile qu'un léger vent disperserait aux quatre coins du ciel. Plus forts que lui, plus forts que sa volonté, ils étaient sa seule haine. Angèle était devenue double pour lui : le printemps maladif de son corps vierge, souriant encore, et les effrayantes fenêtres en deuil de son âme.

, Dans ses promenades à la dérive, certains soirs, il cherchait, aux silhouettes des passantes, les courbes harmonieuses qu'il avait vues se dessiner, jadis, dans la marche et les mouvements d'Angèle. Quand il croyait retrouver une ligne aimée, il suivait la femme, inconsciemment, jusqu'à ce que la lumière éclatante d'une devanture le forçât à baisser le regard, ébloui ; et les yeux haïs brillaient aussitôt dans l'ombre, multipliés à l'infini, comme un vol de papillons lumineux tourbillonnant en une ronde effrénée, aveuglante... Et il s'arrêtait, pâle d'angoisse...



Après la fin splénétique de l'hiver, en une suite de journées grises et d'éternelles pluies pleurant et dégoulinant le long des toits vers où montent les lierres, — en une fuite de nuages lourds chassés par le vent, balançant avec de lugubres sifflements les peupliers là-bas, et rapportant des sons de cloches lointaines et graves, arriva le printemps, joyeux et doré. Comme les sèves montaient, Angèle éprouva un mieux factice : un peu de rougeur lui remonta aux joues. C'était la fièvre qui,

avant la mort prochaine, semblait réveiller la vie en elle, et la faisait refleurir avec les arbres. Mais elle restait toujours triste et sombre. Ses sœurs jolies lui avaient apporté des jasmins, tout de suite fanés dans cette atmosphère morbide, fanés comme leur petite amitié un peu lasse et qu'effrayait toute cette mort.

Parfois on ouvrait les fenêtres, l'air tiède entrainait en souffles parfumés dans la salle, et Angèle contemplait l'azur, les gazons fleuris et les jeunes feuillages où gazouillaient les oiseaux. Et elle se faisait belle, arrangeait ses cheveux devant un petit miroir, à coups de doigts légers et rapides, sentant des coquetteries lui revenir tandis que le printemps fleurissait à nouveau la nature.

La fin fut rapide. Angèle toussait, toussait de plus en plus; Michel, pour étudier, comme il en avait le devoir, la marche des lésions, l'auscultait parfois, gauche, troublé, évitant de rencontrer son regard. Le chef de service, les religieuses, ses compagnes de salle, tous, voulaient la consoler, la choyer, pris d'une immense pitié à la voir brisée, par moments, par la toux, les frissons, les sanglots. Mais elle ne répon-

dait plus à personne. Sans manger, — trop affaiblie pour supporter des aliments ou des drogues, — elle demeurait toute la journée, silencieuse, les yeux perdus au fond de l'azur. Le sang lui remontait aux pommettes et son regard, dans lequel elle paraissait épuiser toutes ses forces restantes, s'illuminait d'une flamme quand Michel entra. Elle le rivait dans ses yeux à lui jusqu'à ce qu'il eût refermé la porte, puis elle retombait dans son apathie.

La fièvre dévorait son pauvre corps, et l'on étouffait dans la salle insuffisamment aérée. Baignée de sueur, Angèle demandait parfois à la religieuse un bassin d'eau fraîche; elle y plongeait ses mains décharnées, allongées, douloureuses et ses bras maigres; elle faisait ruisseler l'eau claire sur sa peau moite, brûlante, puis l'écoutait retomber goutte à goutte en chantant, dans le bassin de cuivre jaune. Plusieurs fois par jour, ainsi, les yeux vagues, machinalement, elle arrosait ses doigts et ses bras d'eau pure dont la fraîcheur semblait la pénétrer jusqu'à l'âme...

Elle vit cependant plusieurs de ses compagnes s'en aller avant elle. On entourait leur lit

de rideaux gris pendus à des tringles de fer ; elle entendait râler pendant des heures interminables derrière la toile qu'écartait par moments la religieuse se glissant à pas furtifs auprès de la mourante. L'aumônier, avec le saint viatique, précédé d'une sœur portant un cierge et agitant une cloche, entrait pendant la nuit ; des têtes effarées surgissaient de dessous les draps, les mains se joignaient inconscientes, le murmure des litanies arrivait de derrière les rideaux illuminés, puis l'aumônier s'en retournait en marmottant des prières, et tout rentrait dans l'ombre. La religieuse de garde veillait toute la nuit auprès de l'agonisante, et le matin deux infirmiers emportaient sur un brancard le cadavre étiré dans son linceul — un billet, épinglé sur le drap blanc, se soulevant aux souffles de l'air.



Une après-midi, Michel était de garde et se promenait dans le verger sous les pommiers en fleurs, quand la cloche l'appela. La religieuse vint à sa rencontre dans le vestibule et lui dit qu'Angèle vomissait du sang à flots. Il courut et la trouva, affreusement pâle, les cheveux

épars sur l'oreiller, la tête ballante, un peu d'écume rouge aux lèvres, presque sans pouls. Il l'examina, la soigna et demeura anxieux à son chevet, surveillant sa respiration et les battements de son cœur. Le soir vint, et la nuit interminable envahit le ciel qui se givra d'astres. Angèle ne reprit plus connaissance et s'éteignit doucement à l'aube, comme les oiseaux se reveillaient, ses yeux noirs affreusement ouverts et fixes. Michel les ferma en détournant la tête, et l'âme serrée. Puis, avec l'arrière pensée qu'il était enfin délivré de la fascination de ces yeux, et l'indifférence professionnelle peu à peu le reprenant, il s'éloigna, en allumant une cigarette, par les corridors déserts.



Dans la salle d'autopsie, au milieu du silence glacial, le bruit à peine perceptible de l'eau qui s'égoutte et du gaz qui chante. Vêtu d'un long tablier noir, Michel, après avoir entre les seins rapidement incisé, détaché et rabattu la peau et les muscles, coupé les cartilages costaux et ouvert la poitrine, enleva les poumons jusqu'au larynx, et le cœur avec ses gros vaisseaux

béants. Il les déposa sur le marbre et les arrosa d'un jet d'eau. Le sommet des poumons était creusé d'énormes cavernes aux parois grises, vertes, bleues, gorgées de caillots. La rupture d'un vaisseau les avait emplies de sang, et alors Angèle était morte. Michel se lava les mains et se préparait à partir après cette constatation banale. Il s'essuyait lentement les doigts en regardant la morte. Une idée soudaine le fit pâlir : ils s'avança, rejeta le linge qui couvrait la face du cadavre, écarta les paupières d'un des yeux, et saisissant son scalpel, il l'enfonça brusquement entre l'œil et l'orbite. L'acier crissa sur les os, et d'un geste circulaire, fébrilement, comme s'il eut obéi à un ordre impérieux, le carabin énucléa l'œil. Il fit ensuite sauter l'autre. Et il les posa tous deux sur la table devant lui, sous le jet du robinet, et longuement, accoudé au granit froid, il chercha à en voir le fond... Ils étaient là, ces yeux fascinateurs qui l'avaient rendu si humble ! Il était délivré de leur obsession, mais l'étonnement et l'effroi lui demeuraient au cœur de s'être senti sans force devant leur regard. A quoi avait tenu leur singulière puissance ?... Michel ouvrit les

prunelles qui fuyaient sous la lame : une masse gélatineuse et des enveloppes fortement pigmentées... Rien d'autre, rien de plus que dans les yeux — où jamais n'affleura une âme — d'un cadavre inconnu échoüé là sur le marbre, — rien... que l'impérieux reflet — évanoui ! — de l'étrange petite âme qui s'était envolée à l'aube !...

Et stupide, il saisit les yeux blessés et les jeta dans un seau à créoline. Puis, posant un long baiser sur le front de la morte aux orbites vides, jetant son tablier au milieu de la salle, sans éteindre le gaz, affolé, il s'enfuit, en courant, à travers la nuit de mai toute embaumée de fleurs.

Université de Gand (1896).

RODRIGUE SÉRASQUIER.



BRUGES.

*Bruges, où jadis, dit-on, des mines de Golconde
la mer apportait l'or, dans ta chute profonde
écrassée à jamais, tu n'as pas tout perdu.
Un charme t'est resté. J'aime ton air, vois-tu,
de douairière en deuil. Car certes, quoi qu'on dise,
tu n'as guère l'aspect triomphant de Venise,
toujours gaie et riante, abondant en palais
que le soleil baise et dore de ses reflets.
Toi, Bruges, tu ne sais sourire ; mais qu'importe !
Ta tristesse même est ton attrait, belle morte.
Vrai rucher bourdonnant, ta halle qu'animait
la rumeur des marchands, morne aujourd'hui se tait,
et lasse, dirait-on, de porter sur l'épaule
son beffroi, lourd géant, semble une nécropole
close. J'aime ton sol que verdit le gazon ;
tes quartiers où jamais ne descend un rayon ;*

*tes maisons de travers par le temps patinées,
et tes antiques ponts aux arches ruinées.
Mais je médise de toi : tout n'est pas sombre ici.
Tu m'offres dans tes murs des gondoles aussi,
tes brillants cygnes, qui, les ailes entr'ouvertes,
du poitrail tendu vont fendant les ondes vertes.
Mais j'adore surtout dans tes dormants canaux
le joli nénuphar émergeant hors des eaux :
on dirait une nymphe, à la peau fine et blanche,
qui, le nombril pointant, dort en faisant la planche.*





NIVEAU BAS.

*Le ciel était d'airain, le sol était aride,
dévorer sans pitié par un soleil torride.
Je longuais la rivière, où d'eau trouble un filet
par le lit presque à sec languissant se traînait.
Ce lit fangeux montrait ses dessous lamentables,
force choses sans nom, puantes, exécrables,
charognes, ais rompus, restes accumulés
de végétaux pourris, vieux cruchons éguculés,
seaux eventrés, tordus, et débris de maint vase
pêle-mêle couchés de travers dans la vase.*

*Ainsi lorsque du cœur le niveau devient bas,
tout ce qu'auparavant l'on ne découvrirait pas,
apparaît au grand jour : mille passions viles
qui se tordent au fond comme d'affreux reptiles.*

S. R.

Université de Gand.



LES DEUX PEUPLIERS.

ILS sont là, occupant sur terre une place bien infime et tout autre que Pamphile les passerait sans plus s'en soucier que de deux peupliers vulgaires que le Hasard a fait pousser en ce petit recoin oublié des Flandres.

Sans doute, aux enthousiastes admirations de Pamphile détaillant les charmes subtiles du paysage, une âme bienveillante pourrait se laisser entraîner. Quoi d'étonnant à ce qu'un esprit farouche qui s'effraye d'un peu de bruit, vivant dans la paix et le calme d'une contrée flamande, après tant d'heures silencieuses passées en lentes admirations, en soit venu à assimiler ce spectacle sédatif et serein aux Arcadies idéales, hantises chères de ceux qui se baignent souvent aux repos des tranquilles campagnes ?

C'est dans un vallon qu'ils vivent leur vie de peupliers immuables : un petit vallon charmant, situé à proximité d'un village si modeste, si écarté, que les siècles ont passé sans le modifier presque, et qui dort encore inchangé au pied de son église dont on aperçoit le clocher en éteignoir entre les ramures épaisses. Deux menus coteaux le bordent, plantés d'arbres ; à leur pied, de part et d'autre, sinuent deux ruisselets délimitant en leurs capricieux méandres le pré allongé, uni comme la surface d'un lac ; tandis que tout autour, l'horizon se découvre lointain, encadrement congru, où se découvrent de pittoresques moulins s'enivrant à la brise sur d'autres coteaux semblables.

Si le voyant avec lui, vous prêtiez une oreille attentive à son panégyrique ingénu, vraiment vous ne pourriez vous empêcher de partager son admiration profonde. Pamphile vous émouverait devant la longue perspective de ce lac herbeux étalé au pied de ces arbres élevés. Dans cette petite combe solitaire, il vous ferait voir des détails innombrables ; et tantôt il évoquerait une eau éternellement immobile bordée de criques minuscules et de promontoires avancés ;

tantôt il évoquerait un champ clos immense, où, aux heures équivoques de la vesprée et del'aube. des esprits gigantesques, pour se livrer des assauts fantastiques, envahissent cette lice oblongue, regardés par les foules bruissantes de séculaires spectateurs.

Il vous dirait peut-être, si à ces propos naïfs aucune froide ironie n'est venue grimacer dans vos traits; il vous dirait peut-être, car Pamphile est une petite âme farouche et timide, qu'il porte sans cesse en lui la sérénité de ce coin abandonné, plein d'attrait mystérieux, qu'il a poussé ici, et qu'il n'est pas de béatitude plus grande pour lui que d'errer parmi ces bosquets infiniment remplis de souvenirs, pas de soulas plus lénitif que de laisser flotter parmi les feuillages et les gazons sa petite âme agreste, il vous dira peut-être qu'il se berce de la fable d'Anthée et que son souci le plus vif est de s'approcher de cette terre qui est sienne et de communier avec elle étroitement, de plus en plus.

Captant votre confiance, et se croyant compris, il dirigera insensiblement la promenade vers l'extrême bout de cette mer intérieure, vers un de ces promontoires, le dernier, et dont la

pointe rejoint presque la côte opposée. Son ton se fera mystérieux, comme lorsqu'on parle de choses dont on parle rarement et avec discrétion, il parlera d'Eux avec une majuscule dans l'intonation, les traitant respectueusement et tendrement comme on traite les êtres qui exercent sur le cœur un privilège de touchante sympathie. Avec des délicatesses sans nombre, il vous préviendra du sentiment qui l'occupe, plein d'appréhensions, pour tant de choses qu'il a vues incomprises. Enfin vous désignant les deux peupliers, qu'un espace étroit sépare et qui se penchent comme pour une étreinte, Pamphile exultant, la main étendue, s'écriera :

« Les voyez-vous ? Ils sont là, poussés dans cette Terre sacrée, initiale et finale de toute la nature, ils y mêlent intimement leurs racines, et l'esprit de ce qui est éternel vit en leurs rudes écorces.

O le vertige de l'absolu ! Deux existances si parfaitement unies, sans inconstances, ni lassitudes, deux existences vivant à tout jamais inséparables entre elles, inséparables de leur mère commune en cet endroit béni de calme et de bonheur. Sens mon poulx tumultueux com-

bien à l'idée d'être ainsi comme eux, parcelle de l'Eternité, à l'abri de la nostalgie, savourant une perpétuelle solitude sans la douleur de l'abandon. Oh ! je ne les perds pas de vue, je reviens vers eux de plus en plus, et quand mon cœur est blessé du passage vain et bruyant du Temps en de lointaines contrées, quand je tombe de la fatigue d'agir, c'est vers eux que j'accours, et revivant en mon esprit les durées passées en leur long isolement, je me repais de leur vue; car ces arbres de Vie ont grandi en mon âme, et je les nourris de toutes mes aspirations les plus chères de Silence et de Paix.

Songez donc : tous les jours ils voient le soleil se lever derrière le coteau, ils sont témoins des levers mystérieux et des couchers de gloire, chaque soir, ils hument ensemble la touchante douceur des vesprées qui s'effume en blanches vapeurs du pré herbeux ! Leur vie est si primitive et si noble, que toutes leurs joies sont des couleurs, toutes leurs ivresses des lumières ! Ils ont goûté également des mêmes bonheurs et des mêmes douleurs, ensemble ils ont abrité de bruyantes nitées, et les mêmes ouragans ont courbé leur cime !

Quelles confidences, quelles protestations d'éternelle union ils doivent se faire lorsque la brise fait murmurer leur feuilles, quelles étreintes, lorsque l'ouragan emmêle leurs ramures tordues!

Par eux, j'ai compris quelle est cette vie générale répandue sur la terre, ils m'ont initié à cette Volonté belle et simple, âme des choses, ferment éternel de la glèbe universelle qui se transforme en restant identique, cette glèbe qui me compose durant quelques années, pour se réveiller plus tard en des êtres nouveaux; ce sont Eux mes grands maîtres et mes grands bienfaiteurs.

Aussi, quand mon heure aura sonné, en signe de reconnaissance, je veux qu'on me couche dans leurs racines, pour que, monté en leur sève, je m'incarne en leur robuste substance; et se réalise une fois la chimère tant caressée d'une immobile, muette et éternelle admiration de la Nature. »

Université de Gand.

VALENTIN,
jur. stud.





JOURS SOMBRES.

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

A. DE MUSSET.

Or, ce jour-là, mon âme était emplie d'un écœurement immense, d'une tristesse sans fin. J'étais mécontent de tout et de tous, de moi-même particulièrement. Je me trouvais à l'un de ces moments moroses, où l'on rentre en soi-même pour établir le bilan de sa conscience, la balance de ses actes. Et je trouvais que j'avais saisi si rarement l'occasion d'accomplir le bien, tandis que j'avais fait mal tant de fois.

Je cheminaï donc par les rues maussades, en cette après-midi ensoleillée d'avril, troublé par le remords, secoué par la révolte. Mes pensées s'en allaient vers des horizons infiniment lointains, et ma flânerie mélancolique se poursuivait sans but.

Et longtemps je marchai.

J'eus voulu faire en conscience l'analyse de

ma vie; j'eus voulu établir d'une manière équitable la responsabilité de chacun dans mes méfaits à moi, et dans les crimes de tous. Songeant, je crus découvrir qu'en chacun de mes actes, les hommes et les choses autour de moi avaient inspiré ma volonté, que dis-je, que la volonté elle-même n'était qu'un leurre mesquin, qu'un mot vide inventé par la vanité de ceux qui se croyaient les forts. J'eusse osé proclamer que ce que l'on appelle pompeusement la force du caractère n'était qu'une imperfection de l'esprit, et que l'âme de ceux-là était comparable à ces instruments grossiers, qui, ne fléchissant pas sous le poids des fardeaux les plus lourds, sont insensibles aussi aux impulsions plus légères, plus délicates, souvent plus précieuses. Et en mon imagination malade, je voulus entrevoir le moment où, la liberté de vouloir n'étant donnée à personne, la liberté de faire ne serait plus limitée en rien....

Par cette après-midi ensoleillée d'avril, par les rues maussades, longtemps je cheminai...

Ainsi je rencontrai un jeune homme, pensif et nerveux, errant par la ville, sans but tout comme moi. Il m'aborda. Et nous fîmes route

ensemble, nous efforçant de nous cacher, sous les saillies d'une conversation palpitante, les réelles dispositions de notre âme. Mais cela ne dura point. Lui aussi en était à un de ces moments critiques où la plaisanterie lui faisait mal, où sa mélancolie, pour se venger de sa bonne humeur hypocrite, venait lui sortir par tous les pores.

Donc, comme on était de vieux amis, on s'épancha.

Après avoir rêvé des choses grandes et de nobles, et de belles; il errait, navré par le sentiment de son impuissance. Sa situation sociale, son éducation étroite, son passé surtout, ses frôlements malsains avec la vice, son contact avec un monde cynique et corrompu lui avaient enlevé le souffle. Il ne se sentait plus capable d'un élan vigoureux, d'un enthousiasme ample et puissant; à chaque mouvement élevé s'ajoutaient des considérations en rapport avec la réalité ordurière, son rêve subissait à chaque instant la souillure de son existence dégradante de pauvre déclassé.

Ce que je voudrais maintenant, me dit-il, ce serait de secouer toute cette fange, de

m'éloigner pour toujours de cette existence qui m'écœure; je voudrais m'épurer, m'éthériser dans une existence austère et tranquille, bien loin du monde. Abandonné seul à mes conceptions, je serais fécond en œuvres grandes et dignes. Ah, on ne veut pas comprendre cette inquiétude d'un homme qui pense et qui conçoit, et qui ne se sent point la force de créer, d'émettre ce qu'il a engendré. Je suppose qu'une femme enceinte doit avoir des mouvements analogues aux miens. Mais elle encore a au moins devant elle la certitude que son enfant naîtra, et elle ne doute jamais que cet enfant, elle ne le voie et ne le connaisse uniquement pour l'aimer et le caresser. Tandis que moi, ma stérilité me tourmente sans trêve; je sens bien que le germe existe, qu'il fermente, qu'il vit, mais je ne parviens à en faire autre chose qu'un avorton dont la laideur me démoralise. Il porte en soi partout les empreintes hideuses du milieu où il grandit, et c'est ce milieu que je ne suis pas à même de modifier. Ce qu'il me faudrait, ce serait de vivre au fond d'un cloître, dans un milieu simple et pur. Là, je me dégagerais de ce qui ici m'étreint malicieusement,

et mon esprit prendrait de lui-même l'envergure ample des maîtres de la culture humaine. Il est un endroit où je viens parfois retremper mon âme, et j'en sors toujours rafraîchi et à moitié consolé. Viens, je t'y conduirai, car tu en as besoin aussi.

Nous traversâmes quelques rues larges et sales, encadrées de constructions banales, d'une prétention grotesque. Puis, par un portail sombre pratiqué dans une longue muraille rouge découpée en des dessins de pierre blanche, nous pénétrâmes dans un enclos paisible où régnait le silence. Il ne ressemblait en rien au monde que nous venions de quitter. De part et d'autre des ruelles où nos pas retentissants sonnaient creux, des maisonnettes propres s'élevaient, d'un blanc éclatant parsemé de vert riant. Aux chemins de traverse, on voyait devant les habitations, derrière des murailles basses où béaient des portes avec des inscriptions pieuses, de petits jardinets d'où émergeaient des lierres et des vignes encadrant les châssis des fenêtres aux vitres minuscules. Puis c'était une prairie unie, parsemée d'arbres bourgeonnants, et au fond une chapelle modeste,

et des maisons diverses, portant toutes en elles un cachet charmant de soin et de paix, d'humilité et de propreté. Nous rencontrâmes quelques femmes, vêtues de noir sombre et de blanc pur. Elles parlaient à voie basse, comme pour ne point troubler le silence recueilli du béguinage. Et du temple s'épandaient les sons traînants de l'orgue, comme une bouffée d'harmonie simple et touchante. Il me prit une sensation étrange, inconnue depuis de longues années, un sentiment d'aise et de soulagement, je dirais presque de candeur innocente.

Sans nous donner le mot, poussés par le même mobile, nous nous dirigeâmes vers l'église. Machinalement nous nous agenouillâmes au fond du chœur. Au jubé on chantait le *miserere mei* que je n'avais plus entendu depuis que j'étais un enfant encore. Il me revint, intense, le charme qu'avait toujours eu pour moi ce chant simple mais grand, avec ses phrases plaintives et suppliantes, et je crus ressentir un instant encore mes fortes émotions d'enfance, mes profondes extases de contemplation mystique, où mon moi grandissait sans limites, où la notion de tout mon entourage s'effaçait,

pour me laisser recueilli, et seul en communion avec le Dieu que j'adorais sans réserve.

Cette impression persista sans mélange jusqu'à la fin de l'office. Alors mon ami me dit : « N'est ce pas que c'est bon, de venir ici. Ne te sens-tu pas un autre homme, enveloppé par ce flût de lyrisme qui se dégage de ces âmes ardentes et simples comme la fumée d'encens qui s'élève vers le ciel ? Ne serait-ce pas heureux de pouvoir comme ces gens là élever nos cœurs vers Dieu, et nous inspirer de ces transports puissants ? N'est ce pas un bonheur sans égal que de croire en une Divinité. de ramener et de rapporter tout à elle, d'éliminer dans nos méditations les hommes et les choses d'ici-bas, pour songer uniquement à la Perfection Extrême, à l'Éminemment Beau dont nous tâcherions de nous rapprocher ! Ce Dieu, si j'y croyais, me donnerait la force qui me manque, pour déblayer les obstacles qui m'entravent ; par lui j'aurais l'ardeur des premiers chrétiens, le dévouement des martyrs et la puissance des apôtres. »

Et moi, simplement, je me disais qu'à m'inspirer constamment d'une conception palpable, j'aurais par là même la force d'être bon

et vertueux — et d'être heureux puisque je serais satisfait de moi-même. Ainsi mon âme s'emplit d'une nostalgie envahissante vers les temps heureux où, enfant, je joignais les mains pour prier Dieu avec ferveur. A cela se joignait le souvenir d'une existence plus simple, plus paisible et plus heureuse, dans un milieu simple, et paisible aussi. Il me semblait que ma félicité eut été parfaite, eussé-je pu vivre, moi aussi, comme ces gens du béguinage, loin du monde où j'avais tant souffert, et où à mon tour j'avais fait tant de mal, vivre d'une existence sereine, faite toute de prière, d'étude, de méditation et de recueillement.

Cependant mon ami m'avait emmené vers le jardin. C'est ici, me dit-il, que j'ai joué enfant. Là, et il me montrait une petite maisonnette blanche, où un ramier roucoulait, habitait ma grand-mère. Nous étions heureux, alors. Je ne sais même pas si nous avons la notion exacte du mal. Plus jamais, je crois, nous n'aurons de ces mouvements d'abnégation et de dévouement, que nous avons alors pour nos petits amis, à l'occasion de chaque futilité. Et il m'en racontait bien long sur sa vie chez la vieille

grand'mère, ses jeux d'enfance, ses petits compagnons. Tout à coup il se ralentit et s'arrêta, sa voix avait baissé, et ses yeux s'étaient humectés.

— Willy, qu'as-tu donc !

— Tiens, me dit-il, c'est ici qu'habitait la petite Lisette, quand je demeurais chez grand'mère. Elle n'avait pas encore dix ans lorsque la diphtérie l'enleva. Je me rappellerai toujours combien nous pleurions, lorsqu'elle mourut. Ça été ma première révolte. Je l'avais tant aimée.

Mon ami, lui répondis-je, ce n'est pas le moyen de se rafraîchir les idées, que de rappeler des souvenirs pénibles. Viens, nous partons.

— Soit, riposta-t-il. Mais tu vois bien quand même que je ne suis pas responsable si mon caractère s'est aigri, si mes rapports manquent parfois de cordialité. j'ai été très-malheureux pendant que j'ai grandi. Ce n'est pas ma faute non plus, si je manque d'énergie et de volonté : on ne me laissa jamais le champ libre ; on étouffa chaque initiative dans chacun de mes efforts. Et on ne peut pas me reprocher d'être

parfois cynique. Ceux qui me jettent les plus lourdes incriminations, et qui me lancent les plus odieux sarcasmes, sont ceux-là précisément qui sous un ricanement malicieux, ont démolì, pierre par pierre, le monument de rêve et idéal que je m'étais édifié. Ah ! ceux-là, surtout, je les hais ! Après s'être enivrés de l'avanie de ceux que, comme moi, ils croient rélégués pour toujours au rang des déclassés et des épaves, ils se sabùlent des triomphes qu'ils cueillent sur les chemins où nous sommes tombés. Mesquins et dédaigneux, ils n'ont qu'ironie et injures pour ceux qui, obscurs, s'acquittent consciencieusement de leur tâche, se réservant les missions faciles, mais qui mènent aux fleurs et aux lauriers. Je les hais, ceux-là, car ils sont lâches, et ils sont ignobles. J'en veux aussi à ce monde qui les sanctifie, car ils feront avec d'autres ce qu'ils ont fait avec moi, dès que ces autres sembleront menacer leur éclat.

— Allons, Willy, et trêve de rancunes. Nous tous, nous sommes ainsi faits, que nous aimons à attribuer à nous-mêmes tout notre bonheur, tandis que nous voulons charger les autres de la totale responsabilité de toutes nos misères.

De fait, dans les deux cas, nous y sommes pour si peu de chose. Et si ces gens sont des intriguants et des sots, ce n'est pas leur faute non plus.

Ainsi nous étions revenus dans la ville, parmi le monde qui m'inspirait plus d'aversion que jamais. Nous marchions côte à côte, silencieux, nous reprochant intérieurement d'avoir, en parlant des choses de la vie, troublé l'impression profonde de notre tournée au béguinage. Moi, je songeais : comment et pourquoi la foi nous a-t-elle été donnée, et nous a-t-elle quittés ? Comment s'est il fait qu'en nous s'est effacé graduellement le sentiment religieux, l'intuition de la divinité ? C'est que, après avoir été pétri de dévotion aveugle, après avoir admis sans examen, l'esprit de chacun se redresse quand même un jour, pour se former une conviction dont il puisse se justifier. Je me rappelais encore très nettement mes premiers mouvements de superbe triomphe, lorsque, je crus avoir trouvé que la religion positive, et, en premier lieu, celle dans laquelle j'avais été élevé, n'était point digne de créance, entachée en maint endroit de sophismes grossiers et de

mensonges ignobles. Mais plus tard, lorsque, sur les ruines, il fallut établir un système nouveau, la force m'avait manqué. C'est alors que m'est apparue dans toute son horreur l'impuissance de mon esprit, que j'ai vu clair dans ma misérable détresse. Je n'ai senti autour de moi qu'un vide immense, qu'un dédale sans fin, ou ma raison se perdait. Puis, lassés de chercher, mes facultés se sont adressées aux détails superficiels de la vie, ne fût-ce que pour avoir la certitude qu'elles existaient encore. Depuis longtemps déjà je ne soulevai les grands problèmes métaphysiques qu'à de rares intervalles, dans mes jours moroses. Alors je me disais : Si Dieu existait, il se serait révélé, et il l'eût fait de telle façon que personne n'eût à s'y méprendre. Notre imperfection est son œuvre, et nos crimes sont les siens. Notre moi, lui-même, s'anéantit, ou plutôt se résout en une infinité de facteurs dont la direction ou même l'analyse nous échappent. Nous ne sommes que des automates plus ou moins perfectionnés analogues à tout ce qui vit, ou à tout ce qui semble vivre. Ce qui nous différencie des autres êtres n'est en général qu'une dissem-

blance quantitative. Tous nos mouvements intérieurs sont faits d'instincts, modifiés ou faussés par l'organisation sociale, et par la soi-disante civilisation qui résulta de la solidarité de la race humaine. Ce que nous avons créé d'idées, si tant est qu'on en crée, fut imaginé par la nécessité de vivre, par le besoin d'établir tout au moins un semblant d'harmonie entre nos actes. L'art ne se manifeste guère chez un peuple sain et robuste; il apparaît plus intense dans les sociétés qui dégénèrent; et il réclame de nous une sensibilité de plus en plus grande, qui rend notre constitution plus délicate, moins bien conditionnée pour la lutte pour la vie et pour l'évolution ascendante de la race, seules excuses de notre existence. Point de leurre! ce qui poussa Hamlet vers Ophélie et Roméo vers Juliette était fait du même mobile, du même instinct qui met la fille de ferme entre les bras du bouvier, qui rapproche les mâles et les femelles dans les déserts. Ce qu'il y a de naturel dans chacun de nos mouvements, nous ne le distinguons même plus, car par la civilisation nous sommes tous devenus des malades et des dégénérés. L'état actuel se maintient

uniquement parceque la rétrogression est impossible. Nos fils, et les fils de nos fils seront encore plus à plaindre que nous. La dégénérescence deviendra universelle. La race s'épuisera, et la vie humaine s'éteindra, comme il y aura une fin à l'existence du monde...

Nous étions arrivés à ma chambre. Willy fouilla dans ma bibliothèque, tandis que je repris une lecture commencée la veille. A la première page déjà, je trouvai ces lignes, qui me frappèrent fortement : « Jésus, Dieu, ne citez point ces noms. Ils étaient saints et purs comme des habits de prêtres et précieux comme le blé qui nourrit les hommes, mais ils sont devenus la robe dont on recouvre les fous, et la drêche que mangent les porcs. Ne les citez point, car leur sens est devenu l'erreur, et leur sacre est devenu la dérision... ».

Je m'arrêtai, songeur, jusqu'à ce que Willy me lisant une page de Schopenhauer, appela mon attention sur cette phrase : « Si un Dieu a créé le monde, je ne voudrais pas être ce Dieu : la misère de mon œuvre me déchirerait le cœur... ».

Ces mots encore, je les remuaiet je les ruminai

la journée entière. Après que Willy m'eut quitté, je passai des heures, oisif, me tourmentant de mon ignorance et de notre ignorance à tous, me demandant pourquoi la vérité ne pouvait être connue. Finalement, sur une grande page d'album, j'écrivis ces simples mots :

Nous ne connaissons pas la raison de ce qui est, car ce qui est n'a pas de raison d'être. Personne ne vit sans souffrance, et nous souffrons sans but. La misère du monde est infinie, et elle est navrante à cause de son inutilité.

Alors je me trouvai soulagé. Mais quand fut venue l'heure du repos, je ne dormis pas quand même. J'étais rongé par le remords d'une journée mal remplie, et je me répétais encore mes méditations de la journée. Il n'y a donc rien, me dis-je, il n'y a rien, rien...

Et ce soir là, par les bruits confus de la rue, et le sifflement plaintif du vent sur les toits, j'ai longuement, très-longuement pleuré.

JIDDE.

Université de Gand.





LA BELLE ET LA BÊTE.

à M^{lle} Jeanne D.

*C'était un beau soir de dimanche,
A l'heure calme où tout s'endort.
Elle avait mis sa robe blanche,
Et dénoué ses cheveux d'or.*

*Elle disait son Notre Père,
Sous les pommiers d'un grand verger,
Quand survint la belle panthère
Qui devait toute la manger.*

*C'était au mois où l'air scintille,
Où les vergers sont enbaumés,
Où l'âme des petites filles
Est peinte en rose. C'était en mai.*

*La panthère, qui n'était pas méchante,
Pour ne pas effrayer l'enfant,
Prit une mine souriante,
Et s'approcha très doucement.*

*Lorsque des enfants voient des chats,
Et tout ce qui leur ressemble ici bas,
Ils rient, car ce sont des êtres étranges ;
Et la petite fille rit aux anges.*

*Lors, pour ne pas brusquer les choses,
L'aimable panthère s'assit,
Dévotement, d'un air confit,
Avec sa queue entre les roses.*

*Sa robe, était d'un noir de jais,
Ses beaux yeux ronds d'un vert de jade,
Elle restait là sans bouger,
Comme une sœur près d'un malade.*

*O sœur, lui dit l'enfant, ô sœur noire !
Tu dois savoir de belles histoires,
Des histoires du temps jadis,
Où tu vivais au Paradis.*

*Du temps de notre grand' mère Eve,
Du temps d'Adam et du bon Dieu ;
Pour que j'en dorme et que j'en rêve,
Conte moi donc un conte bleu.*

*Alors l'aimable panthère sourit,
Rentra les ongles de ses pattes jointes,
Remua ses oreilles en pointes,
Ouvrit sa grande bouche, et dit :*

*Il est dans un pays charmant
Une reine aux yeux d'or et d'ambre ;
Dans son palais est une chambre
Sombre au dehors, claire au dedans.*

*Elle est tendue de satin rouge.
Elle a un grand air ancien.
Il y fait calme. Rien n'y bouge.
Il y fait chaud. On y est bien.*

*Il n'y a pas de chambre meilleure
Sous la voûte du firmament.
Tout y est rond. C'est la demeure
De l'éternel ronronnement.*

*Il y a de belles fenêtres jaunes,
Et du soleil pendant la nuit.
Ainsi parlait cette reine des aulnes
Et la belle enfant lui sourit.*

*Sur quoi, la très étrange sœur
Interrompit la parabole,
Et il sortit de sa profondeur
Une musique sans paroles.*

*Il sortit de son être noir
Une romance endolorie,
Comme d'un orgue de barbarie,
Jouant dans le calme et doux soir.*

*Et à l'entendre on eut dit encor,
Tant c'était musique jolie,
Le ronflement du rouet d'or
Que tourne la vierge Marie.*

*Lorsqu'un enfant perçoit qu'un chant
Mystérieux sort d'une chose,
Il cherche à regarder dedans,
Il cherche à pénétrer la cause.....*

*Et c'est ainsi que la bête traîtresse,
Avec son âme blanche et tous ses blancs effets,
Lappa cette petite princesse,
Comme une jatte de lait.*

*Quand le roi survint à la hâte,
Il aperçut, sinistre horreur !
Ce corbillard à quatre pattes
Qui s'en allait parmi les fleurs.*

*Il comprit tout et pleura en son âme,
Et puis il appela sa femme,
Et quand ils eurent tous deux pleuré,
Ils essuyèrent leurs yeux avec leurs manteaux dorés.*

*Ils comprirent qu'il faut en ce monde
Se faire de tout une raison profonde ;
C'est pourquoi ils dirent à la panthère :
Viens, puisqu'il n'y a plus rien à faire ;*

*Sois notre fille désormais.
Et devant monsieur le notaire,
Ils adoptèrent la panthère,
Et l'emmenèrent dans leur palais.*

*Ils prirent dans une grande armoire
Ses robes, ses jupons, ses pantalons,
Ses poupées de cire et ses livres d'histoires,
Et son ruban de congrégation.*

*Mais la sœur eut un grand bâillement,
Et ils virent sa gueule et ses dents,
Avec sa langue rouge dedans,
Et ils comprirent suffisamment.*

*Ils refermèrent leur armoire,
Et firent une croix dessus.
Puis l'herbe crût dans leur mémoire
Et puis ils n'y pensèrent plus.*

*Ils avaient maintenant une fille
Sombre et farouche, dormant en rond,
D'étranges manières, pas bien gentille,
Mais qu'ils aimaient, quand même, au fond.*

*Etre de silence et de proie,
Créature de songe et de sommeil,
Bête de velours et de soie,
Fille du Sud et du soleil.*

Noire mais belle, ainsi qu'est dite,
« *Tota nigra sed pulchra* »
L'illustre reine de Saba,
Et la divine Sulamite.

C'est qu'elle avait une belle âme
En son sein de paix et d'amour,
Blanche et claire comme une lame
En une gaine de velours.

Une âme de petite fille en peine,
Au fond de ses yeux de belle de nuit,
Une âme mélancolique et lointaine,
Comme la lune au fond d'un puits.

Il ne faut donc jamais pleurer,
Il ne faut pas désespérer.
La mort n'est rien. Les belles choses
Ont de belles métamorphoses.

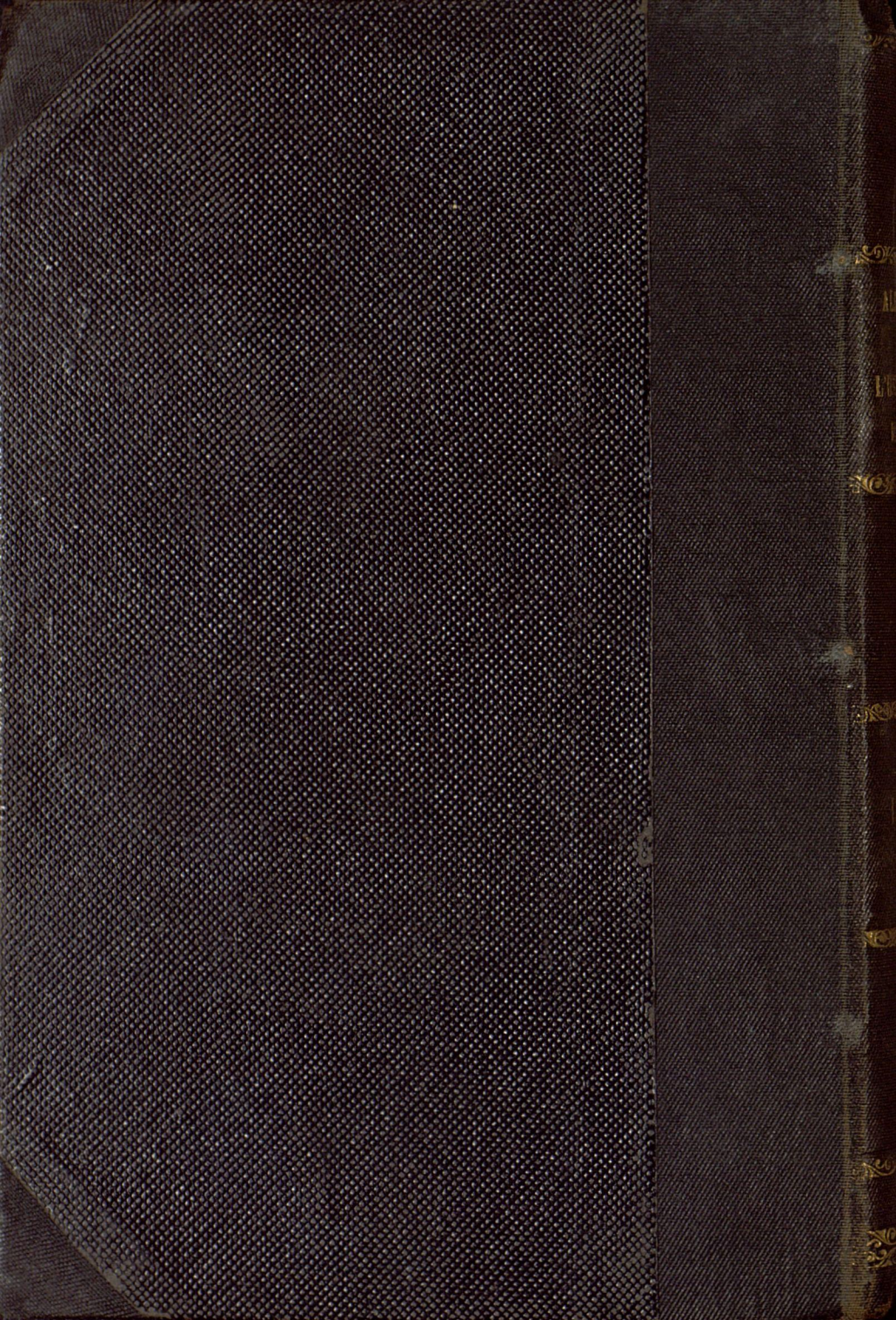
Tout dans la nature
Est sujet à de sages lois.
Une belle créature
Est immortelle en soi.

CHARLES VAN LERBERGHE.





IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE
AD. HOSTE
rue des Champs, 47
GAND



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction**8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.